

Le Roman de la rose / Louis Thuasne

Thuasne, Louis (1854-1940). Le Roman de la rose / Louis Thuasne. 1929.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

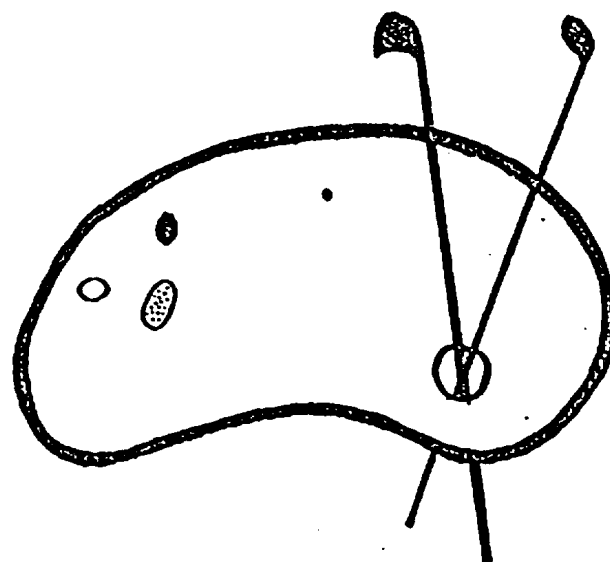
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.



**DEBUT D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR**

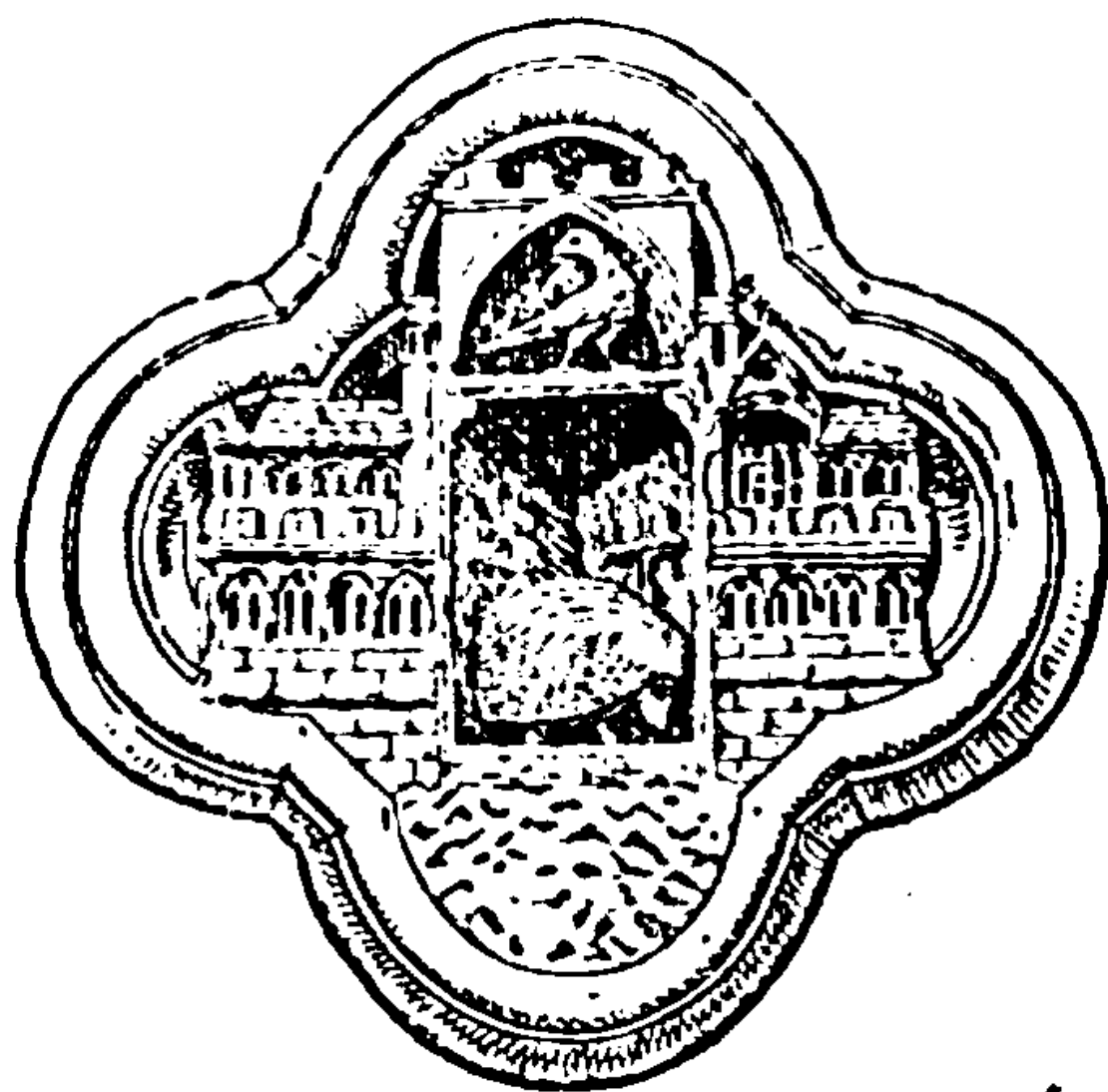
8^e Z
24890
(10)

*GRANDS ÉVÉNEMENTS
LITTÉRAIRES*

1023

LOUIS THUASNE

LE ROMAN DE LA ROSE



Société Française d'Éditions Littéraires et Techniques
EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR
12, Rue Hautefeuille, PARIS (6^e)

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ROMANS (format 12x19)

LAURENCE ALGAN.....	CLARISSE AUBERT.
BALKIS.....	PERSONNE.
	EN MARGE DE LA BIBLE.
PIERRE BILLOTEY.....	LE PHARMACIEN SPIRITE.
	RAZ-BOBOUL.
MAGALI-BOISNARD	MAADITH.
	L'ENFANT TACITURNE.
EMMANUEL BOURCIER.	LA BELFBA.
	L'HOMME DE L'OMBRE.
SUZANNE DE CALLIAS...	JERRY.
NONCE CASANOVA.....	MESSALINE.
	LA LIBERTINE
JOEL DUMAS.....	LA TENTATION BOURGEOISE.
RENÉE DUNAN....	BAAL OU LA MAGICIENNE PASSIONNÉE.
RAYMOND ESCHOLIER..	LE SEL DE LA TERRE
JEAN FAVERY.....	THÉODORE, ROI DES ILES.
YVES LE FEBVRE.....	LA FRANQUE AUX CHEVEUX D'OR.
G. T. FRANCONI.....	UNTEL DE L'ARMÉE FRANÇAISE.
MAURICE D'HARTOY....	L'HOMME BLEU (Prix Corrad).
RENÉ-MARIE HERMANT.	KNIAZII. — EN DÉTRESSE.
	LA FEMME AUX HOMMES
	FAKIR. — LE GERFAUT.
JONCQUEL ET VARLET.	LES TITANS DU CIEL.
	L'AGONIE DE LA TERRE.
ODETTE KEUN.....	LE PRINCE TARIEL.
GÉNÉRAL KRASSNOFF ..	L'AMAZONE DU DÉSERT.
YVON LAPAQUELLERIE..	L'ANGOISSE ET LA VOLUPTÉ.
GEORGES MAUREVERT..	L'AFFAIRE DU GRAND PLAGIAT.
MARTIN DE BRIEY.....	LA MARIA FOSCA.
MARCEL MILLET.....	LA LANTERNE CHINOISE.
ABEL MOREAU.....	LE FOU (Prix Zola).
BERNARD NABONNE....	LA BUTTE AUX CAILLES.
ALICE ORIENT.....	LA TUNIQUE VERTE.
CHARLES PERRAULT....	CONTES.
GASTON PICARD.....	LES SURPRISES DES SENS.
L'ABBÉ PRÉVOST.....	MANON LESCAUT.
RENÉ RANSSON.....	LE DUEL SUR LA PLAGE
THIERRY SANDRE.....	LE PURGATOIRE (Prix Goncourt)
	MIENNE. — MOUSSELINE.
	ROBERT-LE-DIABLE.
PAUL-JEAN TOULET.....	BEHANZIGUE.
THÉO VARLET.....	LE DÉMON DANS L'ÂME.
	LE DERNIER SATYRE.
VARLET ET BLANDIN...	LA BELLE VALENCE.
PAUL VIMEREU.....	LES AMANTS DU REMPART
	CHUTT LE HUTTEUX.
	LE PÉCHÉ INCONNU
WILLY ET MENALKAS..	L'ERSATZ D'AMOUR.
	LE NAUFRAGE.

Exemplaires ordinaires sur A4a..... 12 fr.

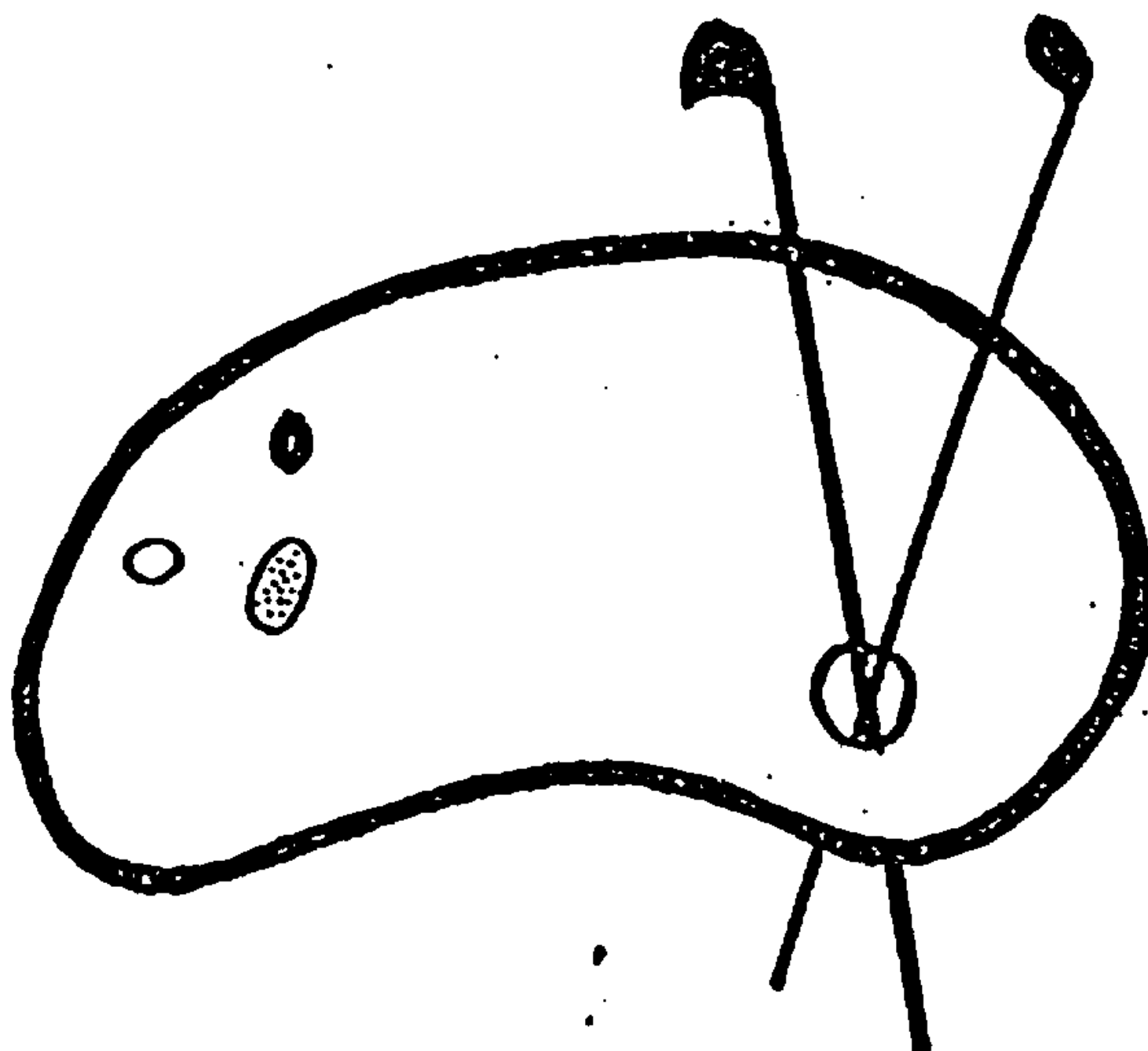
— Arches ou pur fil 30 fr.

— Japon..... 75 fr.

Exemplaires sur Hollande.... 45 fr.

— Madagascar.. 60 fr.

— Chine..... 75 fr.



**FIN D'UNE SERIE DE DOCUMENTS
EN COULEUR**

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

Collection nouvelle d'histoire littéraire publiée sous la direction de
MM. ANTOINE ALBALAT, HENRI D'ALMÉRAS
ANDRÉ BELLESSORT, JOSEPH LE GRAS
ALPHONSE SÉCHÉ

PREMIÈRE SÉRIE (1928)

Henri D'ALMÉRAS.....	<i>Le Tartuffe</i> de Molière.
Ed. BENOIT-LÉVY	<i>Les Misérables</i> de Victor Hugo.
Jules BERTAUT	<i>Le Père Goriot</i> de Balzac.
René DUMESNIL.....	<i>La Publication de Madame Bovary.</i>
Félix GAFFE.....	<i>Le Mariage de Figaro.</i>
Louis GUIMBAUD.....	<i>Les Orientales</i> de Victor Hugo.
Joseph LE GRAS	<i>Diderot et l'Encyclopédie.</i>
Henry LYONNET.....	<i>Le Cid</i> de Corneille.
Comtesse Jean DE PANGE ...	<i>M^{me} de Staël et la découverte de l'Alle-</i> <i>magne.</i>
Alphonse SÉCHÉ	<i>La Vie des Fleurs du Mal.</i>
Louis THUASNE	<i>Le Roman de la Rose.</i>
Paul VULIAUD.....	<i>Les Paroles d'un Croyant</i> de Lamennais

DEUXIÈME SÉRIE (1929)

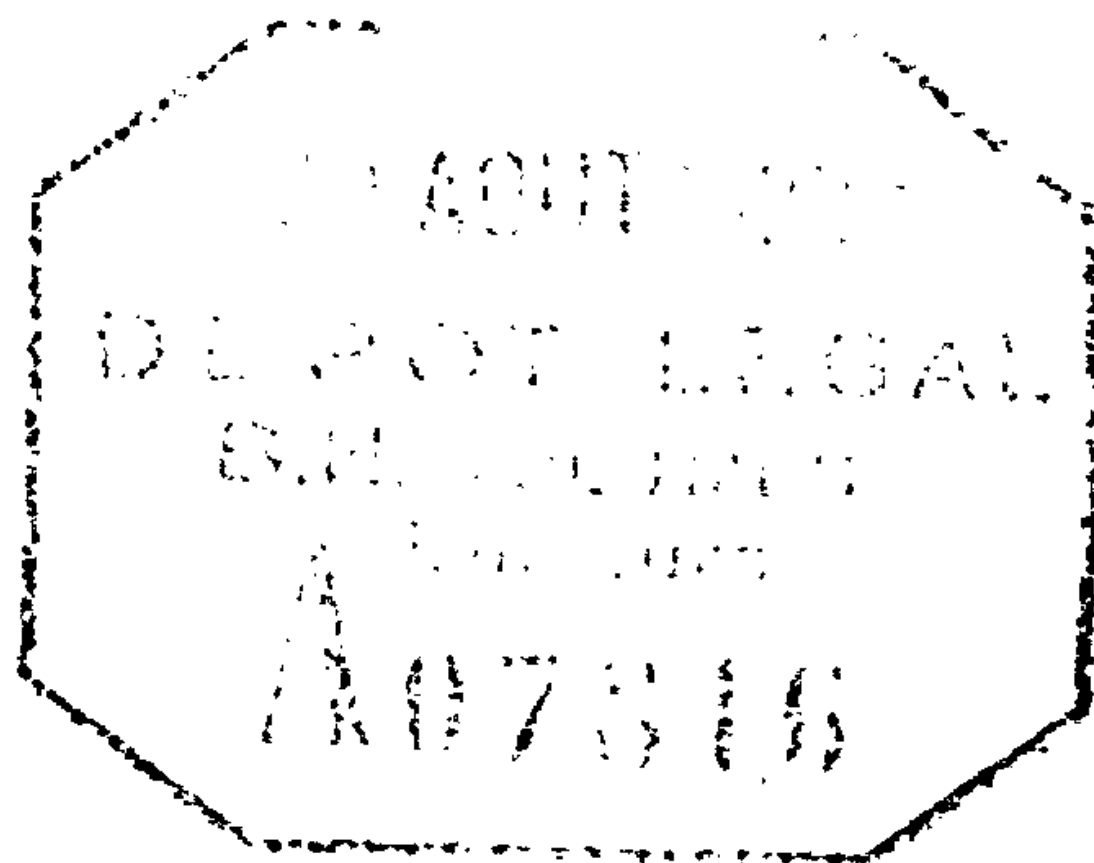
Antoine ALBALAT	<i>L'Art poétique</i> de Boileau.
Henri D'ALMÉRAS	<i>Les Trois Mousquetaires.</i>
André BELLESSORT	<i>Le Demi-Monde</i> , de Dumas fils.
Gabriel BOISSY	<i>Phèdre</i> , de Racine.
René BRAY	<i>Les Fables</i> , de La Fontaine.
Raymond CLAUZEL	<i>Sagesse</i> , de Verlaine.
Gustave FRÉJAVILLE	<i>Les Méditations</i> , de Lamartine.
Yves LE FEBVRE	<i>Le Génie du Christianisme.</i>
Joseph LE GRAS	<i>Gargantua</i> , de Rabelais.
André MORIZE.....	<i>Candide</i> , de Voltaire.
Pierre-Paul PLAN	<i>Les Confessions</i> , de J.-J. Rousseau.
Gilbert AUGUSTIN-THIERRY...	<i>Les Récits des temps mérovingiens.</i>

Chaque volume 9 fr.

Abonnement à la série de douze volumes..... 100 fr.

(L'abonnement donne droit à l'édition originale)

LE ROMAN DE LA ROSE



8. 17

24390

10

DU MÊME AUTEUR

Johannis Burchardi Argentinensis Diarium, sive rerum urbanarum Commentarii (1483-1506). Paris, Leroux, 1883-1885, 3 vol. grand in-8°.

Documents sur les Borgia, tirés des Archives du duc d'Ossuna. Paris, Leroux, 1885, in-8°, épuisé.

Gentile Bellini et Sultan Mohammed II. Paris, Leroux, 1888, in-4° avec 8 planches hors-texte, épuisé.

Djem-Sultan, fils de Mohammed II, frère de Bayezid II (1459-1495). — *Étude sur la question d'Orient à la fin du XV^e siècle.* Paris, Leroux, 1898, 1 vol. grand in-8°.

Roberti Gaguini Epistole et Orationes. Paris, Champion, 1903, 2 vol. in-16. (Couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres).

Études sur Rabelais. Paris, Champion, 1904, in-16.

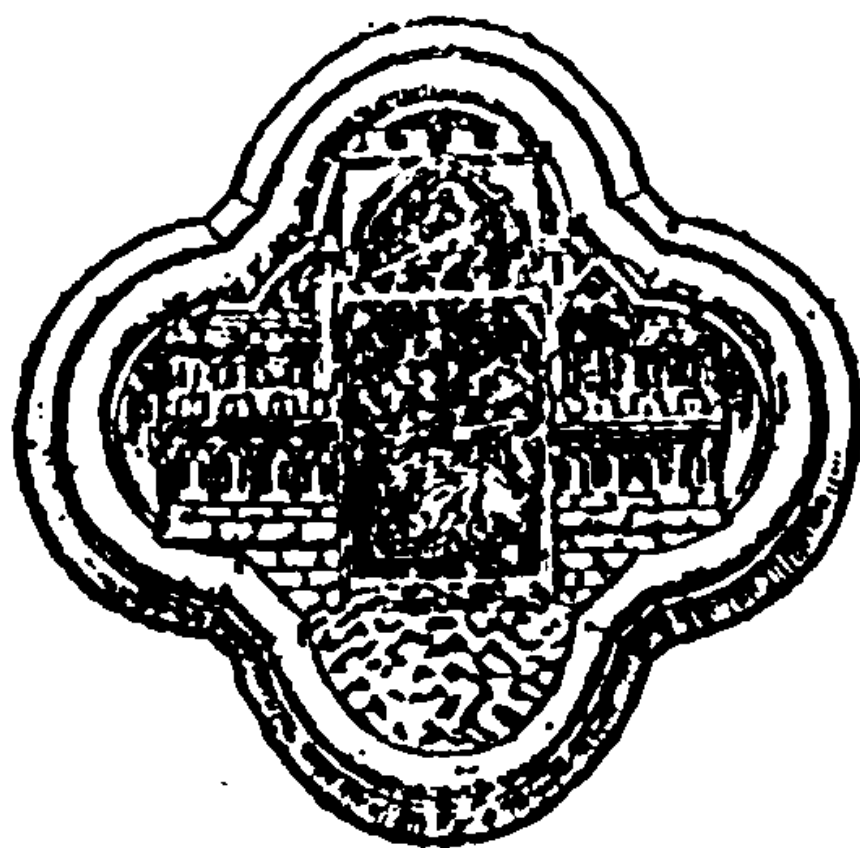
Villon et Rabelais. — Notes et Commentaires. Paris, Fischbacher, 1911, grand in-8°. (Couronné par l'Académie française).

François Villon. Œuvres : édition critique avec notes et glossaire. Paris, Aug. Picard, 1923, 3 vol. in-8°. (Couronné par l'Académie française).

LES GRANDS ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES

LOUIS THUASNE

LE ROMAN DE LA ROSE



SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES

EDGAR MALFÈRE, ÉDITEUR

12, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS (VI^e)

MCMXXIX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

100 exemplaires sur Lafuma pur fil numérotés de 1 à 100.

Copyright by Edgar Malfère, 1929.

LES ORIGINES DU ROMAN DE LA ROSE

Le *Roman de la Rose* constitue un des monuments poétiques les plus importants du moyen âge, autant par sa valeur intrinsèque que par l'influence profonde qu'il a exercée sur la littérature française pendant près de trois siècles.

Sous un titre unique, il comprend deux ouvrages très distincts, écrits à plus de quarante ans d'intervalle l'un de l'autre par deux clercs, le premier, âgé de vingt-cinq ans environ, l'autre peu éloigné de la quarantaine, aussi différents d'esprit et de tendances que de sentiments et de milieu. Chose singulière, ces conditions défavorables qui auraient pu ruiner l'œuvre à son apparition, lui ont au contraire assuré un succès sans précédent et tel, qu'aussitôt connu dans sa totalité, ce poème s'imposa à toutes les classes de la société et provoqua des admirations enthousiastes et entières comme des oppositions violentes et irréductibles.

Ce est li Romanz de la Rose

Ou l'art d'Amors est toute enclose, (v. 37-38).

non moins l'art d'aimer que celui de se faire aimer, avec le cortège des joies et des peines que l'amour mène d'ordinaire à sa suite.

Le *Roman de la Rose*, composé de 21.780 vers octosyllabiques à rimes plates dont 4.058 vers pour la première partie parue aux alentours de l'année 1237, a pour auteur Guillaume de Lorris, frais émoulu des écoles

d'Orléans où l'étude des classiques latins étaient particulièrement en honneur ; l'autre, de beaucoup la plus importante, compte 17.500 vers écrits entre 1275 et 1280 par Jean Chopinel de Meun-sur-Loire, étudiant de l'Université de Paris, la tête bouillonnante encore de l'enseignement qu'il y avait reçu.

Dans les conditions où se présente le poème, il y a tout avantage à considérer successivement les deux parties qui le composent.

Le *Roman de la Rose*, comme l'avait compris Guillaume de Lorris, est la mise en action du code de l'amour courtois tel qu'on le concevait au commencement du XIII^e siècle et que des Arts d'amour antérieurs à celui de Guillaume en avaient établi les règles, chacune d'elles s'inspirant plus ou moins de celui d'Ovide, réputé comme le maître incontesté en la matière. Les romans de Chrétien de Troyes dont la vogue était universelle, et à juste titre, avaient fourni à Guillaume la plupart des éléments de l'amour courtois, bien que notre auteur ne cite pas une seule fois son nom, pas plus d'ailleurs que celui d'André le Chapelain qui, sous une forme scolastique, venait d'en codifier les lois dans son célèbre traité de *Arte honeste amandi*, au commencement du XIII^e siècle.

L'amour courtois évoque à l'esprit les idées de politesse et d'élégance qui régnaient dans les cours princières comme dans la société aristocratique du XII^e siècle, et dérivait directement de l'esprit courtois, cette contrepartie de l'esprit gaulois qui intervient parallèlement dans les fableaux à l'usage des bourgeois et du menu peuple des artisans, où il dégénère le plus souvent en gauloiseries allant parfois jusqu'à la grossièreté la plus ordurière. L'amour courtois, comme son nom l'indique, se manifeste dans les égards dus à la femme et dans l'espèce d'adoration dont elle commençait à être l'objet sous l'influence du lyrisme provençal qui, dès la fin du XI^e siècle, avait pénétré les cours seigneuriales du nord de la France

où il ne tarda pas à se répandre et à s'implanter. Mais la communication s'était tout d'abord faite en Terre Sainte, à la croisade. Bien qu'au début de son poème Guillaume nous assure que

La motire en est bone e nueve,
et cela, en dépit de toute une littérature qui existait déjà sur le sujet, sans doute il faut admettre qu'il la trouvait nouvelle par le point de vue nouveau sous lequel il l'envisageait et qu'il se proposait de la traiter ; et, de fait, il y a réussi, puisqu'il a su en faire une œuvre personnelle, intéressante et, par certains côtés, originale¹. Cette littérature des arts d'amours est contemporaine du XII^e siècle. C'est à cette époque, en effet, que la femme, plus particulièrement dans la haute société, traitée jusqu'alors comme une quantité négligeable, commence à prendre rang dans la France du nord. L'influence des mœurs germaniques et du Christianisme avait donné naissance à l'amour chevaleresque et romanesque tout ensemble qui prit racine chez nous et que vint développer encore le culte de la Vierge Marie. La lente amélioration des mœurs publiques amena ce résultat. Avec le temps, la barbarie native s'adoucit au contact d'une civilisation en progrès, grâce d'une part, à la puissance du souverain qui parvint à s'imposer à ses farouches vassaux, et de

1. D'ailleurs, la pensée suivante de Montaigne est toujours à rappeler : « La vérité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont plus à qui les a dites premièrement, qu'à qui les a dites après. Ce n'est non plus selon Platon que selon moi, puisque lui et moi l'entendons de même... » Et Pascal, revenant sur la même idée, ajoutait : « Ce n'est pas dans Montaigne, mais dans moi que je trouve tout ce que j'y vois..., qu'on ne se pas que je n'ai rien dit de nouveau : *la disposition des matières est nouvelle.* » Cr. mes *Études sur Rabelais* (1904), p. 115-116, note. Et La Bruyère, dans son chapitre *Des ouvrages de l'esprit*, écrivait : « Horace et Despréaux l'ont dit avant vous ; je le crois sur votre parole ; mais je l'ai dit comme mien. Ne puis-je pas penser après eux une chose vraie, et que d'autres encore penseront après moi ? »

l'autre, à l'action bienfaisante de l'Église qui réussit, tant bien que mal, à faire sentir sa médiation par des moyens exclusivement pacifiques. Ce fut d'abord la Paix-de-Dieu, de nature entière, inviolable et permanente, par suite, d'une valeur toute théorique, mais inopérante, irréalisable dans la pratique : il fallut en rabattre. Il lui fut alors substitué la Trêve de Dieu, celle-ci pour s'opposer au privilège qu'avaient les hommes libres de vider leurs querelles par les armes, sans avoir recours à l'arbitrage d'un tiers. De là, des guerres incessantes qui décimaient la population des campagnes et des villes et maintenaient dans le pays un état d'insécurité où, comme conséquence, toute vie active se trouvait paralysée. De concessions en concessions, cette abstinence de guerres fut réduite à quarante jours. Depuis Philippe Auguste jusqu'à Louis XI, le pouvoir royal s'efforça de faire prévaloir sa volonté. Louis IX et Charles V s'opposèrent autant qu'ils purent, sous des peines sévères, aux hostilités entre seigneurs terriens. Louis XI, de sa main de fer, mit définitivement les rois hors de page et enleva à la noblesse le droit exorbitant de tirer l'épée à son bon plaisir. Au temps de saint Louis, les guerres privées se trouvèrent réduites et limitées par l'« assurement », vocable ayant le sens de paix imposée à la requête d'une des parties en présence. Cette institution dont on apprécia aussitôt les avantages se généralisa promptement. Le progrès dans les mœurs fit peu à peu place à un esprit de sociabilité qui transforma la vie jusqu'alors si triste et si monotone des châteaux où, à l'exemple des cours féodales du midi, les fêtes et les réceptions somptueuses devinrent à la mode, agrémentées par des divertissements de toutes sortes, joutes et tournois, où prenait part la noblesse locale, et dans lesquelles les femmes purent exercer légitimement l'ascendant de leurs charmes comme les séductions de leur esprit, et sortir enfin de l'isolement où elles avaient végété jusqu'alors.

Le mariage tel qu'il était pratiqué à cette époque, était en grande partie la cause de cette situation. Dans les commencements de la féodalité, la femme était donnée en mariage pour des raisons de dot, d'intérêt ou de convenance politique sans que l'on eût consulté en rien ses aspirations ni ses goûts : c'était, en ce cas, un véritable marché et non plus un sacrement. A noter que la femme, en France, pouvait être mariée dès l'âge de douze ans, alors qu'elle n'était encore qu'une enfant. Son rôle était d'obéir sans se plaindre, autrement le châtiment ne tardait pas à intervenir. Beaumanoir écrivait en 1283 que le mari pouvait corriger sa femme, mais ne devait la battre que « resnablement »¹. Jusqu'au XII^e siècle, la femme avait été déclarée incapable de tenir un fief. Devenait-elle veuve, il lui fallait, sur l'ordre de son seigneur suzerain, convoler au plus vite : était-elle toute jeune fille, et privée de ses soutiens naturels, il lui était enjoint de se marier, le seigneur lui donnant à choisir entre trois chevaliers. Nécessité oblige, il importait avant tout de « servir » le fief. On pourra arguer que la mineure, en se mariant ainsi, avait un réel intérêt à le faire, puisqu'elle s'atta-

1. « raisonnablement ». — « En pluseurs cas puent li homme escusé des griés qu'il font a leur fames, ne ne s'en doit la justice entremetre : car il loit (est permis) bien a l'homme a battre sa fame sans mort et sans mehaing, quant elle le mesfet, si come quant ele est en voie de fere folie de son cors ou quant ele desment son mari ou maudit, ou quant ele ne veut obeir a ses resnables commandemens que preudefame doit fere : en teus cas et en semblables est il bien mestiers (besoin) que li maris chastieres de sa fame resnablement. Mais puis qu'eles sont preudefames de leur cors, elles doivent estre deportees moult d'autres vices ; et ne pourquant selon le vice, li maris la doit chastier et reprendre en toutes manieres qu'il verra que bon sera pour li oster de cel vice, excepté mort ou mehaing. » Philippe de Beaumanoir, *Coutumes de Beauvoisis*, édit. Am. Salmon, Paris, 1900, t. II, chap. VII, n° 1631, p. 334. — Cette théorie de P. de Beaumanoir s'appuie sur des faits nombreux. Il suffit de parcourir le *Romancero françois* de Paulin Paris, pour être édifié. (Paris, 1833, in-8°, p. 11, 14, 15, 29, 37-38, etc...)

chait un défenseur de ses droits ; mais l'atteinte à la dignité du mariage n'en existait pas moins ¹. Ce dernier, dans ces conditions, se limitait le plus souvent « au strict accomplissement d'une fonction physiologique » ², et favorisait d'autant l'amour libre. Les filles nobles, sacrifiées à la fortune de leur aînée, entraient au couvent ; les cadets allaient grossir l'armée des clercs et se tenaient, bien que, le plus souvent, sans vocation religieuse, à l'affût des bénéfices ecclésiastiques et des grasses prébendes, cherchant dans la galanterie et le libertinage un dérivatif à ce que leur refusait la société, constituée comme elle l'était. On arriva bientôt à conclure que l'amour ne pouvait aller de pair avec le mariage, et André le Chapelain avait codifié cette incompatibilité dans son très curieux et précieux recueil qui parut au début du XIII^e siècle, en s'autorisant d'une décision de la comtesse de Champagne dont il sera parlé plus loin à propos des prétendues cours d'amour ³.

Cette législation de l'amour courtois existait depuis plus d'un siècle, et figurait déjà dans de nombreux écrits, lorsque Guillaume de Lorris entreprit de rédiger son *Roman de la Rose* : il se reporta à ces différentes sources qui allèrent se fondre d'une manière plus ou moins sensible dans son poème.

Un des plus anciens ouvrages relatifs à la littérature érotique et qu'a certainement dû connaître Guillaume est ici mentionné, car il vient à l'appui de ce qui a été dit ci-dessus touchant le célibat par contrainte. C'est un

1. Léon Gautier, *La Chevalerie*, p. 344.

2. Ernest Langlois, *Origines et sources du Roman de la Rose*, p. 3.

3. Quelqu'un ayant demandé à la comtesse de Champagne si l'amour pouvait exister entre gens mariés, celle-ci, après avoir mûrement étudié le cas, avait répondu : « Nous disons et affirmons, que l'amour ne saurait étendre son pouvoir entre époux. Car les amants s'accordent entre eux toutes choses spontanément, sans avoir à obéir à nulle contrainte. » *Andreae Capellani de Amore...*, p. 153.

court poème latin anonyme et sans titre sur les manuscrits, qu'on est convenu d'appeler le *Concile de Remiremont*.¹ L'auteur, un clerc, a très habilement donné toutes les apparences de la réalité à ce concile fictif où le débat porte sur la question de savoir qui vaut mieux en amour du clerc ou du chevalier. L'auteur a choisi comme siège de ce débat le monastère bénédictin de Remiremont dans les Vosges, dont les religieuses jouissaient au point de vue de la moralité de la plus fâcheuse réputation ; ce que confirme une bulle d'Eugène III, en date du 7 mars 1151, aux archevêques de Cologne et de Trêves, ainsi qu'aux évêques leurs suffragants. Le pape leur demande leur aide pécuniaire pour contribuer à la reconstruction du couvent qui venait d'être détruit par un incendie que la rumeur publique attribuait à un jugement de Dieu, ajoute la bulle, reflétant ainsi, sous une forme discrète, la défaveur notoire qui entourait lesdites religieuses². Plus loin, on relève dans cette même bulle l'expression *conversatio carnalis*, appliquée aux mêmes personnes et qui doit être prise dans sa signification littérale, sans crainte de les calomnier ; le texte du poème, comme on en pourra juger bientôt, ne laissant aucun doute à cet égard.

Les religieuses du monastère avaient comme amants les clercs de Toul qui étaient autorisés à les visiter en leur qualité d'« hebdomadaires », nom donné aux prêtres qui se relevaient chaque semaine pour l'exercice du ministère spirituel dans les couvents de femmes. La séance

1. Charles Oulmont, *Les Débats du Clerc et du Chevalier dans la littérature poétique du moyen-âge*, Paris, 1911, in-8°. — L'auteur a donné, de la page 93 à 100, le texte du Concile de Remiremont d'après celui de G. Waitz dans le *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, t. VII, p. 160-167 (Leipzig, 1849), d'après le ms. 1081 de la bibliothèque de Trêves. Oulmont a collationné l'imprimé sur le ms., et en a donné la traduction française, p. 101-107.

2. Le texte de la bulle (Bibl. nat. lat. n. acq. 2547, n° 23) est reproduit en fac-simile dans Oulmont, p. 56 bis.

du concile, exclusivement consacrée à l'amour, se passe au printemps. Tous les hommes en sont exclus, sauf les clercs de Toul à l'intention desquels il se tient. Les filles amoureuses seules y sont admises ; mais les vieilles dames à qui les goûts de la jeunesse ne disent plus rien, n'y ont pas accès. La portière est une certaine Sibille, chevronnée de l'amour dès l'âge le plus tendre, et à qui l'on n'en fait plus accroire.

La séance est ouverte par la lecture des enseignements d'Ovide, le « maître exquis », en guise d'Évangile. La lectrice de ce galant morceau est Eve de Danubrium, experte en l'art d'amour, au témoignage de ses compagnes. Deux de ces dernières, répondant au nom d'Elisabeth, préludent par des chants d'amour. Après quoi, la présidente, réclamant le silence, demande aux assistantes de bien vouloir déclarer, sans en rien dissimuler, leur genre de vie et leur conduite intime. Elisabeth des Granges déclare avoir servi Amour et avoir fait toutes ses volontés. Elle ajoute, sans doute par antiphrase, qu'elle ne connaît de l'amour que la théorie. « Nous conformant à la règle, dit-elle, nous n'avons accepté la compagnie d'aucun homme. Nous ne connaissons que ceux qui sont de notre ordre :

<i>Sic servando regulam,</i>	<i>nullam viri copulam</i>
<i>Habendam eligimus,</i>	<i>sed neque cognovimus,</i>
<i>Nisi talis hominis,</i>	<i>qui sit nostri ordinis.</i>

Elisabeth de Faucogney prend ensuite la parole. Elle proteste de son amour pour les clercs. Ils sont avenants et gracieux, courtois, généreux et bons : nous les préférons à tous les hommes. Quant à rompre des vœux stupides, ce n'est pas méfaire :

Vota stulta frangere non est nefas facere.

Il n'y a cause de damnation, ni transgression si l'on

néglige un vœu qu'on a fait par contrainte ; on peut en croire là-dessous l'expérience des gens compétents :

<i>Nulla est dampnatio,</i>	<i>sed neque transgressio</i>
<i>Si votum negligitur</i>	<i>quod stulte promittitur :</i>
<i>Experto credendum est</i>	<i>cui bene certum est ¹.</i>

Elle poursuit, non sans quelque impudeur : « Nous n'avons permis de cueillir des fleurs et de couper les premières roses qu'à ceux là seulement que nous savons être du clergé. Tel est notre sentiment, telle sera notre intention : payer aux clercs, à leur gré, ce qui leur est dû. »

<i>Sed flores colligere;</i>	<i>rosas primas carpere</i>
<i>His tantum concessimus</i>	<i>quos de clero novimus ;</i>
<i>Hec nostra professio</i>	<i>erit et intentio</i>
<i>Clericis ad libitum</i>	<i>persolvere debitum.</i>

Et Elisabeth de conclure que toute son admiration va aux clercs, et son hostilité déclarée aux chevaliers.

Eve de Danubrium est du même avis que la préopinante. Elle fait l'éloge du clerc qui est habile homme, plaisant et affable. « Que chacune de vous prenne un amant et s'y tienne. Ne permettez jamais à un chevalier de toucher votre gorge ou votre cuisse. Donner à ces gailards-là une telle joie est sottise à nous, et un oppobre pour notre réputation. »

1. Il est curieux de rapprocher de ces déclarations dues à de jeunes religieuses passablement évaporées l'opinion de graves théologiens déclarant, dans un acte relatif au grand Schisme et où sont exposées les raisons qui militent pour différer la soustraction d'obédience, qu'« en matière de serments, de vœux et de lois, ce qui tourne à un résultat pire que ce qui est, n'oblige en rien ». Cet acte, daté de l'année 1407, est signé par Pierre d'Ailly, cardinal de Cambray, Philippe, abbé de Saint-Denis, Gerson, chancelier de Paris, et Jacques de Norman. Martène, *Thesaurus novus anecdotorum*, in-fol., t. II, col. 1329.

Ne vos detis vilibus nec unquam militibus
Tactum nostri corporis vel colli vel femoris.

Ces chevaliers sont des bavards, des vantards et des médisants¹. Rien de tel chez les clercs. Et Eve de décider que les religieuses qui ont accordé leurs faveurs à des chevaliers devront faire pénitence si elles ne veulent pas être exclues du monastère. Le poème se termine par l'excommunication des religieuses rebelles et cela, sous les anathèmes les plus terrifiants avec promesse, toutefois, de pardon, à celles qui viendront à récipiscence.

Ce petit poème de deux cent trente huit vers n'est signalé ici que parce qu'il ouvre la série des débats sur le clerc et le chevalier, bien que n'ayant eu qu'une influence très peu sensible sur le *Roman de la Rose*, si même il peut en revendiquer une. Mais la protestation énergique des deux protagonistes du Concile contre la prononciation par contrainte des vœux de religion en montre les effets néfastes au point de vue de la morale sociale.

Un autre débat, poème également en latin, en quatrains syllabiques monorimes, offre cette fois avec le *Roman de Guillaume de Lorris* des points très appréciables de comparaison : c'est l'*Altercatio Phyllidis et Florae*².

1. Le texte dans Oulmont, *Les Débats...*, p. 107.

2. Ce passage est à rapprocher de la tirade de Tartufe à Elmire :

« Tous ces galans de Cour dont les femmes sont folles
 Sont bruyans dans leurs faits et vains dans leurs paroles
 De leurs progrès sans cesse on les voit se targuer,
 Ils n'ont point de faveurs qu'ils n'aillent divulguer,
 Et leur langue indiscrete en qui l'on se confië,
 Deshonore l'autel où leur cœur sacrifië.
 Mais les gens comme nous brûlent d'un feu discret,
 Avec qui pour toujours on est seur du secret.
 Le soin que nous prenons de nostre renommée
 Répond de toute chose à la personne aimée,
 Et c'est en nous qu'on trouve, acceptant nostre cœur,
 De l'amour sans scandale et du plaisir sans peur. »

Molière, *Le Tartufe ou l'Imposteur*, acte III, sc. III ; Paris, Jean Ribou, 1669, p. 51.

La première aime un clerc, Flora un chevalier. L'action se passe par une belle matinée de printemps. Chacune des contendantes de vanter son choix, et, ne pouvant s'entendre, elles décident de soumettre leur querelle au Dieu d'Amour. Le palais de ce dernier rappelle en plusieurs endroits la description du jardin d'Oiseuse du Roman de Guillaume. Le Dieu charge ses juges de rendre leur sentence : elle ne saurait être douteuse, l'auteur du poème étant un clerc. Ils déclarent que le clerc est plus apte à l'amour :

Ad amorem clericum dicunt aptiorem. Il n'existe pas moins de quatre versions françaises de ce débat ; mais, comme elles ne portent pas de date, il est difficile de dire si elles sont antérieures ou postérieures à la première partie du *Roman de la Rose*. D'un côté, comme on y remarque des passages qui manquent dans le latin, on peut se demander si elles ne proviendraient pas d'un prototype égaré ou détruit. Deux poèmes français conçus sur le même plan que l'*Altercatio* diffèrent seulement par les détails ; l'un, *Florence et Blancheflor* ; le second, *Hueline et Aigletine*. Toutes ces traditions de l'amour courtois viennent se résumer dans l'ouvrage d'André le Chapelain. Des points nombreux de ressemblance avec Guillaume de Lorris se relèvent encore dans le *Pamphilus* latin du XII^e siècle et ne sauraient être fortuits. On remarque dans ce dernier l'influence d'Ovide que Chrétien de Troyes avait traduit en français vers 1160 ; mais en dépit du succès qu'avait eu sa traduction dès son apparition, elle ne tarda pas à être perdue. Elle fut suivie de plusieurs autres, au XIII^e siècle ; l'une de Maître Elie, une deuxième de Jacques d'Amiens, une troisième, d'un anonyme, intitulée la *Clef d'Amours* ; mais elles sont plutôt des adaptations très larges, où les auteurs se sont permis toute liberté.

❧ 1. L'édition critique de ce poème a été donnée en dernier lieu par Oulmont, *Les Débats*..., p. 107.

Le poème latin du Pamphilus, *De Amore* date du XII^e siècle. Il fut traduit en français le siècle suivant, vers 1225, par Jean Brasdefer, de Dammartin en Goële. Le *Pamphilus* comporte en tout quatre personnages : Pamphile, Galathée, la Vieille et la Déesse d'Amour. On les retrouve chez Guillaume de Lorris dans l'Amant et la jeune fille qu'il courtise, dans la Vieille et dans Vénus et quelques autres personnifications allégoriques de second plan imposées par le développement même du sujet.

Pamphile est fêru d'amour pour une jeune fille plus riche que lui, aussi n'ose-t-il lui déclarer ses secrètes pensées et sa souffrance, et s'adresse-t-il à Vénus pour venir à son secours. Celle-ci lui indique la marche à suivre pour arriver à ses fins. Rencontrant Galathée, Pamphile est saisi d'une émotion telle qu'il peut à peine se soutenir sur ses jambes et lui exprimer ce qu'il ressent ; assez toutefois, puisque cette dernière lui accorde un baiser et la faveur de la revoir. Pamphile ne perd pas de temps et, se rappelant les conseils d'Ovide, il va trouver une vieille proxénète à qui il raconte son cas et lui demande conseil et appui contre bonne rémunération de ses services. La Vieille sait si bien s'y prendre qu'elle réussit à convaincre la jeune fille, l'attire chez elle sous prétexte de lui donner des fruits, la laisse seule avec Pamphile qui était aux écoutes, et se retire. Elle revient peu après, mais trop tard quand l'irréparable est accompli. Galathée pleure et se lamente et accable la Vieille de reproches sanglants ; celle-ci, très calme, laisse passer l'orage, et lui dit qu'il n'y a pas lieu de prendre la chose si fort au tragique, que tout peut s'arranger en épousant Pamphile et, avant de partir, elle ne manque pas de rappeler la petite commission promise : *Heureux grâce à moi, ne m'oubliez pas ! Per me felices, este mei memores !* »¹

1. *Pamphile ou l'Art d'être aimé, comédie latine du dixième siècle*, publié par A. Baudoin, Paris, 1874, in-12. (Vers 1-180.) — En voir l'analyse dans Langlois, *Origines...*, p. 21-23.

Ces différents ouvrages vinrent se résumer dans le *De Arte honeste amandi* d'André le Chapelain, qui est, comme le dit Gaston Paris, « le code le plus complet de l'amour courtois tel qu'on le voit en action dans les Romans de la Table Ronde. »¹

L'ouvrage d'André le Chapelain date très vraisemblablement des premières années du XIII^e siècle, car les grandes dames aux décisions desquelles il se réfère, telles qu'Aliénor d'Angleterre, morte en 1192 ; Ermengart de Narbonne, en 1194 ; Marguerite de Flandres, en 1194 ; Marie de Champagne, en 1198 ; Aéliz de France, en 1206, y sont mentionnées comme des personnes sur l'identité de qui on ne pouvait se méprendre et dont le souvenir était présent à la mémoire de tous. André le Chapelain que certains critiques accusent fort injustement de pédantisme, nous permet, grâce à ses confidences, de pénétrer dans ces cours seigneuriales éprises de tous les raffinements de l'esprit et de l'élégance, très fermées d'ailleurs et où n'avaient accès que des poètes et des clercs, triés sur le volet, les propagateurs attitrés de l'amour courtois. Le plus connu parmi ces derniers était Chrétien de Troyes qui avait composé, à la demande de Marie de Champagne, fille du roi Louis VII et d'Aliénor de Poitiers, le *Conte de la Charrette*² dont elle lui avait fourni le sujet, mais, en outre, l'esprit, le « sen », ainsi qu'il le dit lui-même. C'est à la cour de cette princesse et de ses nobles congénères que se tenaient ces réunions fameuses dans lesquelles toutes les questions de l'amour et de la galanterie quintescenciée étaient, proposées, discutées et résolues, et qui ne sont pas sans évoquer (toutes réserves faites quant à la différence des temps), le souvenir de l'hôtel de Rambouillet, au XVII^e siècle, où trônaient la marquise Catherine de Vivonne et sa fille, la célèbre

1. G. Paris, *La Littérature fr. au moyen-âge* (1888), § 104, p. 152.

2. *Romania*, t. XII (1883), p. 528 et suiv.

Julie d'Angenne, devenue plus tard duchesse de Montausier. Mais au XIII^e comme au XVII^e siècle, ces discussions académiques constituaient de simples amusements de société, analogues aux décisions que prenaient les arbitres dans les jeux-partis, sans aucune sanction judiciaire, est-il besoin de le dire, comme le titre de « cours d'amour » a pu le faire croire à de certains critiques. C'est donc à des jeux d'esprit, et rien de plus, que s'est bornée la juridiction des grandes dames dont les arrêts fictifs nous ont été transmis par André le Chapelain¹. Et comment en aurait-il pu être autrement, quand on sait que, dans toute affaire soumise au jugement d'un de ces aréopages féminins, il ne devait, en aucune façon, être fait mention du nom des parties ; ce qui eût été à l'encontre des règles mêmes de l'amour courtois. Il y avait là une question d'étiquette qui aurait disqualifié à jamais celle qui les aurait enfreintes.

En dehors de quelques manuscrits dont celui de la Bibliothèque Nationale (lat. 8758), on ne connaissait de l'œuvre d'André le Chapelain qu'une édition de Dethmar Mulher, publiée à Dortmund en 1610, sous le titre d'*Erotica seu Amatoria Andreæ Capellani regii*, lorsqu'en 1892, E. Trojel donna, de ce même ouvrage, à Copenhague,² une édition critique très soignée, fort bien imprimée et maniable, précédée d'une savante introduction, mais où — chose singulière, — l'éditeur affirme sa croyance à l'existence des cours d'amour, ou du moins à des prononcés de jugement exécutoires, concernant des amants « en chair et en os », lesquels avaient soumis leurs différends à cette juridiction imagi-

1. Livre II, chap. VIII, *De multis et variis judiciis Amoris*. C'est là que sont rapportés plusieurs jugements « sur lesquels on a échafaudé la fameuse théorie des *Cours d'Amours* ». Langlois, *Origines et sources...*, p. 25.

2. *Andreæ capellani regii Francorum de Amore libri tres*, recensuit E. Trojel. Hauniæ, 1892, in-8°.

naire. Il est vrai que Trojel devait trouver dans Pio Rajna (*Le Corti d'Amore*, Milan, 1890, in-12), un partisan de son opinion, pour d'autres motifs, il est vrai ¹.

L'auteur anonyme de *La Clef d'Amour* (XIII^e siècle), imitation de l'*Ars amatoria* d'Ovide, et aussi de Chrétien de Troyes, considère que, lorsque l'on parle d'amour, il ne saurait être question de mariage :

*Des maris ne me parlés mie,
Ce n'est que chochonnerie ².
Femme par mariage prise
Est aussi comme en prison mise,
Car il convient qu'el se soumete
A tout ce qui au mari hete... ³*

C'est la pure théorie de l'amour courtois, que l'incompatibilité de l'amour et du mariage : on poussa même le paradoxe jusqu'à dire que, lorsqu'un amant venait à régulariser sa situation par le mariage, la flamme de l'amour ne pouvait survivre et s'éteignait aussitôt. Dans le chapitre VIII du livre II d'André le Chapelain, *de regulis amoris*, sont comprises les trente et une règles d'amour, que le divin dieu d'Amour lui-même était dit avoir promulguées de sa propre bouche, et avoir adressées par écrit à tous les amants (liv. II, chap. VIII, p. 295). La première déclare que « la cause du mariage par amour n'est pas une excuse valable » ; la onzième « qu'il ne convient pas d'aimer celles dont la pudeur est d'aspirer au mariage ». Dans le troisième livre d'André le Chapelain sur la réprobation de l'amour, l'auteur dévoile les vices des femmes et engage vivement son ami Gautier à fuir le commerce de ces dernières et à songer surtout à son salut ⁴. Fauriel prétend, à tort, que dans toute cette théorie

1. Cf. *Romania*, t. XIX (1890), p. 372.

2. *maquignonhage*. — 3. *plaît*.

4. *Liber tertius : de Reprobatione amoris*, p. 313 à 361.

héroïque de l'amour rien n'appartient en propre à l'auteur, et qu'il n'y faut voir que l'extrait d'opinions et de doctrines alors répandues parmi les hautes classes de la société féodale.

Cette opinion peut être exacte, pour les deux premiers livres du traité d'André le Chapelain, mais non pour le troisième ; car cette fois, il écrit en son nom et ce sont ses propres opinions, non déguisées, qu'il développe librement ¹.

En 1290, le traité latin d'André le Chapelain était traduit en vers français par Drouart la Vache, ce qui venait encore en accroître la réputation. Quelques années après la mort de ce dernier, et avant 1328, Nicole de Margival, l'auteur du dit de la *Panthère d'Amours* ², mentionnait une version du livre « qu'on appelle en françois Gautier » ³, c'est-à-dire le traité d'André le Chapelain, dénommé aussi *Fleur d'amour* ⁴, que N. de Margival avait sans doute connu par la version de son ami Drouart ⁵. N. de Margival ne cache pas son admiration pour le *Roman de la Rose* :

*Qui veult d'amors a chief venir,
Dedens le rommant de la Rose
Trouvera la science enclose.*

1. *Histoire litt. de la France*, t. XXI, p. 000.

2. Édité par Todd (Soc. des anc. textes fr.), Paris, 1883.

3. Gautier est l'ami à qui André dédie son ouvrage de *Arte honeste amandi*, Bibl. nat. lat. 8758, fol. 2 v^o ; et de l'imprimé de Trojel, p. 1. — A la fin du livre III, André ajoutait : « Si ces choses qu'à l'insistance excessive de ta demande nous avons rédigées avec la plus sévère réflexion, ami Gautier, tu t'appliques à percevoir d'une oreille attentive, tu ne pourras rien ignorer de ce qui concerne l'Art d'amour. » Si haec igitur quae ad nimiam tuae petitionis instantiam vigili cogitatione conscripsimus, Gualteri amice, attenta curaveris aure percipere, nil tibi poterit in amoris arte deficere. » *Liber tertius de reprobatione amoris*, p. 313.

4. Bibl. nat., lat. 8758, fol. 119 « qui etiam liber alio nomine dicitur *Flos amoris* ».

5. C'est ce que suppose Todd, p. xxiv

*La porras, si tu veus, aprendre
Comment vrais amans doit entendre
A servir Amors sans meffaire... (v. 1032-37).*

Le traité d'André le Chapelain sous sa forme didactique, n'a rien de rebutant à la lecture, comme on a pu l'écrire ; il est au contraire des plus intéressants ; il est plein de faits et d'indications précieuses pour l'histoire des idées et des mœurs, et justifie de tous points ce jugement autorisé de R. Bossuat : « Le *Tractatus de Amore* est, au même titre que le Trésor de Brunet Latin ou le *Speculum majus* de Vincent de Beauvais, une de ces œuvres capitales où se reflète la pensée d'une grande époque, où s'explique le secret d'une civilisation¹. »

Le poème de Guillaume est un Art d'amour qui reflète sous une forme quelque peu mystique le traité didactique d'André le Chapelain. L'influence d'Ovide s'y fait aussi sentir, mais surtout ce qui, au temps de Saint Louis formait l'idéal des hautes classes de la société dont Guillaume de Lorris, par sa situation mondaine et la tendance aristocratique de son esprit, peut passer pour un représentant qualifié. Le cadre du récit est emprunté au songe de Scipion de Cicéron, commenté par Macrobe : c'est celui qu'évoque Guillaume au début de son roman ; mais il en avait déjà rencontré l'emploi dans de nombreuses œuvres du moyen âge, comme dans le *Débat de l'Âme et du Corps*, dans le *Songe d'Enfer*, le *Songe de Paradis* et dans d'autres ouvrages.

L'allégorie de la rose pour désigner la personne aimée sans la nommer, était également d'un usage courant, et avait comme conséquence naturelle l'emploi de personifications. Là encore, Guillaume avait trouvé des exemples, notamment chez Prudence et Martianus Capella ; mais il avait dû y apporter des modifications

1. R. Bossuat, *Drouart la Vache*, p. 31.

en les faisant servir au développement psychologique de son poème ; ces personnifications ne pouvant revêtir des sentiments purement humains, inconciliables avec la nature de la fleur ; aussi expriment-ils des tendances qui favorisent ou combattent l'entreprise de l'Amant dans sa poursuite de la conquête de la Rose. Il en résulte deux groupes contraires : d'une part, celui des alliés, représenté par Courtoisie, Bel-Accueil ; de l'autre, celui des ennemis où Danger, Honte, Peur, Jalousie, Male-Bouche, Chasteté s'escriment à qui mieux mieux pour empêcher le dénouement tant souhaité par l'Amant qu'encouragent le Dieu d'Amour et Vénus, expression même de la passion amoureuse, Oiseuse, inspiratrice de l'instinct érotique, enfin Raison, dédoublement de la personne morale de l'Amant, et qui fait songer à Tiberge, personnage fictif et imaginaire, représentant le cri de la conscience, chez Des Grieux, au cours de l'immortel roman de *Madame Lescaut*.

Dans les subtilités savantes où se dépense l'esprit de Guillaume de Lorris, il fallait tout son tact et son habileté de metteur en scène pour ne pas dérouter le lecteur et lui faire perdre le fil de l'exposition où se décèlent son sens de psychologue délié et sa maîtrise de narrateur averti. Cependant, tout en rendant pleine justice à son mérite, on ne peut qu'adopter, semble-t-il, l'opinion d'un critique éminent qui estime que le continuateur de Guillaume, « en prenant le sujet dans un esprit tout opposé, l'a préservé de l'oubli où toute sa grâce et sa finesse ne l'auraient point empêché de s'enfoncer ¹. »

Par ce qui précède, on voit que si Guillaume de Lorris, a peu d'originalité par lui-même, il rachète ce défaut par le goût qu'il a montré dans le choix des matériaux et

1. *Revue bleue*, Paris, 1894 (2^e semestre), p. 35-41. *Un naturaliste du XIII^e siècle* : étude de Lanson qui l'a transportée dans son *Histoire de la littérature française*, moins les soixante premières lignes où figure cette appréciation ici reproduite.

l'art avec lequel il les a mis en œuvre : il avait donc quelque droit de dire, en parlant de son poème, que la matière en était bonne et neuve. Toutefois Paulin Paris, admirateur déclaré du *Roman de la Rose*, ne fait pas difficulté de reconnaître que le plan de Guillaume est très susceptible de critique : il blâme, non sans raison, la confusion véritable des allégories qu'il y a introduites. Il lui reproche notamment d'avoir mis en rapport des allégories représentant des sentiments abstraits avec des personnages réels (Bel-Accueil), Ami, la Vieille, rompant ainsi le « réseau métaphorique dans lequel il avait voulu s'enfermer ¹. » Ce sentiment est partagé par son fils, qui constate la complication du plan adopté par l'auteur et le mélange des éléments hétérogènes « assez mal rajustés » qui le composent : abstractions philosophiques conversant avec des personnages purement humains, sous l'égide de dieux mythologiques, Amour et Vénus ; singulier amalgame rayonnant autour d'une allégorie, la rose, symbole de la femme aimée, « mais uniquement en tant qu'elle est le but du désir ². » En tout cas, sa sagacité d'observateur reste entière, ainsi que son habileté à analyser un sentiment aussi complexe que l'amour : de même, la chasteté de son style clair et élégant a dû le faire particulièrement goûter des esprits cultivés comme aussi des femmes sentimentales et tendres.

Gaston Paris trouve qu'on a lieu de s'étonner que l'Amant s'étant épris d'une jeune fille, l'idée du mariage ne semble pas même se présenter à l'esprit de l'auteur ³. Mais il ne pouvait en être autrement, puisque Guillaume de Lorris, dans son art d'amour, a particulièrement en vue de glorifier l'amour courtois qui était de nature essentiellement libre et incompatible avec le mariage : G. Paris

1. *Histoire littéraire de la France*, t. XXIII, p. 8.

2. Gaston Paris, *Esquisse historique de la Littérature française : moyen-âge* (1907), p. 194.

3. *La Littérature franç. au moyen-âge* (1888), p. 164 (§ 112).

le reconnaît du reste ailleurs, dans son étude si fouillée du *Conte de la Charrette*, de Chrétien de Troyes, lorsqu'il montre combien l'amour qu'enseigne Ovide ressemble peu à l'amour chevaleresque et courtois, quoi qu'ayant avec ce dernier un point commun et, à vrai dire, essentiel, « c'est que l'un et l'autre sont nécessairement des amours illégitimes, en dehors du mariage. ¹ » Le poème de Guillaume fut reçu avec une grande faveur, et suscita deux continuateurs ; l'un anonyme, qui en soixante-dix-huit vers lui a donné une fin assez maladroite et sans vraisemblance ; elle paraît être la plus ancienne : l'autre, Jean de Meun, qui, plus de quarante ans après la mort de Guillaume, entreprit la continuation de son roman et le mena, cette fois, à bonne fin. Bien que par la bouche d'Amour il fasse de Guillaume un éloge aussi mérité que flatteur, et semble se conformer au cadre primitif du roman, il le traite toutefois dans un esprit entièrement opposé à celui qui avait présidé à son début. Papyre Masson assure que Jean de Meun l'entreprit à l'instigation de Philippe le Bel (avant son accession au trône en 1285), mais n'appuie sur rien son allégation : le fait n'est pas absolument impossible, mais aurait besoin d'être confirmé par des preuves. D'ailleurs Méon, qui reproduit son témoignage dans l'Avertissement placé en tête du premier volume de son édition du *Roman de la Rose* ², a soin de l'entourer de réserves qui montrent que sa conviction était loin de lui être acquise : les critiques modernes les plus autorisés comme Victor Le Clerc, P. et G. Paris, Langlois, Lanson n'en font pas même mention. L'hypothèse est donc à rejeter.

Mais avant de parler de Jean de Meun, il n'est pas inutile de citer les auteurs qui, avant l'apparition de la seconde partie du *Roman de la Rose*, ont imité Guillaume

1. *Romania*, t. XII, p. 519.

2. Paris, 1814, t. I, p. xvi.

de Lorris. Le gracieux *Fablel du Dieu d'amours*, qu'Ernest Langlois avait tout d'abord considéré comme une source de la première partie du roman serait du nombre : depuis, il est revenu, dans le tome premier de son édition, sur son sentiment et est très porté à croire qu'il convient d'intervertir les rôles ; l'auteur du fablel passant de sa situation de prêteur à celle d'emprunteur. Vient ensuite Rustebuef qui dans le début de *La Voie de Paradis*, s'est fortement inspiré de Guillaume ; enfin l'auteur du *Roman de la Poire*¹ où l'éditeur a relevé de nombreux emprunts à Guillaume de Lorris, emprunts dont Langlois a encore augmenté le nombre. L'auteur a donc connu la première partie du *Roman de la Rose*, mais non la seconde ; il en est très vraisemblablement de même pour Rustebuef. Quant aux auteurs cités par Guillaume, ils se résument aux cinq suivants : Macrobe, Tibulle, Catulle, Ovide et Cornelius Gallus.

Jean Chopinel ainsi que l'appellent les meilleurs manuscrits, et non Clopinel comme on le trouve dans les autres, est l'auteur de la seconde partie du *Roman de la Rose*.

Certains critiques ont paru surpris de voir un poète reprendre la suite d'un ouvrage laissé inachevé depuis plus de quarante ans par son auteur. Le cas n'était pas inouï au moyen-âge, et Chrétien de Troyes en avait donné par deux fois l'exemple. Une première fois dans son roman de *Perceval* qu'il abandonna au vers 10.600 : il fut alors continué par Gaucher de Dourdan qui conduisit le poème presque à son dénouement ; mais par une fatalité qui semble s'être attachée à l'œuvre, il ne la poursuivit pas à sa fin dernière. Elle devait recevoir trois terminaisons : l'une de quelques vers seulement, les deux autres fort longues, au contraire, dues à deux continuateurs, le premier nommé Mennessier, le second, Gerbert

1. *Messire Thibaut, Li Romanz de la Poire*, publ. par F. Stehlich, Halle, 1881, in-8°.

de Montreuil, le même qui écrivit le *Roman de la Violette* ; le tout formant un poème de plus de 63.000 vers ! Antérieurement, Chrétien de Troyes avait chargé un de ses amis de terminer son célèbre *Roman de la Charrette* ou de *Lancelot* qu'il avait commencé en 1190. Un peu après la mort de Jean de Meun, François de Rues, composait par ordre de Philippe le Bel le *Roman de Fauvel* en deux livres : le premier avait paru

en l'an mil et trois cens et dis,

(v. 1226, édit. Langfors, Paris, 1914-1919, *Soc. des anc. textes fr.*), œuvre de satire violente dirigée contre le pape, les ordres mendiants et surtout les Templiers. Lorsque ces derniers eurent été supprimés par le fer, le feu et les supplices, de Rues abandonna son poème qu'aurait terminé un certain Chaillon de Lestain. C'était du moins l'opinion de Gaston Paris : Ernest Langlois était pour un seul auteur, de Rues ; quant à l'éditeur, Arthur Langfors, il conclut qu'« en l'absence de toute preuve absolument convaincante, il vaut mieux admettre un seul auteur que d'en supposer deux » (p. LXXVII). Le cas de Jean de Meun, pour n'être pas fréquent, n'était donc point nouveau.

Jean Chopinel était né à Meun-sur-Loire à une date que l'on ignore. On sait seulement qu'il mourut en novembre 1305 comme en fait foi un acte du 6 du même mois de la même année conservé aux Archives nationales (Section domaniale S. 4229), et délivré sous le sceau de la Prévôté de Paris. La découverte en est due à Jules Quicherat qui l'a publié avec de savantes notes, et d'autres pièces s'y rapportant. Il y est dit qu'une maison où avait demeuré « feu maistre J. de Meung » était acquise aux dominicains de la rue Saint-Jacques. Dans un autre acte de la fin du XV^e siècle, Jean de Meun est déclaré propriétaire et donateur de ladite maison : « Lequel hostel et ses appartenances ledit feu maistre Jehan de Meung

avoit, de grant long temps a, donné par son testament ou ordonnance de derniere voulenté au couvent desdictz freres Prescheurs. » En 1398 au mois d'août ou de septembre, Honoré Bonet, dans *L'Apparition de Jehan de Meun ou le Songe du prieur de Salon*, nous fournit quelques détails sur cet hôtel et son possesseur : « En mon deport, après soupper, heure bien tarde, m'en alay ens le jardin de la Tournelle, hors de Paris, qui fu jadis maistre Jehan de Meun, ou je me fus mis tout seul au quignet ¹ du jardin, prins telle ymaginacion qu'elle me tint tant longuement que se je m'endormy soit en bonne heure. Mais vecy venir un grant clerc bien fourré de menu vair, sy me commença a tancer et fierement parler et dire en ryme :

*Que faites vous cy, sire moyne,
Et quel vent ne temps vous y moyne ² ?
Je ne fis oncques cest jardin
Pour esbatre ³ vostre grant vin
Que vous avez anuit ⁴ beü.
Je suis maistre Jehan de Meün
Qui par mains vers, sans nule prose,
Fis cy le Romant de la Rose ;
Et cest hostel que cy voyez
Pris pour acomplir mes souhez....*

Un bail du 21 janvier 1610 nous apprend que l'hôtel de la Tournelle fut détruit vers 1590, au temps des guerres de religion : « Une place et mesure ou souloit avoir une maison appelée la maison des Tournelles, ensemble un petit jardin estant derriere ; par dedans de laquelle passent les eaux et immondices d'un des égouts du faubourg Saint Jacques ; et laquelle maison des Tournelles avoit esté destruite depuis quinze ans en ça par les guerres ;

1. coin. — 2. mène. — 3. cuver. — 4. cette nuit.

la dicte place contenant 27 toises de long sur 11 de large ¹. »

L'emplacement de la maison habitée par Jean de Meun a été identifié par Quicherat avec celle qui porte aujourd'hui le numéro 218 de la rue Saint-Jacques ; l'édilité parisienne y a fait apposer depuis une plaque commémorative.

De ce que Jean de Meun avait légué son hôtel aux Frères prêcheurs, des auteurs ont supposé qu'il était lui-même dominicain. L'abbé Goujet remarque fort justement qu'il ne le fut jamais ², et que si les Pères Quétif et Échard le mentionnent parmi les écrivains de leur Ordre, c'est pour protester contre cette allégation et montrer qu'il n'en n'a jamais fait partie, pas plus qu'il n'a été maître en théologie ³.

On a beaucoup épilogué sur le deuxième quatrain du *Testament*, où il fait allusion à des œuvres de jeunesse :

*J'ai fait en ma juenece mainz diz par vanité,
Ou maintes gens se sont pluseurs foiz delité ;
Or m'en doint Deus ung faire par vraie charité
Pour amender les autres qui pou m'ont profité.*

Jean de Meun fait-il allusion dans ces vers à des œuvres légères, à des *juvenilia* dont on a perdu la trace, ou bien veut-il désigner son poème du *Roman de la Rose* ? La solution de la question reste pendante, et il est probable qu'il en sera toujours ainsi ; bien que de fortes raisons semblent militer en faveur du *Roman*. C'était, par exemple, le sentiment de Gerson, allégué plus loin, et qui se réfère souvent au *Testament* de Jean de Meun dans son *Traité contre le Roman de la Rose*.

Dans son *Testament*, rédigé sans doute avant 1396,

1. *Bibl. de l'École des Char.*, t. XLI, p. 49, n. 5.

2. *Bibliothèque françoise* (1745), t. IX, p. 36.

3. *Scriptores ordinis Praedicatorum*, Paris, 1719, in-fol., t. I, p. 741.

Jean de Meun apporte à sa biographie personnelle quelques détails intéressants :

*Dieus m'a fait, soie¹ grace, maint bien corporelment,
Encor m'a il plus fait esperituellement ;
Si m'a touz jourz esté larges temporelment,
Por quoi je le devoie amer trop corelment².*

*Dieus m'a trait senz reproche de jonece et d'enfance,
Dieus m'a par maint peril conduit sans mescheance,
Dieus m'a doné au mieuz eneur et grant chevance,
Dieus m'a doné servir les plus granz gens de France³.*

Le premier vers est un démenti indirect donné à ceux qui prétendaient qu'il était boiteux. Il revient encore sur cette médisance dans un autre passage de son poème où, faisant allusion à Dieu, il dit :

*Encor doï plus l'amer, quant bien je me remembre,
Qu'il me fist, quant au cors, sans defaute de membre⁴.*

Ce nom de Chopinel, Clopinel, lui aurait donc été donné de son vivant, comme celui de « Bossu » à son infortuné confrère, mort avant 1288, Adam de la Halle, surnommé le *Bossu d'Arras*, appellation contre laquelle ce dernier s'était inutilement inscrit en faux.

On m'apele Bochu, mais je ne le sui mie⁵ !

1. par sa grâce. — 2. de cœur.

3. Édit. Méon, t. IV, p. 13.

4. Bibl. nat. fr. 1565, fol. 146 (ms. de 1352). Ces deux vers manquent dans Méon : la leçon d'ailleurs, comme le remarque Ernest Langlois, est douteuse ; t. I. p. 15.

5. Bibl. nat. fr. 25.566, fol. 60 c. — C'est du roi de Sezile

L'imputation contre Jean de Meun était tenace, car l'auteur du *Livre de Leesce*, la renouvelle à son endroit :

*Et maistre Jehan Clopinel
Au cuer joli, au corps isnel,
Qui clochoit si comme je fais (v. 749-51) ¹.*

bien que Jean eût eu soin, dans le cours de son Roman, de rappeler qu'il avait le « cors inel » (v. 10566), qu'il était donc alerte et dispos. Ces vers du *Testament* établissent en outre que Jean de Meun était un homme bien équilibré, de corps comme d'esprit ; qu'il avait su mener sa barque sans accidents malgré les dangers semés sur sa route, et qu'il avait acquis considération morale et profits matériels au service des « plus grands gens de France », dont le roi Philippe le Bel lui-même. C'est ainsi qu'Honoré Bonet nous le représente richement vêtu dans sa pelice fourrée de menu vair ; et Jean, d'autre part, nous fait savoir la situation considérable qu'il occupait dans la société de son temps et l'estime qu'elle lui témoignait. La lecture attentive du *Roman de la Rose* permet au lecteur d'entrer plus intimement dans la connaissance de Jean de Meun et d'apprécier les mobiles qui l'avaient guidé dans la composition de son vaste ouvrage. Tout d'abord, il semble placer très haut sa profession de poète, et se considérer, pour ainsi dire, comme remplissant un sacerdoce. Dans cette seconde partie du *Roman* qui est bien plutôt la contrepartie que la suite de celle de Guillaume, il estime que ceux qui, comme lui, possèdent la science, n'ont pas le droit de la tenir sous le boisseau. Il ne cherche pas à imposer ce qu'il sait ni les enseignements qu'il tend à vulgariser et qu'il a empruntés aux « preudomes »

Qui les anciens livres firent (v. 15224).

1. Van Hamel, *Les Lamentations de Matheolus*, p. CLXXXVII.

Surtout il ne se confine pas à une seule discipline, à un seul art ; son enseignement est encyclopédique, il touche à toutes les matières, aborde tous les sujets :

Car il fait bon de tout saveir (v. 15214).

Ce n'est pas qu'il affecte l'omniscience, mais comme l'honnête homme du XVII^e siècle, il a des clartés sur tout ; et il prend à témoing Horace dans ces vers :

Profit et delectacion

C'est toute leur intencion (v. 15241-2),

lorsqu'il vient à parler du but qu'il se propose dans l'exposition de ses théories, qu'elles soient morales, scientifiques ou sociales. C'est avant tout un émancipateur : « solliciter le vulgaire à savoir, à penser, par conséquent à s'affranchir » (Lanson), est le rôle qu'il s'est imposé ; le développement du Roman initial n'étant que l'accessoire dans le plan général, et la partie plutôt systématiquement négligée.

Quant à ses satires véhémentes contre les femmes, c'est plutôt une protestation contre la poésie des troubadours toujours à la mode et où l'adulation ridicule qu'on leur y prodiguait l'avait particulièrement agacé. Si dans sa critique mordante il franchit souvent les bornes permises, il faut y voir la confirmation de cette vérité passée en axiome : la réaction est égale à l'action et souvent la dépasse. C'est ici le cas. Bien qu'en pleine jouissance de la fortune et de la popularité, ce bourgeois qui a vu, observé et jugé toutes les classes de la société, est pour la démocratie laborieuse dont il admire les qualités sérieuses sous les dehors rudes qu'elle revêt, et dirait-il volontiers comme le fera plus tard La Bruyère : « Faut-il, opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple ¹ ».

1. Il y a même, dans ce dernier, un chapitre des *Caractères* où il se rencontre d'une façon singulière avec Jean de Meun. L'énergie de

Bien différent en cela de Guillaume de Lorris qui n'a que dédains pour les vilains qu'il considère volontiers comme formant ce qu'on est convenu d'appeler vulgairement la canaille : il faut l'entendre quand il rapporte les paroles du dieu d'amour recevant son hommage :

*Si me baiseras en la bouche
A cui nus vilains on ne touche* (v. 1935-6) ;

ou cette autre méprisante invective :

*Vilains est fel e senz pitié,
Senz servise e senz amitié...* (v. 2085-6).

Jean de Meun est l'adversaire de l'amour courtois et platonique, non moins que des fadaises sentimentales qui en font la substance : il est positif et réduit l'amour aux plaisirs des sens, imitant en cela Lucrèce qu'il ne cite pas, mais dont l'influence ne laisse pas d'apparaître incidemment dans cette suite du *Roman* de Guillaume.

sa satire ne le cède en rien aux vers du poète. C'est lorsqu'il vient à comparer les grands avec le peuple : toutes ses sympathies vont à ce dernier. « Si je compare ensemble, écrit-il, les deux conditions des hommes les plus opposées, je veux dire les grands avec le peuple ; ce dernier me paraît content du nécessaire, et les autres sont inquiets et pauvres avec le superflu. Un homme du peuple ne saurait faire aucun mal, un grand ne veut faire aucun bien, et est capable de grands maux : l'un ne se forme et ne s'exerce que dans les choses qui sont utiles ; l'autre y joint les pernicieuses. Là se montrent ingénument la grossièreté et la franchise ; ici se cache une sève maligne et corrompue sous l'écorce de la politesse. Le peuple n'a guère d'esprit, et les grands n'ont point d'âme. Celui-là a un bon fonds, et n'a point de dehors ; ceux-ci n'ont que des dehors et qu'une simple superficie. Faut-il opter ? Je ne balance pas, je veux être peuple. » (Chap. ix, *des Grands*.) Il semble, en lisant ces lignes, qu'il y avait plus de hardiesse encore à les écrire en plein siècle de Louis XIV que n'en montra Jean de Meun, au XIII^e siècle, dans l'expression de sa sympathie pour les débardeurs de la place de Grève.

Buffon déclarait, lui aussi, qu'il n'y avait dans l'amour que le physique qui fût bon. Ce n'est pas, comme le relève Lanson, que Jean de Meun soit un épicurien, et un sectateur de la seule volupté. Il professe sur cette question les mêmes idées que Lucrèce : il sait ce que vaut l'illusion des sens dont se sert la Nature pour assurer la perpétuité de l'espèce qui risquerait autrement de s'éteindre. Son dédain pour les femmes le rend d'autant plus réfractaire à l'amour courtois. Les attaques de Jean de Meun contre les Ordres mendiants ont la même cause, outre qu'il voyait, dans la puissance exagérée dont ils disposaient et les immunités scandaleuses qui leur étaient abandonnées sans défense, un danger social qui commençait à inquiéter grandement la royauté.

Un autre Ordre religieux et militaire, plus riche et plus puissant encore que ces derniers, celui des Templiers, devait en faire à ses dépens, en 1309, l'expérience cruelle. Les tirades éloquentes de Jean contre ceux qui se targuent de leur noblesse de naissance, sans la justifier en rien par leur propre conduite, procèdent des mêmes principes.

Ce ne sont pas des critiques isolées qu'il sème au petit bonheur au gré de sa fantaisie, mais bien un système de philosophie dûment raisonné qu'il développe, et tout émancipé de la théologie. Il est laïque par la science comme par la langue. Avant tout, Jean de Meun est un fervent de la Nature, en qui Dieu mit toute beauté :

*Car Deus, li beaus outre mesure,
Quant il beauté mist en Nature,
Il en i fist une fontaine
Toujouz courant e toujoursz pleine,
De cui toute beauté desrive ;
Mais nus n'en set ne fonz ne rive.
Pour ce n'est dreiz que conte face,
Ne de son cors ne de sa face,
Qui tant est avenant e bele*

*Que fleur de lis en mai nouvele,
 Rose seur rain, ne neif seur branche
 N'est si vermeille ne si blanche
 Si devraie je comparer
 Quant je l'os a riens comparer,
 Puis que sa beauté ne son pris
 Ne peut estre d'ome compris (v. 16233).*

Dans l'épître au roi Philippe le Bel qui lui avait commandé la traduction du traité de la Consolation de Boèce, Jean de Meun relève fort à propos la liste des écrits qu'il avait déjà publiés : « Je, Jehans de Meun qui jadis ou Romans de la Rose, puis que¹ Jalousie ot mis en prison Bel Accueil, enseignai la maniere dou chastel prendre et de la rose cuillir, et translatai de latin en françois le livre de Vegece de Chevalerie, et le livre des Merveilles d'Irlande, et la Vie et les Epistres de maistre Pierre Abelart et Heloïs sa fame, et le livre Aelred de Espirituel Amistié, envoie ore Boece de Consolacion que j'ai translaté de latin en françois... » Sans ce prologue, en effet, l'on ne connaîtrait pas les deux derniers ouvrages qui y sont mentionnés. Sans doute Jean de Meun s'était-il rappelé le début du roman de *Cligès* de Chrétien de Troyes, (Halle 1884, pub. par W. Fürster, v. 1-7) où le poète énumère ses œuvres antérieures ; sage précaution dont Jean avait fait son profit. Dans le deuxième entretien de l'Amant avec Raison, celui-ci ou plutôt Jean de Meun parle d'autres ouvrages qu'il avait dessein d'entreprendre mais dont il ne reste aucune trace, en supposant qu'il ait mis son projet à exécution :

*Mais des poetes les sentences,
 Les fables et les metaphores*

1. Après que.

*Ne bé¹ je pas a gloser ores² ;
Mais se ja puis estre gueriz,
E li servises m'iert meriz³
Don si grant guerredon⁴ atens,
Bien les gloserai tout a tens,
Au meins ce qui m'en aferra⁵
Si que chascuns cler i verra (v. 7190-98).*

Il est d'autres poèmes attribués à notre poète dans les manuscrits, mais ce n'est pas ici le lieu d'en discuter l'authenticité ; le *Testament*, toutefois, publié par M^eéon (tome IV, p. I et suiv.), abstraction faite d'interpolations postérieures qui paraissent évidentes, ne saurait être contesté. Il apporte, comme on l'a vu, des éléments appréciables pour la biographie morale de l'auteur.

Gaston Paris donne à Jean de Meun pour la composition de la seconde partie du *Roman de la Rose* l'âge approximatif de vingt-sept ans, comme il avait fait pour Guillaume de Lorris. Cet âge se comprend pour ce dernier ; mais il semble, *a priori*, moins admissible pour Jean qu'il fait naître aux environs de 1250. C'est dix ans plus tôt, en 1240, qu'il aurait sans doute dû dire, si l'on considère l'importance de l'œuvre, la dimension exceptionnelle des lectures et la variété des réflexions qu'elle suppose, enfin la maturité de jugement qu'elle exige. Aussi pourrait-on fixer vers la quarantième année l'âge que devait avoir Jean lorsqu'il entreprit la suite du roman laissé inachevé par Guillaume. On a d'ailleurs, pour aborder ce petit problème, un terme fortuit de comparaison : c'est une déclaration de Gerson, l'illustre chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris, dans une épître à Pierre Col où il attaque violemment le *Roman de la Rose*, et où il mentionne, en les citant par leur nom,

1. n'aspirè-je. — 2. présentement. — 3. reconnu. — 4. récompense. — 5. appartiendra.

la plupart des auteurs qu'il avait lus depuis un certain temps déjà au sortir de l'adolescence, c'est-à-dire, après sa vingt-huitième année, tous ou presque tous ceux allégués par Jean de Meun lui-même, tels que Boèce, Ovide, Térence, Juvénal, Alain de Lille, Hugues de Saint-Victor, Abailard « avec son Heloïse », Marcianus Capella et d'autres encore. Or, il déclarait qu'à son sentiment tous ces ouvrages réunis ne valaient pas un petit traité de saint Bonaventure, l'*Itinerarium mentis ad Deum*¹. Cette lettre de Gerson n'est pas datée, mais comme il nous dit qu'elle fait suite à son Traité contre le *Roman de la Rose* qui est du 18 mai 1402, on peut sans crainte d'erreur, de par la

1. Le témoignage de Gerson est, trop important pour n'être pas reproduit intégralement ici dans l'original. « Itaque memini, me pridem gustasse jam ab adolescentia fontes illos omnes, aut fere omnes, a quibus actoris tui dicta, velut rivuli quidam traducti prodierunt : Boetium, Ovidium, Terentium, Juvenalem, Alanum et de Sancto Victore, Abelardum cum sua Heloyde, Marcianum Capellam et si qui sunt alii. Scito praeterea, quod codicillum unum, cujus titulus est : *Itinerarium mentis ad Deum*, a Domino Bonaventura conscriptum (quem uno die perlegi) ego toti Libro tuo, immo et decem talibus in profunditate scientiae opponere non dubitaverim... » *Joh. Gersonii Responsio ad scripta cujusdam errantis*, dans les *Joan. Gersonii Opera*, Amsterdam, 1706, in-fol., t. III, col. 296. — C'est Gerson lui-même qui nous dit que l'adolescence dure jusqu'à 28 ans, dans ses *Considérations sur saint Joseph*. La durée de la vie humaine, jusqu'au xv^e siècle, ayant assez fortement varié suivant les auteurs (voir, à ce sujet, mon édition de Villon, t. II, p. 109-110), il n'est pas inutile d'entendre Gerson lui-même venir commenter sa déclaration ; l'« adolescence » allant jusqu'à 28 ans inclus, après quoi commence « jouvent » qui s'arrête à 50 ans. « Considerons et pensons quel aage povoit avoir Joseph quant il prit Nostre Dame a espouse, et semble que auctorité et raison probable donnent que il estoit en l'aage de jouvent, lequel aage selon ce que dit Ysidore en ses *Ethimologies* commence depuis 28 ans jusqu'à 50 ; car le premier aage est enfance, qui dure jusqu'à sept ans ; puis est l'aage de pucelage, qui dure jusques a 14 ans, puis est adolescence qui dure jusqu'a 28 ans ; puis est jouvence que nous disons l'aage d'homme parfait jusques a 50 ans ; puis est viellesce. » *Ibid.*, col. 850. (Joseph, selon Gerson, se serait marié vers sa trente-sixième année.)

teneur du texte, la dater de la même année : or Gerson étant né en 1363, il avait trente-neuf ans quand il l'écrivit. Rien d'ailleurs ne s'oppose, d'autre part, à concéder à Jean de Meun la même culture¹ qu'avait Gerson qui est très justement considéré comme un des plus savants hommes de son temps. Le témoignage de Gerson semble être un argument direct en faveur de Gaston Paris ; mais l'objection de Langlois qu'il n'est pas le seul à avoir soulevée, conserve toute sa valeur ; aussi, pour concilier les opinions, peut-on conclure avec ce dernier qu'« en plaçant l'achèvement du poème entre 1275 et 1280, on satisfait à toutes les exigences relatives à sa date ».

La liste des auteurs cités par Jean de Meun ne laisse pas d'être considérable : les plus importants, ceux à qui il doit le plus, sont Ovide avec son *De Arte amandi*, ses *Remedia amoris* et les *Métamorphoses* ; Boèce avec son *De Consolatione philosophiae*, où Jean de Meun lui a emprunté environ deux mille vers ; Alain de Lille avec le *De Planctu Naturæ* d'où plus de cinq mille vers sont traduits ou imités, Guillaume de Saint-Amour dont il avait sous les yeux les différents ouvrages, et qui lui ont fourni un total de seize cents vers, plus ou moins directement imités, particulièrement dans le plaidoyer de Faux-Semblant². Quant aux autres sources consultées par Jean de Meun, on peut en apprécier toute l'importance en se référant à E. Langlois qui, avec une science admirable, en a fait le dénombrement et montré, avec

1. R. Bossuat, l'éditeur du poème de Drouart la Vache, considère que « le savoir encyclopédique de Jean de Meun, constitué en quelque sorte un maximum. » *Drouart la Vache, traducteur d'André le Chapelain*, p. 115.

2. Guillaume de Saint-Amour a fourni des traits nombreux au personnage de Faux-Semblant, un millier de vers environ, et qui figurent parmi les plus énergiques et les plus admirés de Jean de Meun. La vigueur de cette peinture rappelle Tartufe, au cinquième acte, et soutient sans fléchir la comparaison avec cet autre chef-d'œuvre de Molière.

preuves à l'appui, les emprunts, les influences ou les allusions dont lui est redevable la seconde partie du *Roman de la Rose*¹. Jean de Meun cite, traduit ou imite outre la Bible, Homère, Pythagore, Platon, Théophraste, Ptolémée, Cicéron, Salluste, Virgile, Horace, Tite-Live, Lucain, Juvénal, Suétone, Solin, Caton, saint Augustin, Claudien, Justinien, Valerius, Abailard et Héloïse, Jean de Salisbury, Raoul de Houdan, Huon de Méri, André le Chapelain, Rustebuef, et d'autres encore.

On le voit, c'est l'antiquité latine à peu près telle que nous la connaissons aujourd'hui qui est mise désormais, grâce à Jean de Meun, à la portée des intelligences les moins préparées pour recueillir cette riche aubaine. Merveilleuse initiation offerte à la bourgeoisie lettrée comme à la noblesse laïque de disciplines exclusivement réservées jusqu'alors aux clercs, et écrites en latin scolastique ; et ce n'est pas seulement l'exposition des plus graves problèmes mais leur solution exprimée, cette fois, dans un français aussi remarquable par la clarté que par l'élégance et cela, dans l'esprit le plus indépendant, le plus affranchi des doctrines théologiques qui, avant l'apparition du *Roman de la Rose*, avaient fait sans partage la loi dans les couvents comme dans les Universités. Pour la littérature grecque, son ignorance de la langue n'avait permis à Jean de Meun de ne l'aborder que par l'intermédiaire d'auteurs du moyen-âge : il cite donc de seconde main, mais toujours avec un à-propos qui montre combien il avait l'intuition de ce qu'il convenait de dire.

Jean de Meun mourut en 1305, vraisemblablement à l'âge de 65 ans environ. Jean Bouchet, dans ses *Annales d'Aquitaine*, rapporte sans paraître y attacher d'importance d'ailleurs, que Jean de Meun avait légué par son

1. C'est ainsi que Langlois a pu remonter à la source « d'environ 12.000 vers sur 17.500 dont se compose la partie du roman écrite par Jean. » *Origines et sources...*, p. 102.

testament aux Jacobins de Paris, à la condition d'être inhumé dans leur église, « *un coffre plein de pièces d'ardoyse que les dicts frères pensoient estre argent monnoyé, et cognurent la fraulde après sa mort, et qu'il fust par eulx premierement enterré*¹. » Les religieux, déçus dans leur attente et rendus furieux, auraient déterré le corps, mais le Parlement prévenu les obligea à l'inhumer dans leur cloître. Plus tard, Claude Fauchet, voulant écrire la biographie de Jean de Meun et celle d'autres poètes, nous fait cette confidence : « *Il y a XXV. ans (1556) passez, que voulant escrire la vie de ce poète et autres, et ramassant à ceste fin tout ce qui pouvoit estre dict d'eux, j'allay au monastere des Jacobins, où je ne peu trouver aucune marque de sa sépulture, pour ce qu'on rebastissoit le cloistre*²... »

De son côté, Méon rapporte dans l'*Avertissement* du tome premier de son édition du *Roman de la Rose*, qu'il avait parcouru les *Olim* du Parlement jusqu'à l'année 1327, pour retrouver l'arrêt auquel fait allusion Claude Fauchet, mais qu'il n'avait rien découvert, qui y fût relatif. « J'aurois, ajoute-t-il, désiré pouvoir compulser également les capitulaires de ce couvent, mais je n'ai rencontré personne qui ait pu me donner aucun renseignement sur ce qu'ils étoient devenus. Au surplus, il paroît peu vraisemblable que Jean de Meun, qui, dans son Testament, annonce son repentir d'avoir fait dans sa jeunesse quelques *dits* par vanité, et déclame contre les sept péchés capitaux, se soit égayé, à l'article de la mort pour ainsi dire, aux dépens de ces Religieux, quoique dans la même pièce il ait lancé des traits de satire assez piquants contre les Prélats et les Religieux qui ne remplissoient pas les devoirs

1. *Annales d'Aquitaine*. Poitiers, 1545, in-fol., p. 82.

2. *Recueil de l'origine de la langue et poésie françoise, ryme et romans*. Paris, 1581, in-4^o, p. 206. — Dans ce même *Recueil*, on relève ce jugement de Claude Fauchet sur les deux auteurs du *Roman de la Rose* : « Guillaume de Lorris et Jehan Clopinel, les plus renommez de tous nos poètes anciens », p. 207.

de leur état. On peut donc, je pense, regarder ce fait comme apocrif¹. »

C'est ce que tout lecteur fera ; mais il n'est pas douteux qu'il faille voir là le résultat d'une ancienne tradition qu'explique suffisamment bien le souvenir des attaques violentes de Faux-Semblant contre l'Église en général, et les Ordres mendiants en particulier. Témoin ce mauvais quatrain qu'on relève dans plusieurs manuscrits et qu'a signalé E. Langlois :

*Par la grant haïne diverse
Qui dedens Faus Semblant converse,
Fu Clopinel aus chans couvert
Pour ce qu'il ot voir descouvert².*

Le succès du *Roman de la Rose*, dès son apparition, fut considérable. La première partie de Guillaume de Lorris avait, comme on l'a vu, provoqué les sympathies du public élégant et lettré auquel il s'adressait particulièrement, et suscité des imitateurs : lorsque l'ouvrage terminé parut, ce fut une véritable sentiment d'admiration qui l'accueillit, en même temps qu'il faisait surgir des adversaires décidés à le combattre sans merci. Tout d'abord, un prêtre picard, Guy de Mori, publia, dès 1290, un remaniement du roman. L'auteur, tout en faisant grand cas de son talent poétique personnel, veut bien convenir néanmoins qu'il « n'est pas de tel regnon

Com cis Jehans ne chil Guillaumes³. »

1. *Le Roman de la Rose*, Paris, 1814, in-8°, p. xviii.

2. *Les Manuscrits du Roman de la Rose*, Lille-Paris, 1910, in-8°, p. 19, 155, 156, 185.

3. Ce remaniement est l'objet d'un travail très complet d'Ernest Langlois : *Guy de Mori et le Roman de la Rose*, publié dans la *Bibliothèque de l'École des Chartes*, t. LXVIII (1907), p. 249-271.

Méon, qui avait eu connaissance de ce poème par un manuscrit que lui avait communiqué l'abbé de Tersan, en parle dans l'Avertissement placé en tête de son édition du *Roman de la Rose* (I, p. IX-X), avec plusieurs inexactitudes qu'a relevées Ernest Langlois au cours de son étude.

Au ^{xv}^e siècle, le *Roman de la Rose* fut mis deux fois en prose : la première, dans une rédaction anonyme qui n'a jamais été imprimée et dont la Bibliothèque nationale possède un beau manuscrit, fr. 1462 ; l'autre fait partie des collections du château de Chantilly (*Cabinet des livres*, t. II, p. 71). La deuxième rédaction, due à Molinet, chanoine de Valenciennes, jouit d'une grande réputation dans son temps et fut imprimée trois fois, en 1500 et 1521 à Paris, en 1503 à Lyon. Dans cette traduction que Molinet a divisée en cent sept chapitres, il a joint à la suite de chacun d'eux, une moralité, toujours piquante et souvent fort peu morale. Quant à la traduction en prose du poème, elle est généralement exacte et fidèle, et est en outre utile pour trancher des difficultés d'interprétation qui peuvent se présenter dans le poème original, en faisant toutefois remarquer, après Ernest Langlois (p. 27), et cela pour éviter des surprises aux lecteurs qui auraient la curiosité de se reporter à l'œuvre de Molinet, que le manuscrit dont il s'est servi contenait des interpolations empruntées au remaniement de Guy de Mori. Nous aurons bientôt l'occasion de revenir sur Molinet à propos de Jean Gerson, qu'il prend à partie assez vivement.

Mais il convient de donner un souvenir aux partisans et aux adversaires du *Roman*, au moins aux plus marquants d'entre eux.

Des manuels d'histoire littéraire successivement reproduits ailleurs citent tout d'abord le *Pèlerinage de la vie humaine* de Guillaume de Digulleville, moine cistercien, et le représentent comme nettement hostile au *Roman de la Rose* qu'il aurait qualifié de « roman de luxure », et

où il aurait accusé Jean de plagiat. Or on ne voit rien de pareil si l'on ouvre le manuscrit français 376 de la Bibliothèque nationale, lequel comprend la première rédaction écrite entre 1330 et 1335. Elle débute ainsi : « Cy commence le pelerinage de humain voyage de vie humaine qui est exposé sus le romans de la Rose.

*A ceulx de ceste region
 Qui point n'y ont de mension,
 Ains y sont tous, com dit s. Pol,
 Riche, pouvre, sage et fol,
 Soient roys, soient roynes
 Pelerins et pelerines,
 Une vision vueil noncier
 Qui en dormant m'avint l'autier
 En veillant avoye leü,
 Consideré et bien veü
 Le biau roumans de la Rose.
 Bien croy que ce fu la chose
 Qui plus m'esmut ad ce songier
 Que ci après vous vueil noncier.....
 Or entendés la vision
 Qui m'avint en religion,
 En l'abbaye de Chaliz
 Si com j'estoie en nostre lit :
 Advis m'estoit si com dormoye
 Que je pelerins estoye
 Qui d'aler estoye excité
 En Jherusalem la cité... » fol. 1^a-b.*

La personnification de Luxure apparaît au troisième livre où elle déclare au Pèlerin que sa plus implacable ennemie est Virginité ; Chasteté vient ensuite. Dans une seconde rédaction écrite quelque vingt ans après, soit en 1355, Digulleville supprime le titre qui figure dans

la première, et le remplace par ces quatre vers, rubriqués sur le manuscrit (Bibl. nat. fr. 377) :

*En l'onneur Trinité hautaine,
Ce livre de la vie humaine
Fist un des moines de Chalit,
Par très saint et devot delit.*

Un certain nombre de vers de la première rédaction sont supprimés dans la seconde et remplacés par d'autres. Le personnage de Luxure disparaît dans le ms. fr. 377, et est remplacé par Vénus. Celle-ci revendique pour elle seule la composition du *Roman de la Rose*. Le Pèlerin lui demande pourquoi cette prétention de dire que le poème est sien. Vénus de lui répondre qu'elle a toute raison pour parler ainsi ; car c'est elle qui a inspiré les auteurs du Roman et que, par suite, ce poème est son ouvrage,

*Si come il apert sans glose
En mon Roumant de la Rose.*

Le Pèlerin insiste :

*Pour quoy, dis je, dis estre tien
Le roumant qu'as dist ? que say bien
Qui le fist et coment eut non.*

Si parle Venus :

*Du dire, dist elle, ay raison,
Quar je le fis et il est mien ;
Et ce puis je prouver très bien,
Quar du premier jusques au bout,
Sans descontinuer trestout
Il n'y a fors de moy parlé ;*

Et tant seulement excepté
 Que mon clerc escripvain¹ embla²
 Et en estranges chans³ soia⁴
 De quoy maintes gens ont cuidié⁵
 Que en sa terre l'eust soié ;
 Mès non fist, ains partie grant
 Il en embla en autrui champ,
 Dont il avint que quant soioit
 Et que en .l. sac tout boutoit
 Pour ce que le vouloit celer
 Et droit n'avoit de l'emporter,
 D'un Normant haust escrié fu,
 Qui de loin l'avoit perceü :
 « Ha ! ha ! dist il, n'est pas raison
 De faire fais⁶ d'autrui moisson ! »
 Celui tantost s'en affui⁷,
 Mès pas ne fu tant esbahi
 Que le larrecin n'aportast,
 Et en mon roumant ne l'entast.
 La quel chose moult me desplust,
 Quar je vousisse que n'eüst
 Fors seulement de moy escript,
 Si com je li avoie dit
 Ou, au mains, qu'il ni eust rien
 Mis fors tant seulement du sien,
 Ou fu pour ce que escrié
 Fu de ce qu'il avoit emblé :
 Onques puis Normant il n'ama,
 Si com le Roumant bien monstra
 Disant que de Normandie
 Estoit Male Bouche affuie⁸,

1. Jean de Meun. — 2. piller. — 3. champs. — 4. coupa.

5. pensé. — 6. bottes. — 7. s'enfuit.

8. enfui. — ... la porte darrières

Que Male Bouche tient en garde

O (avec) ses Normanx, que maus feu arde ! (v. 10722-24).

*Dont il menti, ausi com fist
Quant des religieux mesdit
A ma faveur, pour ce que hé¹
Et parsui² partout Chasteté. » (fol. 53^b).*

Paulin Paris a pensé que cet épisode du Normand contre le « clerc » qui mettait sa faux dans la moisson d'autrui, était une allusion à une polémique soulevée entre Jean de Meun et un certain normand jaloux de la célébrité de l'auteur du *Roman de la Rose*³. Les allusions au goût déclaré des Normands pour la boisson se rencontrent dans toute la littérature de la fin du moyen-âge, comme l'a relevé Ernest Langlois dans son édition (t. V, p. 113, au vers 21294), avec preuves à l'appui : ce goût ne semble pas avoir disparu, tant s'en faut, si l'on en croit les statistiques du jour.

Guillaume de Digulleville n'appelle pas une seule fois Jean de Meun par son nom, mais le désigne suffisamment par « ton escrivain », lorsqu'il s'adresse à Luxure (première rédaction) ou à Vénus (seconde rédaction), par la bouche du Pèlerin :

*Toy donc dis et ton escrivain
Estes de grant mauvestié plain.*

Certes, Guillaume blâme d'une façon générale l'esprit du poème (ces deux vers en font foi), ce qui ne l'empêche pas de rendre pleine justice à ce dernier, et de le proclamer

Li biau roumans de la Rose.

Il ne le qualifie nulle part de « roman de luxure » ; et quant à l'accusation de plagiat, il la met dans la bouche

1. *hais*. — 2. *poursuis*.

3. *Les manuscrits françois de la Bibliothèque du Roy*, t. III, p. 245.

d'un Normand qui avait sans doute à cœur de se venger de la façon hostile et méprisante dont ses compatriotes étaient traités dans le cours du Roman (v. 10722-24 ; 21294). Vénus du reste se montre très fâchée que son *clerc-écrivain* se soit permis des digressions sans nombre « *emblées* »¹ en tous lieux, alors qu'elle aurait voulu qu'il ne s'occupât seulement que d'elle. C'est ce qui a fait dire à un distingué critique (il est le seul à avoir fait cette remarque) que Digulleville « ne signalait pas le Roman (de la Rose) comme un livre néfaste². »

Un traducteur anonyme des trois premiers chapitres du *Cantique des Cantiques*, sans doute contemporain de notre moine cistercien, annonce une « rime nouvelle ». Il s'adresse à la Vierge Marie :

*Rimer vuel, douce pucelle,
En cui mes cuers est et repose,
Pour vostre amour rime nouvelle,
Tele com mes cuers le propose ;
Plus plaisans assés et plus belle
Et plus vraie, bien dire l'ose,
Et plus honeste que n'est celle
Dou Roumant con dit la Rose*³.

Mais l'ouvrage, abandonné dès le début, ne permet pas d'en juger.

Toutefois les polémiques soulevées à l'occasion du

1. *dérobées*.

2. Charles Oulmont, *Le Verger, le Temple et la Cellule*, p. 264, n. 1.

3. Bibliothèque nat. fr. 14966, fol. 1 v^o. *Cy commence le prologue sur les Cantiques Salemon*. (Ms. du XIV^e s.). J. Bonnard qui mentionne ce ms. a cru devoir corriger le dernier vers en « con dit de la Rose », sans remarquer que ce poème, comme celui de Digulleville, était souvent versifié en comptant dans la mesure la finale féminine. (J. Bonnard, *Traductions de la Bible en vers français*, p. 164.) Voir, au sujet de cette particularité « fort rare », Paul Meyer dans : *Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat.*, t. XXXIV (1891), 1^{re} part., p. 171-174.

Roman de la Rose ne tardèrent pas, grâce à sa diffusion rapide, à sortir de la discussion verbale pour affronter la publicité des écrits. La notoriété des personnages qui prirent part à ce débat en accrut encore l'importance, et constitua une véritable question littéraire qui passionna longtemps l'opinion.

Le dossier du débat soulevé à l'occasion du *Roman de la Rose* se compose de quelques pièces dont la plus importante est sans contredit le *Traité* ou la *Vision* de Jean Gerson contre l'œuvre de Jean de Meun. Le *Traité* de Gerson parut à Paris, le 18 mai 1402.

Déjà, en 1399, Christine de Pisan, dans son *Epistre au Dieu d'amours*, avait pris en main la défense de son sexe, et protesté contre les insinuations outrageantes du successeur de Guillaume de Lorris. La première pièce qui ouvre ce débat est un traité laudatif, aujourd'hui perdu, de Jean de Montreuil, prévôt de Saint-Pierre à Lille, et dans lequel il cherchait à convertir à son opinion un anonyme (peut-être Gerson) et Christine de Pisan, et qu'on peut dater de 1400 ou du commencement de 1401. A cette époque, Gerson était encore à Bruges, et sa présence à Paris où il devait bientôt rentrer définitivement n'est signalée que par le sermon qu'il prononça à Saint-Germain l'Auxerrois, le 8 décembre 1401¹. La réponse de Christine de Pisan au *Traité* de Jean de Montreuil est de la même année. Gontier Col, conseiller du roi, dans une lettre datée du 18 septembre 1401, priait Christine de lui envoyer l'épître qu'elle venait d'écrire à Jean de Montreuil suivie, deux jours après, d'une autre missive conçue en termes injurieux, comme elle le déclarait elle-même. Dans cette épître du 18 septembre, Gontier Col demandait à Christine si elle avait bien eu l'intention de jeter le blâme sur l'ouvrage de Jean de Meun que Gontier dépeignait dans

1. Bourret, *Essai hist. et crit. sur les sermons français de Gerson* (Paris, 1858), p. 21.

des termes enthousiastes : « Est il vrai que tu ayes nouvellement escript, par maniere de invective, contre ce que mon maistre enseigneur familial, feu maistre Jehan de Meun, vray catholique, solennel maistre et docteur en sainte theologie, philosophe tres parfont et excellent, sachant tout ce qui à entendement humain est scible, duquel la gloire et renommee vit et vivra es ages advenir, par grace de Dieu et œuvre de Nature fist et compila ou livre de la Rose? » Désireuse de voir cette polémique aboutir à un résultat, Christine réunit quelques-unes des pièces de cette correspondance, et les fit remettre à la reine Isabeau, la veille de la Chandeleur 1401¹, c'est-à-dire le 1^{er} février 1402 (l'année commençant à Pâques), sous ce titre : *Cy commencent les Epiltres du debat sur le Rommant de la Rose entre notables personnes maistre Gontier Col, general conseiller du Roy, maistre Jehan Johannes, prevost de Lille, et Christine de Pisan*. Même communication était faite de la part de cette dernière au prévôt de Paris, Guillaume de Tignonville, qui partageait à l'endroit du Roman incriminé sa manière de voir. Elle lui disait, dans la lettre qui accompagnait son envoi : « Savoir vous fais que sous la fiance de vostre sagesse et valeur suis meue a vous signifier le debat gracieux et non hayneux, meus par oppinions contraires » ; et elle le priait malgré ses nombreuses occupations de bien vouloir « discuter et eslire le bon droit » de son opinion. (Bibl. nat. fr. 604, fol. 112^o).

Ce débat ne resta pas toujours gracieux, tant s'en faut ;

1. Fête de la Purification de la Sainte-Vierge. — Le copiste du fr. 604 ayant mis par inadvertance à la fin de l'épître à la reine : *Esript la veille de la chandeleur l'an mil CCCC et VII* (fol. 112 b), au lieu de : *l'an mil CCCC. et ung* (fr. 12779, fol. CXLIIa), a trompé certains critiques, et non des moindres, qui en ont tiré des conclusions impossibles à soutenir, et dont une étude attentive des textes leur aurait démontré l'inanité, à défaut du ms. fr. 12779 de la Nationale qui tranche définitivement la question.

mais les torts furent exclusivement l'apanage de la partie adverse. Jean de Montreuil s'oublia même jusqu'à dire, dans une épître à Gontier Col, à propos de sa respectable correspondante, qu'il lui avait semblé, en la lisant, entendre la courtisane grecque Leontium, laquelle avait osé écrire contre le philosophe Théophraste, dont parle Cicéron. (Bibl. nat. lat. 13062, fol. 107 vo¹).

Dans ses critiques contre les attaques de Jean de Meun, Christine a surtout en vue de réhabiliter le sexe féminin des calomnies dont il est souvent l'objet dans toute la seconde partie du Roman ; autrement elle rend justice « a la grant joliveté en aucunes pars... » qu'on y remarque. « *Ne mieulx ne pourroit estre dit plus subtillement ne par plus mesurez traiz de ce qu'il volt traictier...* » Mais elle blâme le cynisme de l'auteur qui « trop traite deshonnêtement en aucuns pars et mesmement du personnage qu'il clame Raison, laquelle nomme les secrez membres pleinement par nom. » Elle poursuit : « *Je di et confesse que vraiment crea Dieu toutes les choses pures et nectes venant de soy. Na doncques en l'estat d'innocence n'eust esté laidure les nommer, mais par la pollucion de pechié devint homme immonde, dont encore nous est demouré pechié originel...* » « Je vous confesse que le nom ne fait la deshonesteté de la chose, mais la chose fait le nom deshonneste. Pour ce, selon mon faible advis, en doit estre parlé sobrement et non sens nécessité pour fin d'aucun cas particulier, comme de maladie ou autre honneste nécessaire. » Ailleurs, Christine déclare : « *Non obstant que mon jugement confesse maistre Jehan de Meun moult grant clerc soutil et bien parlant, et trop meilleur euvre plus proufitable et de sentement plus hault eust sceu mettre sus, s'il si feust appliqué dont fut dommaige ; mais je suppose que la grant charnalité puet estre dont il fut raempli le fist plus habonder a volenté*

1. Sur ce texte et d'autres similaires, voir mon édit. des *Œuvres de Villon*, t. II, p. 107, n° XV.

que a bien proufitable... Non obstant ce, je ne reprouve mie le Rommant de la Rose en toutes pars ; car il y a de bonnes choses et de bien dictes senz faille, et de tant est plus grant le peril ; car plus est adjoustee foy au mal, de tant que le bien y est plus autentique... » (fr. 604, fol. 116^b.)

On pourrait poursuivre longuement ces citations, s'il ne fallait conclure. Bref, Christine demandait l'interdiction de la lecture du Roman de la Rose, d'accord, en cela, avec Gerson dont le Traité paraissait trois mois après la remise à la reine de France et au prévôt de Paris du dossier réuni par Christine de Pisan.

« LE TRACTIÉ MAISTRE JEHAN GERSON CONTRE LE
ROUMANT DE LA ROSE¹ ».

(18 mai 1402).

*Par ung matin nagueres en mon veillant² me fut aviz
que mon cuer ynel³ s'envola, moyennans les plumes et les
eles de diverses pensees, d'un lieu en autre jusques a la court
sainte de Crestienté, telle comme estre souloit. Illec estoit
Justice canonique la droicturiere, seant sur le trone d'equité,
soustenu d'une part par Misericorde, d'autre part par
Verité. Justice en sa main dextre tenoit le sceptre de remu-*

1. « Si la traduction latine a été souvent imprimée, écrivait Ernest Langlois, en 1914, le texte original est encore inédit, et c'est ce qui m'a décidé à le publier ici. » (*Romania*, XLV, p. 27). Langlois ignorait alors et semble avoir toujours ignoré que ce texte original avait été intégralement publié en 1843, dans le *Correspondant* (t. III, p. 89-109), sur une copie communiquée par Raymond Thomassy, archiviste, d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale dont il ne désigne pas la cote, mais qui ne saurait être que le 1797 du fonds français, également adopté par Langlois. C'est la graphie de ce manuscrit que ce dernier a suivie, sauf les corrections empruntées aux mss. du fonds français 1563 et 24839, avec leurs variantes. C'est également le texte du fr. 1797 qui est imprimé ici. On aurait souhaité de le donner en entier, si sa dimension n'avait été trop disproportionnée avec le nombre de pages accordées au présent volume : aussi les passages saillants, offrant une idée suffisamment précise du plaidoyer (car c'en est un) de Jean Gerson contre le *Roman de la Rose*, ont seuls ici été reproduits. Ils permettront en même temps d'apprécier Gerson comme prosateur français, car, à cet égard, il n'a pas encore reçu le rang qu'il semble devoir occuper.

2. état de veille. — 3. léger.

neracion, en la senestre l'espee trenchant de punicion ; or les yeulx vifs, honnourables et plus resplendissans que n'est la belle estoille journele, voire que le soleil. Bele fut sa compaignie ; car d'une part estoit son très saige conseil, et tout a l'environ se tenoit sa noble chevalerie et baronnie de toutes Vertus, qui sont filles de Dieu proprement et de Franche Voulenté, comme Charité, Force, Attrempance,¹ Humilité et autres a grant nombre. Le chief du conseil et come le chancelier estoit Entendement subtil joint par compaignie ferme a dame Raison la saige. Ses secretaires furent Prudence et Science ; Foy la bonne crestienne, et Sapience, la divine celestienne, furent de l'estroit² conseil. En leur aide estoient Memoire, Providence, Bon Sentement et autres pluseurs. Eloquence theologienne, qui fu de moyen lengage et attrempé³, se pourtoit pour advocat de la court. Le promoteur des causes avoit nom Conscience, car riens n'est qu'elle ne saiche ne raporte.

Ainsi comme je me delittoie⁴ par grande admiration a regarder tout le bel arroy⁵ de ceste court de Crestienté et de Justice la droicturiere, se va lever, comme me sembla, Conscience, qui, de son office, promuet les causes de la court avec Droit, qui pour maistre des requestes se porte. Conscience tint en sa main et en son sain pluseurs supplications : entre les autres en y ot une qui mot a mot, bien m'en remembre, contenoit ceste complainte piteable de Chasteté, la très belle, la très pure, qui onques ne daigna neiz⁶ penser aucune vilaine ordure.

A Justice la droicturiere, tenant le lieu de Dieu en terre, et a toute sa religieuse court, devote et crestienne, supplie humblement et se complaint Chasteté, vostre feable subjecte, que remede soit mis et provision breve sur les fourfaitures intolerables lesquelles m'a fait et ne cesse faire un qui se

1. Modération. — 2. privé. — 3. modéré. — 4. délectais. — 5. ordonnance. — 6. pas même.

fait nommer le Fol Amoureux, et sont telz les articles :

LE PREMIER ARTICLE. *Ce Fol Amoureux met toute sa painne a chacier hors de la terre moy, qui n'y ay coulpe et mes bonnes gardes aussy qui sont Honte, Paour et Dangier le bon portier qui ne oseroient ne ne daigneroient octroyer neiz un vilain baisier, ou dissolu regart, ou ris attraiant, ou parole legiere. Et ce il fait par une vieille mauldite, pieur que diable, qui enseigne, monstre et enhorté comment toutes jeunes filles doivent vendre leurs corps tost et chierement, sans paour et sans vergoigne, et que elles ne tiennent compte de decevoir ou parjurer, mais qu'elles ravissent toujours aucune chose, et ne facent force du dangier de se donner hastivement tant qu'elles sont belles, a toutes vilaines ordures de charnalité, soit a clers, soit a lais, soit a prestres, sans difference.*

LE SECOND ARTICLE. *Il vult deffendre et reprouver mariage sans exception par un jaloux soupeçonneux, haineux et chagrineux, et par lui mesmes et par les diz d'aucuns mes adversaires, et conseille plus tost a se pendre ou se noyer ou a faire pechiés qui ne sont a nommer que se joindre en mariage, et blasme toutes femmes, sans quelconque en oster, pour les rendre haineuses a tous les hommes tellement que on ne les veulle prendre en foy de maraige.*

LE TIERS ARTICLE. *Il blasme jeunes gens qui se donnent en religion, pour ce, dit-il, que toujours tendent a en issir de leur nature. Et cecy est en mon prejudice, car je suis donnee especiaument a religion.*

LE QUART ARTICLE. *Il gette partout feu plus ardent et plus puant que feu gregois ou de souffre, feu de paroles luxurieuses a merveille, ordes et deffendues, aucunesfois ou nom de Venuz ou de Cupido ou de Genius, souvenesseoiz en son propre nom, par quoy sont arses et brullees mes belles maisons et habitations et mes temples sacrez des ames humaines, et en sui boutée hors vilainement.*

LE V^e ARTICLE. *Il diffame dame Raison, ma bonne maitresse, en lui mettant sus telle raige et tel vilain blaffeme*

qu'elle conseille parler nuement, deslaveement¹ et goulardement², sans honte de toutes choses, tant soient abhominables et honteuses a dire ou a faire, mesmement entre personnes très dissolues et adversaires a moy. Helas ! Et s'il ne me vouloit espargnier, que lui a meffait Raison ? Mais ainsi est. Certes il prent guerre a toutes vertus.

LE VI^o ARTICLE. Quant il parle des choses saintes et divines et esperituelles, il mesle tantost paroles très dissolues et esmouvans a toute ordure. Et touteffoiz ordure ja n'entrera en paradiz tel comme il descript.

LE VII^o ARTICLE. Il promet paradiz, gloire et loyer³ a tous ceulx et celles qui acompliront les euvres charnelles, mesmement hors mariage, car il conseille en sa propre personne et a son exemple essayer de toutes manieres de femmes sans differance, et maudit tous ceulx et celles qui ainsi ne le feront, au mains tous ceulx qui ne recevront et reteniront.

LE VIII^o ARTICLE. Il, en sa personne, nomme les parties deshonestes du corps et les pechiés ors et vilains par paroles saintes et sacrees, ainsi comme toute telle euvre faist chose divine et sacree et a adourer, mesmement hors mariage et par fraude et violence ; et n'est pas content des injures dessusdittes s'il les a publiees de bouche, mais les a fait escrire et paindre a son pouvoir curieusement et richement, pour attraire plus toute personne a les veoir, oïr et recevoir. Encor y a pis, car, afin que plus soubtivement il deceust, il a meslé miel avec venin, sucre avec poison, serpens venimeux cachiés soulz herbe verde de devocion, et ce fait il en assemblant matieres diverses, qui bien souvent ne sont gueres a son propos, se non a cause dessusdicte, et pour ce qu'il feust mieulx creu et de plus grande auctorité de tant qu'il sembleroit avoir plus veu de choses et plus étudié.

Si vous suppli, dame Justice, de hastif remede et convenable provision sus toutes ces injures et autres trop plus que ne

1. sans retenue. — 2. effrontément.

3. récompense.

contient ceste petite supplicacion, mais son livre en fait foy trop plus que mestier¹ ne fust. »

Après que ceste supplicacion de Chasteté fu lue² distinctement et en apert³, illec peussies vous appercevoir tout le conseil et toute la noble Chevalerie qui a leur chiere⁴ et leur semblant bien apparoient estre indignés. Neantmoins comme saiges et attrempez dirent que partie seroit ouye, mais pour ce que le Fol Amoureux, qui estoit accusé, n'y estoit pas (il avoit ja trespasé le hault pas du quel nulz ne revient)⁵ on demanda s'il avoit en la court de Crestienté procureurs ou faulteurs ou bien veullans quelxconques : lors veissies, a une grant tourbe⁶ et une flotte, gens sans nombre, jeunes et vieulx, de tous sexes et de tous aages, qui, sans garder ordre, a tors et a travers vouloient l'un l'excuser, l'autre le deffendre, l'autre le louer, l'autre demandoit pardon a cause de jeunesse et de folie, en allegant qu'il s'en estoit repenti quant il escript depuis : « J'ay fait » dit il « en ma jeunesse mainz diz par vanité »⁷; l'autre le sustenoit pour ce qu'il avoit esté tel et si notable clerc et beau parleur sans parail en françois⁸, aucuns pour ce qu'il avoit dit si proprement la verité de tous estas, sans espargnier nobles ou non nobles, païs ou nacion, siecle ou religion. « Et quel mal est ce », dit l'un des plus avisiés, « quel mal

1. besoin.

2. lue. — 3. ouvertement. — 4. visage.

5. Cette image est empruntée au *Lancelot en prose* de Chrétien de Troyes (G. Paris, *Litt. fr. au moyen-âge*, § 61, p. 101); et se retrouve dans le monologue d'*Hamlet* :

The undiscover'd country, from whose bourn
No traveller returns (act. III, sc. 1).

6. foule.

7. Premier vers du deuxième quatrain du *Testament maistre Jehan de Meun*; édit. Méon, t. IV, p. 1.

8. Gerson ne s'exprime pas ici en son nom : c'est le témoignage d'un des admirateurs de J. de Meun qu'il proclame par la bouche d'Éloquence : Christine de Pisan, elle, fera entendre sa propre opinion.

est ce, je vous prie, se cest homme de tel sens, de tele estude et de tel renom a voulu composer un livre de personnages ou quel il fait parler par grant maistrize chascun selon son droit et sa propriété? Ne dit pas le prophete en la personne du fol que Dieu n'est pas? Et le saige Salemon ne fit il en especial tout son livre Ecclesiastes en ceste maniere, par quoy on le sauve de cent et cent erreurs qui la sont en escript? S'il a parlé legierement, c'est la condicion de Venuz, ou de Cupido, ou d'un fol amoureux, le quel il veut représenter. Et ne parla Salemon en ses Cantiques en guise de amoureux par paroles qui pourroient attraire a mal? Neantmoins on le lit. S'il dit ou personnage de Raison que tout se doit nommer par son nom, soient veus ses motifs. Voirement quel mal est es noms, qui ne l'i entent? Les noms sont noms comme autres : puis donques que une mesme chose s'entent par un nom ou par un autre, que doit chaloir par quel nom on la donne a entendre? C'est certain que en nature n'y a riens lait. Seule laidure est de pechier, du quel toutefois on parle un chascun jour par son droit nom, comme de murtre, de larrecir, de fraudes et de rapines. En la parfin, s'il a parlé de paradis et des choses devotes, pour quoy le blasme l'en de ce de quoy il doit estre louez? Et prenons qu'aucun mal feust en son livre, n'est point doubte que plus y a de bien : prengne chascun le bien et laisse le mal. Il proteste par exprès qu'il ne blasme que les mauvais et les mauvaises, et qui se sent coupable, si s'amende. Mais aussi n'est si saige qui ne faille a la fois ; neiz mesmes le grant Omer failli ; et, qui plus doit encliner a pardon et a benignité ceste saige court de Crestienté, nous avons que saint Augustin et autres docteurs presque tous errerent en aucuns poins qui touteffoiz ne sont pourtant pas accusez ou condempnez mais honnourez. Et vraiment il doit avoir belle rose en son chappel que ceste rose blasme qui se dit le Rommant de la Rose. »

A ces paroles, il sembla bien aux amis et fauteurs du fol amoureux que sa cause feust toute gaignee, sans y savoir respondre, et s'entreregard-

doient ou chuchilloient¹, ou faisoient signes divers. Quant Eloquence theologienne qui est advocat de la court crestienne, a la requeste tant de Conscience comme de Chasteté, sa bien amee, et a cause de son office, se leva en piez, a belle contenance et maniere attrempee et par grande auctorité et digne gravité, il², comme saige et bien apris, depuis qu'il ot un pou tenue sa face encline bas, en guise d'un homme aucument pensif, la souleva meurement et serieusement et en tournant son regart a Justice et environ tout son bernage, ouvri sa bouche et, a voix resonnant doulce et moienne, tellement commença sa parole et sa cause : « Je voudroie bien, au plaisir de Dieu, le quel vous representez icy, dame Justice, que l'auteur³ que on accuse feust present en sa personne par retournant de mort a vie : ne me seroit ja besoing de multiplier langage ne d'occuper la court en longue accusacion, car je tien en bonne foy que ynellement⁴, volentiers et de cuer il confesseroit son erreur, ou meffait, demanderoit pardon, crieroit mercy et paieroit l'amende ; et a ce presumer me meuvent pluseurs apparances, nommeement celle qu'aucuns ont allegué ; que dès son vivant il s'en repenti et depuis ditta⁵ livres de vraie foy et de sainte doctrine. Je lui en fais tesmoingnage. Dommage fu que sole juvenesce ou autre mauvaise inclinacion deceu un tel clerc a tourner nicement et trop volagement a tele legiereté son subtil engin⁶, sa grande science, son fervent estude et son beau parler en rimes et poesies ; vouldist Dieu que mieulx en eust usé ! Helas ! bel amy et subtil clerc, helas ! Et n'estoient donques assez folz amoureux au monde sans toy mettre en la tourbe⁷ ? N'y avoit il qui les menast et aprist en leurs soties⁸, sans ce que tu te donnasses leur capitaine, ducteur et maistre ? Fols est qui soloie et folie n'est pas sens. Trop veult estre blasmé qui se diffame et prent l'office d'un diffamé. Pour vray, tu estoies digne d'autre maistrize et d'autre

1. chuchotaient entre eux. — 2. il (l'avocat). — 3. Jean de Meun. — 4. promptement. — 5. composa. — 6. esprit. — 7. foule. — 8. folies.

office. Vices et pechiés, croy moy, s'appreingnent trop de legier¹ : n'y fault maistre quelconques. Nature humaine, par especial en jeunesce, est trop encline a trebuchier et a glasser² et cheoir en l'ordure de toute charnalité ; n'estoit besoing que tu les y tirasses ou a force boutasses. Qui est plus tost empris et enflammé au feu de vilains plaisirs que sont les cuers humains ? Pour quoy donques souffloies tu ce feu puant par les vens de toute parole legiere et par l'auctorité de ta personne et ton exemple ? Se tu ne doubtoies³ alors Dieu et sa vengeance, que ne te faisoit saige et avisé la punicion qui fu prinse d'Ovide ? L'onneur de ton estat au moins t'en eust retrait.⁴ Tu eusses eu honte, je ne doute mie, d'avoir esté trouvé, en plain jour, publiquement, en lieu de foles femmes qui se vendent et de parler a elles comme tu escrips : et tu fais piz, tu enhortes a pis. Tu as par ta folie, quant en toy est, mis a mort et murtri ou empoisonné mil et mil personnes par divers pechiés, et encor fais de jour en jour par ton fol livre ; et ja n'en y es a excuser sur la maniere de ton parler par personnages, comme je prouverai cy après clairement, mais je ne puis mie dire tout a une fois.

O Dieu tout bon et tout puissant ! Et se tu, Fol amoureux, puis que ainsi te veult on nommer, se tu avoies repentance en ta vie de mains diz, lesquels tu avoies fais en ta jeunesce par vanité⁵, pour quoy les laissoies tu durer ? Ne devoient eulx pas estre brullez ? C'est trop mauvaise garnison⁶ que de venin ou de poison a une table, ou de feu entre huile et les estoupes. Qui aura geté un feu par tout et il ne l'oste, comment sera il quitte des maisons qui en seront arses⁷ ? Et qui est pieur feu et plus ardent que le feu de luxure ? Quelles maisons sont plus precieuses que les ames humaines, comme est bien contenu en la supplication de dame Chasteté ? Car elles doivent estre temple sacré du Saint Esprit. Mais

1. facilement. — 2. glisser. — 3. redoutais. — 4. détourné.

5. Testament, 1^{er} vers du deuxième quatrain. (Édit. Méon, t. IV, p. 1.)

6. provision. — 7. brulées.

que plus art et enflamme ces cmes que paroles dissolues et que luxurieuses escriptures et peintures? Nous veions que bonnes, saintes et devotes paroles, peintures et escriptures esmeuvent a devocion, comme le disoit Pitagoras : pour ce sont fais les sermons et les ymaiges es eglises. Trop plus legierement, par le contraire, les mauvaises tirent a dissolution. N'est cellui qui ne l'espreuve, et les hystoires pluseurs le monstrent.

« Mais, bel amy, je parle sans cause a toy, qui n'es pas yci et au quel desplait tout ce fait et desplairoit, comme j'ai dit, se tu estoies present. Et ce lors tu ne l'eusses sceu, tu l'as appris depuis a tes griés¹ cousts et despens, au moins en purgatoire ; ou en ce monde par penitence. Tu diras par aventure que tu ne fus pas maistre de ravoit ton livre quant il fu publié, ou par aventure te fut il emblé sans ton sceu ou autrement. Je ne le sçay. Tant sçay que Berengier, disciple jadis de Pierre Abelart, le quel tu remembres souvent, quant vint a l'eure de la mort, la ou verité se monstre qui aura bien fait, et estoit le jour de l'Apparition Nostre Seigneur², lors, en souspirant ; « Mon Dieu », dit Berengier, « tu apparras au jour d'ui a moy a ma salvacion, comme j'ai esperance, pour ma repentance, ou a ma dure dampnacion, comme je doute³, pour ce que ceulx lesquelx j'ay deceu par mauvaise doctrine, je n'ay peu ramener a droite voie de la vérité de ton saint sacrement. » Par aventure ainsi dis tu. Briefment ce n'est point jeu, et n'est plus perilleuse chose que de semer mauvaise doctrine es cuers des gens en tant que la painne de ceulx mesmement qui sont dampnez en acroit de jour en jour. Et s'ilz sont en purgatoire, leur delivrance s'en empeche et retarde. De Salemon, qui fut le plus saige du monde, doubtent les docteurs s'il est sauvé. Pour quoy? Pour ce que avant sa mort il ne fist destruire les temples aux ydoles, les quelx il avoit fait pour la fole amour des femmes estranges. La repentance n'est pas souffi-

1. grands. — 2. Épiphanie. — 3. crains.

sant quant on n'oste les occasions de ses propres pechiés et des autres a son pouoir ; neantmoins, quoy que soit de ta repentance, s'elle fut acceptee de Dieu ou non (je desire que oy ¹), je ne parle fors du fait en soy et de ton livre, et quar tu ne le deffens point, comme saige, je tourneray toute ma querelle contre ceulx qui, oultre ton propre jugement et ta volenté, en grief prejudice de ton bien, de ton honneur et salut, quierent, soit a tort soit a travers, soustenir, non pas soutenir, mais alaidir et accroistre ta vanité, et en ce te confondent en toy cuidant deffendre, et te desplaisent et nuisent en te voulant complaire, a la semblance du medecin oultrageux qui veult garir et il occist, et du nice ² advocat qui cuide aidier son maistre et il destruit sa cause. Je, par le contraire, rendray ce service a ton ame et luy feray ce plaisir ou cest allegement, a cause de ta clergie et estude, que je reprendroy ce que tu desires de tout en tout estre repris. Et quelle ignorance est celle icy, o bel amy ! Mais quelle fole outrecuidance de vous lesquelx je voy et oy yci parler, de vous qui voulez excuser de toute folie ou erreur cil qui se condempne, cil qui porte en son front le tiltre de sa condempnacion ? Voire, de sa condempnacion. Ne me regardez ja : il se porte par vostre dit mesmes pour un fol amoureux. Vrayement, quant je avroye dit plusieurs diffames d'un tel aucteur, je ne lui puis guere pis imposer que de le nommer fol amoureux. Ce nom emporte trop grand fardel et pesant faix de toute lubricité et de charnalité murtriere de toutes vertus, bouteresse de feu par tout ou elle puet. Ainsi le dirent Platon, Architas Tarentin, Tulles et autres pluseurs. Qui craventa ³ jadis par feu et flamme Troye la grant ? Fol Amoureux. Qui fit lors destruire plus de cent mil gentilz hommes, Hector, Achilles, Priant, et aultres ? Fol Amoureux. Qui chassa hors jadis de Romme le roy Tarquinius et toute sa lignie ? Fol Amoureux. Qui deçoit par fraude et parjurement desloyaulx honnestes filles et religieuses sacrees ? Fol Amoureux. Qui oublie Dieu

1. oui. — 2. naïf. — 3. ruina, détruisit.

et sains et saintes et paradis et sa fin ? Fol Amoureux. Qui ne tint compte de parens ou d'amis quelconques ou de quelconques vertus ? Fol Amoureux. Dont viennent conspiracions civiles, rapines et larrecins pour fole largesce nourrir, batardie ou suffocacion d'enfans mornés, haines aussi et mort de mary, et, a brief dire, tout mal et toute folie ? C'est par Fol Amoureux. Mais je vois bien par ce tiltre et par ce blasme vous le voulez excuser de ses folies, pour ce que en fol ne doit on querir sans folie non¹. En nom Dieu, voire, beaux amiz, mais au fol doit on monstrier sa folie, et plus quant il est saige et fait le fol ; et, plus ce c'est ou tres gries mal d'un grant païs et en la destruction vilaine de bonnes meurs et de dame Justice et de toute sa noble court de Chrestienté. Vous vees comment dame Chasteté s'en plaint, Honte et Paour et dame Raison, ma maistresse, s'en deulent et briefment tout le conseil et la noble chevalerie des saintes vertus, bien le veez a leur maintieng s'en indignent forment². Et pour quoy non ? Pour ce, direz vous, que cest acteur ne parle point, maiz autres qui sont la introduitz. C'est trop petite deffense pour un si grant crime.

« Entre les paiens un juge paien et incredule condempne un paien qui escript doctrine attraiant a fole amour ; et entre les chrestiens telle et pieur³ euvre est soutenue, alosee⁴ et deffendue ! En bonne foy, je ne pourroie assez dire l'indignité et horreur ; parole me fault⁵ a la reprouver. Et que telle euvre soit pieur que celle d'Ovide, certes je le maintieng, car l'Art d'amour, la quelle escript Ovide, n'est pas seulement toute enclose ou dit livre, mais sont translatez et assemblez et tirez comme a violence et sans propos autres livres pluseurs, tant d'Ovide comme des autres, qui ne sont point moins deshonestes et perilleux, ainsi que sont les diz de Heloys et de Pierre Abelart, et de Juvenal et des fables saintes toutes a ceste fin maudite de Mars et de Venus et de

1. sinon folie. — 2. forlement. — 3. pire. — 4. louée. — 5. manque.

Vulcanus et de Pigmalion et de Adonis et d'autres. Ovide par exprès protesta qu'il ne vouloit parler des bonnes matrones et dames mariees ne de celles qui ne seroient loisiblement a amer. Et vostre livre fait il ainsi? il reprent toutes, blame toutes, mesprise toutes, sans aucune excepcion. Au moins, puis qu'il se maintenoit crestien et qu'il parloit des choses celestiennes a la foiz, pour quoy n'excepta il les glorieuses sainctes pucelles et autres sans nombre qui jusques a souffrir très dures tourmens et mort crueuse garderent chasteté ou temple de leur cuer? Mais nennil¹ : il estoit fol amoureux, si n'en avoit cure, si n'en vouloit aucune excuser afin de baillier plus grant hardement² a toutes de soy abandonner; ne pouvoit cecy³ mieulx accomplir que par faire entendant aux femmes que toutes sont telles et qu'elles ne s'en pourraient garder. »

Mais il y a plus :

« Certes, en ce dit livre, se livre se doit dire, bien a lieu le proverbe commun : en la fin gist le venin..... Las ! quelle ordure y est mise et assemblee ! Quelx blasphemes y sont diz. Quelle deablie y est semee ! Avoir tantost parlé de Dieu, de paradis, du doulz aignel très chaste, de la belle fontenelle, et puis, en la personne de l'auteur, soubdainement et d'un tenant, reciter sa très dissolue vie, de la quelle n'est tant qui n'en eust honte ! Enhorter tous a ainsi faire, a s'abandonner a toutes femmes, pucelles ou non, pour essayer de tout ! Et, qui est la somme du mal, il dit telles choses estre sanctuaires et euvres sacrees et adourees. Il eust mieulx dit execrables et detestees.. . . .

Eloquence s'en prend ensuite à Nature et à Genius :

« Genius enhorte et commande sans difference user de charnalité, et maudit tous ceulx et celles qui n'en useront, et ja de mariage ne sera faicte mencion qui toutefois par Nature est ordonné. Ja n'y aura sobresse de parler gardee, et proumet paradis a tous qui ainsi le feront. Or est fol qui ne

1. non. — 2. hardiesse. — 3. faire entendre.

le croit, qui n'ensuit telle doctrine et qui ne la chante parlout. Vray est que ceste fiction poetique fut corrompuement estraitte du grant Alain, en son livre qu'il fait De la Plainte Nature, car aussi très grant partie de tout ce que fait nostre fol amoureux n'est presque fors translacion des diz d'autrui. Je le sçay bien, il estoit humble qui daignoit bien prendre de ses voisins et se hourdoit¹ de toutes plumes, comme de la corneille dient les fables, mais peu me muet² cecy. Je reviens a Alain³ et di que par personnage quelconque il ne parla onques en telle manière. A tort l'eust fait. Si conclus devant vous et vostre court, dame Justice canonique, que provision doit estre mise par arrest et sans contredit de partie a ce deffault.

Eloquence proteste finalement contre la grossièreté des termes, dont s'est servi l'auteur, et dépose ses conclusions :

« Bien je ne conclus contre la personne de l'auteur : a Dieu bien s'en conviengne⁴. Mais en deffault qui est trop grant, je parle :

« Si soit un tel livre osté et exterminé, sans jamais en user, par especial es parties es quelles il s'abonne des personnages diffamez et deffenduz, comme de vieille dampnee, la quelle on doit justicier en pilory de Venus, c'est a dire Luxure, qui est pechié mortel, et de Fol Amoureux, le quel on ne doit point laisser foloier a son plaisir..... Et afin qu'aucun ne cuide ou ne se plaingne que je accuse autres choses que les vices, et non pas les personnes, je fais, ou nom de Chasteté et de Conscience, une telle requeste et conclusion contre toutes peintures et escriptures ou dis qui esmuevent a lubricité. Car trop y est encline de soy nostre fragilité, sans la pis enflammer et trebuchier au parfond des vices, loing des vertus et de Dieu, qui est notres gloire, nostre amour, nostre salut, joie et felicité. »

1. parait. — 2. meut, m'intéresse.

3. Alain de Lille, l'auteur du De Planctu Naturae.

4. s'en arrange.

« Eloquence ot finé quant je n'apparceu l'eure que mon cuer ravola comme il estoit volé, et sans rien oyr de la sentence, je me trouway en mon estude a la vespre, l'an de grace mil quatre cens et deux, le XVIII^e jour de may. La trouway bien autre matiere pour mon cuer occuper, que¹ plus ne feust ainsi volage : ce fu la matiere de la benoite trinité en unité divine et simple ; puis du saint Sacrement de l'autel. »²

Le Traité de Gerson provoqua une longue épître de la part de Pierre Col, chanoine de Paris et de Tournay, et frère de Gontier. Pierre envoya sa réfutation à Gerson et à Christine (Bibl. nat. fr. 1563, fol. 185). C'est alors que Gerson lui adressa cette magistrale réponse, qu'on peut lire dans l'édition de ses Œuvres donnée par Ellies Dupin, sous le titre : *Responsio ad scripta cujusdam errantis de innocentia puerili*. (*Opera* (1706), t. III, col. 293-296). Ce quidam, en mal d'erreur, était Pierre Col. Gerson qui lui notifie avoir écrit en français son Traité contre le Roman de la Rose, lui déclare qu'il ne le traduira pas en latin ; et, chemin faisant, il ajoute de nouveaux arguments à sa thèse française et donne (en latin) du Roman de Jean de Meun cette définition originale : « C'est justement, dit-il, qu'on qualifie cette œuvre de chaos, de confusion babylonienne, de brouet à l'allemande, de Prothée prenant toutes les formes... » On y relève également ce passage typique précédemment cité³ dans lequel Gerson mentionne ses lectures goliardiques⁴ et autres (*Opera*, III, col. 296 B).

1. pour que.

2. Bibl. nat. fr. 1797, fol. 1-23 ; et *Romania*, t. XLV, 1918-1919, p. 23-48.

3. Cf. plus haut, p. 38.

4. Sur les poésies dites goliardiques, cf. Aug. Molinier, *Les Sources de l'histoire de France*, t. II, p. 210 et suiv.

Cette polémique, qui se rattachait d'ailleurs à toute une campagne religieuse et sociale, occupait à ce point le cœur de Gerson qu'il la transportait partout, dans ses conversations privées, dans ses allocutions en public, dans ses sermons à l'église, sans crainte de nommer par son nom le *Roman de la Rose* et d'y faire des allusions textuelles, comme dans son sermon du troisième et du quatrième dimanche de l'Avent (*Opera*, t. III, col. 918; 926), et ailleurs. Dans sa Réponse, Gerson fait allusion à Christine de Pisan, sans la nommer, et l'appelle successivement *insignis foemina*, *virilis foemina*, *virago* (III, col. 244 D); ainsi qu'elle avait fait elle-même à l'endroit du Chancelier, dans son épître du 2 octobre 1402, et où se trouve ce passage : « Comme je ne soye mie seule en la très bonne, vraye, juste et raisonnable opinion contre la compilation du Dit de la Rose pour les très reprouvees exortacions qui y sont, nonobstant tel bien que il y peut avoir ... de quoy le Dit de la Rose peut avoir empoisonné plusieurs cuers humains ; pour y obvier, très vaillant docteur et maistre en theologie, souffisant, digne, louable clerc solempnel, esleu entre les eslus, compila une œuvre, embrief conduite, moult notablement par pure theologie. De quoy tu en escriis en ton traictié que tu as veue en maniere d'une plaidorie en court de sainte Chrestienté en laquelle estoit Justice canonique establee comme juge, et les vertus entour elle, comme son conseil. Duquel le chief et comme chancelier estoit Entendement subtil, joinct par compaignie a Dame Raison, Prudence, Science et autres comme secretaires. » (Bibl. nat. fr. 835, fol. 94 b). Christine désigne clairement dans cette épître à Pierre Col, le chancelier Gerson dont elle reproduit le début de sa *Vision contre le Roman de la Rose*.

Cependant ce long débat auquel prirent part Gerson et Christine, d'une part, le clan des Humanistes, de l'autre, ne pouvait aboutir ; chacun resta sur ses positions. Le résultat le plus clair, ainsi qu'il arrive d'ordinaire

en pareil cas, fut d'attirer davantage l'attention du public sur le *Roman de la Rose* et d'en augmenter encore la célébrité.

Il importe toutefois, avant de terminer ces notes, de relever une inadvertance trop souvent reproduite grâce à la notoriété de ceux qui l'ont propagée. « Il est un mérite cependant que personne, écrit Ernest Langlois, pas même ses plus acharnés adversaires, ne conteste à Jean de Meun : *in loquentia gallica non habet similem*, dit Gerson. » (*Le Roman de la Rose*, t. I, p. 36). Gerson n'a jamais écrit cette phrase, mais un étudiant allemand, sur la fin du xv^e siècle, dans la traduction latine qu'il avait fait du *Traité* de Gerson, sur l'ordre de Wimpfeling qui l'a insérée dans le tome IV des *Opera* de Gerson, publié à Strasbourg, en 1502. Ce tome IV vient clore les trois premiers tomes de cette édition qui avait paru en 1494. (Cf. Paulin, *Cat. des incunables...*, t. II, p. 540, n^o 5128). Tout ce que Gerson avait dit en faveur de la science et de la haute valeur littéraire de Jean de Meun se trouve dans son *Traité* en français, et a été reproduit plus haut (p. 59, Dommage fu que fole juvenesce...)

D'ailleurs, il ne faut pas s'y méprendre. Partisans et adversaires du *Roman de la Rose* se sont également trompés. La partie vraiment haute, sérieuse et philosophique de l'œuvre leur a échappé. Alors que Gerson s'indignait de l'immoralité de certaines parties du poème, et que Christine s'appliquait à venger l'honneur féminin trop souvent mis à mal dans les vers de l'ouvrage, les Humanistes n'y virent ou ne feignirent d'y voir que l'érudition immense, la merveilleuse maîtrise de la pensée et de la langue, la puissance et l'harmonie des vers, l'étourdissante richesse de la rime et du vocabulaire ; mais ils n'ont pas compris le sens profond de l'ensemble et le côté si foncièrement humain de l'œuvre. Il semble que le virtuose bien plus que le penseur ait fixé leur sympathie et provoqué leur admiration.

Vient ensuite parmi les adversaires de Jean de Meun, le Normand Martin Le Franc qui, tout en prenant énergiquement la défense du sexe féminin, partage les idées de son antagoniste sur l'égalité des hommes, sur la propriété, sur l'astrologie judiciaire, etc., et le révèle comme l'un des esprits les plus ouverts de son siècle.

Martin Le Franc était né vers 1395 à Aumale, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même dans son poème *Le Champion des dames* (Bibl. nat., fr. 12476, fol. 119 v^o). Il avait assisté au concile de Bâle, et le pape Félix V l'avait nommé prévôt de Lausanne ; il mourut en 1461. Il avait composé son grand poème de 1440 à 1442 ; et, comme son titre l'indique, il est tout entier consacré à la défense des femmes. L'imitation du *Roman de la Rose* qu'il attaque y est constante ; mais l'auteur reste le plus souvent fort au-dessous de son modèle. Il a un chapitre spécial *Contre maistre Jehan de Meun que les Amoureux ensieuvent, et incidentement de son vilain langage* (Bibl. nat., fr. 12476, fol. 75 b) :

*Clopinel, le ribault commun,
Qui voulut la Rose pillier,
Et en amours ne print aucun
Plaisir que de hurtebillier¹.
Veez le ribault en son livre,
A quel fin Amours a mené ;
Tant fait long procès le fol yvre
Tant s'est il longuement pené.
Le bouton et le rosier tendre
Tant a il parfont assené,
Qu'il lui fait les feuilles estendre.
Ung houlrier² rempli de cervoise
Diroit il plus ribauldement ?*

1. Livrer le combat amoureux.

2. débauché.

*A quelque entendement que voise,
 Parla il pas trop baudement ;
 Et se parler couvertement
 Voulut de chose mal honneste,
 N'en deust il parler aultrement
 Et comme Tulle l'amoneste ?...*

Martin attaque Jean de Meun sur l'obscénité de la fin de son *Roman* :

*Or me direz : « Meun couvry
 Le fait de rosier et de roses. »
 « Je vous respons que tant couvry
 Le texte qu'il n'y fault ja gloses.
 Lis en la fin : sans que le gloses
 Te sera promptement advis
 Que devant toy face les choses
 Dont il fait son paillant devis.
 D'ung baisier devoit tout couvrir,
 Et se plus en fist, mains en dire :
 Folye faire et descouvrir,
 C'est folyer de pis en pire.
 Il luy devoit certes souffire
 De dire : « Le rosier baisay,
 Et par Bel Accueil (Dieu lui mire !)
 Mon deul angoisseux appaisay. »
 (fr. 12476, fol. 76 b).*

Martin Le Franc reconnaît toutefois la vive sympathie dont jouissait le *Roman de la Rose* :

*Pensez aux verités notoires
 Qui ne sont pas revocatoires
 De Jehan de Meun que tous aiment...
 (fr. 12476, fol. 43 c).*

Sous prétexte de blâmer l'emploi des mots grossiers qui avaient si fort offusqué Christine de Pisan, et qui d'ailleurs était d'un usage courant, le bon prévôt de Lausanne les répète textuellement tous, par préterition — ce qui provoque cette remarque de Gaston Paris, qu'il « aurait mieux fait de les taire d'abord lui-même ». *Romania*, t. XVI (1887), p. 407, n. 1). Martin Le Franc, malgré ses défauts, n'en reste pas moins un des meilleurs poètes du xv^e siècle, d'une lecture toujours attachante, qui nous le fait voir sous le jour le plus favorable et que l'on pourra juger pleinement lorsque les 24.000 vers de son *Champion des Dames* auront trouvé un éditeur qu'on nous fait espérer.

A la fin du xv^e siècle, Molinet entreprit à la demande de Philippe de Clèves, seigneur de Ravestain, la traduction en prose du *Roman de la Rose* : il le divisa en cent sept chapitres qu'il fit suivre chacun d'une moralité où il prétend expliquer l'allégorie de la rose dans un sens mystico-chrétien.

*C'est le « Roman de la Rose »
Moralisé clair et net,
Translaté de vers en prose
Par vostre humble Molinet.*

On verra à quelles insanités l'a conduit cette idée extravagante de moralisation quand même, et comment il accuse Gerson de n'avoir rien compris au sens caché du Roman.

L'ouvrage parut en 1483. Dans le *Prologue*, l'auteur parle du succès exceptionnel dont jouissait le poème de Jean de Meun, et déclare que ce roman « est l'ouvrage tant incorporé en la memoire des hommes, que de le coucher en un autre stille ne sera moindre nouvelleté que de forger ung nouvel a b c ; car les sentences ensemble les auctoritez de art rhetorical acoustrees, sont deja contournées en pro-

verbes communs. » (Bibl. nat., fr. 24393, fol. iiii ab). Quant à la moralité qui suit chacun des chapitres, il la définit en ces termes : « *Et affin que je ne perde le froment de ma labeur, et que la farine que en sera molue puisse avoir fleur salutare, j'ay intencion, se Dieu m'en donne la grace, de tourner et converlir subz mes rudes meulles le vicieux au vertueulx, le corporel en l'espirituel, la mondanité en divinité, et souverainement de le moraliser. Et par ainsy nous tyrerons le miel hors de la dure pierre, et la Rose vermeille hors des poignantes espines, ou nous trouverons grains et graines, fruit, fleur et fueille, tressouesve odeur odorant, verdure verdoyant, floriture florissant, nourriture nourrissant, fruit et fructifiant pasture.* » (Ibid., fol. v a).

Voici le jugement que porte Molinet sur Gerson :
MORALITÉ. — « *Verité est que maistre Jehan Jarson, fort auctorisé en theologie et de tresclere renommee, a la requeste et faveur d'aucunes notables dames composa ung petit livre intitulé la Reprobacion du Romant de la Rose. Mais en ce faisant, il s'aresta sur le sens litteral sans destouiller la fusee¹. Et fit ainsy comme le petit enfant auquel on donne une grosse verde noix de geauge². Sitost qu'il la tient dedans sa main, il la porte en sa bouche, cuidant³ que ce soit une pomme. Et quant il la sent sy amere, il la rue⁴ a ses piedz. Mais se il avoit l'avisement de la mettre et oster hors de l'escorche et de la coquille et puis la peller, il trouveroit le contenu moult bon et fort friant. Ce venerable docteur, maistre Jehan Jarson, qui n'estoit pas enfant, mais ung des plus grans clerks de tout le monde, s'aresta seulement a redarguer⁵ la verdure⁶ de ce Romant, c'est amour fole qui peu dure, en detestant paillardise pour l'amertume qui s'y treuve en fin. Et ayma mieulx appliquer la subtilité de son engin⁷ en matieres ardues et de plus haulte speculacion que fruit fort doulx et savoureux chercher*

1. deviler la fusée. — 2. noix-gauge, sorte de noix (Littré). — 3. pensant. — 4. jette à terre. — 5. blâmer. — 6. mordant. — 7. esprit.

en escaille dure et amere. » (fr. 24393, fol. CCCLXXVj b-c). Voyons maintenant comment il entend l'allégorie de la rose dans un sens mystique et chrétien : « *Pierre Ebaulard dit que seur Heloys, sa dame par amours, qui puis fu abbesse du Paraclet, ne se voloit accorder pour riens que il la prenist a femme... Mais depuis, se trouverent ensamble a Paris couchés de nuit ou la coulle, c'est a entendre Heloys, lui fut tolue*¹. » (fol. CCCXXXVI c-d). Voilà pour la moralité. Après avoir dit qu'« *Heloys se rendit professe au monastère d'Argenteuil* », Molinet, en veine de bouffonnerie mystique, poursuit : « *Or est Argentueil une tres grosse abbaye plaine de femmes de toutes tires. Et non sans cause : car toutes femmes ont l'œil a l'argent ; pour ce se nomme l'abbaye d'Argentueil. Vous y trouverez cloistrieries trop trotieres*², *fort rebelles non trop belles, de soerettes non seurettes et nonnettes trop nonnettes...* » (fol. CXXXVII d). Molinet terminait son Prologue par cette phrase : « *Je prie nostre Seigneur Dieu que nous puissions vous et moy lassus*³ *vecir la Rose immarcessible, et gouster le fruit de vie pardurable.* » (fol. v b).

Molinet, sans qu'on en sache bien la raison, s'acharne avec une violence sans égale contre Héloïse ; et ces invectives, mêlées à des épanchements mystiques, produisent le plus singulier effet. Par exemple, il écrit : « *Jasoit ce que seur Heloys fut fort docte et bien entendue, car elle portait le nom de Dieu*⁴, *toutefois elle fut trop legiere et naturellement adonnee aux œuvres veneriennes dont le damage fut grant. Par quoy elle peut estre acomparee a l'ame d'une pecheresse esprise de concupoiscence pour saouler ses voluptés desordonnees. Et a ceste cause ne se vouloit marier, affin d'estre france lige*⁵ *et non en servitude d'homme.* »

1. enlevée. — 2. coureuses. — 3. là-haut, au ciel.

4. « Heloym, pluriel du singulier qui est Hel, en hébreu, id est Deus. » *Abaelardi Opera*, I, 634 ; II, 22 ; 361. — Édit. Victor Cousin, Paris, 1849-1859, in-4°.

5. entièrement libre.

(fol. cxxxvii b). Tout le chapitre de cette moralité serait à donner ; il suffira d'en reproduire la fin : « *Et est a double que, se la malheureuse fole termina ses jours en telle erreur, elle est espouse a Lucifer, le grant maistre de tous les deables.* » (fol. 138 a). Cette dernière phrase donne la mesure du théologien. Son ouvrage n'en reste pas moins d'une lecture curieuse et amusante, en dépit et peut-être à cause de ses excentricités.

Simon de Phares, un des astrologues de Charles VIII, était fils ou neveu de Simon de Phares qui avait également été astrologue de Charles VII. Il naquit à Meun-sur-Loire, vers 1440, et descendait du poète Jean de Meun, suivant une note de l'archiviste Merlet¹. En 1498, il dédiait à Charles VIII son *Elucidiaire* dont le manuscrit est conservé à la Bibliothèque nationale, sous le numéro 1357 du fonds français. On y relève une notice sur Gerson, auteur d'un traité intitulé : *Astrologia theologisata*, qu'il mentionne, en le faisant suivre de ce jugement aigre-doux : « *Cestuy Gerson fut bon catholique, mais il eut pluseurs vices, car il fut presumptueux et orgueilleux, et appetoit de gouverner princes, d'avoir legacions, et ne pouvoit souffrir en court autre que lui... Cestui cuida faire condempner a Paris le livre maistre Jehan de Meung ; mais il trouva tant de oppinions contraires a la sienne qu'il demoura confus et ahonti* »².

De même, la notice consacrée par Simon de Phares à Jean de Meun, présente un véritable intérêt : « *Maistre Jehan Clopinel, alias de Mehung sur Loir, florit en ce temps, moult renommé et aprecié en France. Cestuy fut moult profond en la science de astrologie, et homme bien meslé es*

1. *Revue des Sociétés savantes des départements*. 7^e série, t. V, Paris, 1882, p. 111.

2. Bibl. nat. fr. 1357, fol. 153 v^o. — La dédicace de Simon de Phares à Charles VIII a été publiée intégralement par L. Dorez et L. Thuasne dans l'ouvrage : *Pic de la Mirandole en France* (Paris, 1897, in-18), p. 163-187.

autres sciences. Cestui composa le Romant de la Rose ou il montre bien son sçavoir, attendu le jeune aage de XIX ans ouquel il le fist. Cestui romant est tissu de si tresdiverses tremmes que peu de gens entendent la profondeur d'icelui. Il fist aussi ung traicté sur les directions des nativitez et revolution des ans, et translata le livre des Merveilles d'Irlande, et fist pour le Roy plusieurs autres traictés : et quasi partout il advient a son propos et se aide des corps celestes. Cestuy, comme aucuns dient, fist la nativité messire Bertrand du Guesclin qui fust connestable de France, et predist ses treshaulx faiz et armes dont il fut moult estimé. Celuy eut des emuleurs en sa vie, aucuns folz theologiers et, encore que il fut mort, M^o Jehan Gerson voult defendre¹ ses livres, mais ahoury², obiit... »⁴

Au XVI^e siècle, la vogue du *Roman de la Rose* était dans son plein, mais de nombreux lecteurs se plaignaient de le comprendre difficilement. C'est alors que Clément Marot fit un rajeunissement de l'œuvre qui parut en 1527, précédée d'une Préface curieuse : l'édition fut réimprimée un grand nombre de fois.

Marot pensait que Jean de Meun « ne gettoit pas seulement son penser et fantaisie sur le sens littéral, ains plus tost attiroit son esprit au sens allégorique et moral, comme l'un disant et entendant l'autre. » Suivant lui, la rose pouvait être entendue « l'estat de sapience », ou « l'estat de grâce », ou « la glorieuse Vierge Marie », ou « le souverain bien infini ». Marot, sans rien affirmer, se garde bien de tomber dans les rêveries de Molinet, et conclut : « neantmoins que le principal soit ung train d'amour, toutesfoys il est confit de bons incidens qui dedans sont compris et alleguez, causans maintes bonnes disciplines. Les philosophes naturelz et moraulx y peuvent aprendre ; les theologiens, les astrologues, les geometriciens, les archimistes, faiseurs de

1. interdire. — 2. tristement affecté. — 3. mourut.

4. Bibl. nat. fr. 1357, fol. 139 r^o et v^o.

mirouers, peintres et autres gens, naiz sous la constellation et influence des bons astres, ayans leur aspect sur les ingenieux et autres qui desirent sçavoir toutes manières d'ars et sciences. » Préface, Paris, 1527. (Édit. Jannet, *Œuvres compl.*, t. IV, p. 183-188.)

Jean de Meun trouva dans Rabelais le véritable continuateur de son génie et de son œuvre. Ce que Jean de Meun fut au XIII^e siècle, Rabelais le fut au XVI^e. Il n'y a entre eux que la différence des temps. Un même sol leur avait donné naissance sur les bords de la Loire. Rabelais, dont la production tout entière est pénétrée du *Roman de la Rose*, ne cite pas une seule fois son auteur, de même qu'il ne nomme pas davantage le grand Érasme auquel il reconnaît toutefois, par ailleurs, devoir exclusivement « tout ce qu'il est et tout ce qu'il vaut »¹.

Les mêmes qualités se retrouvent chez le trouvère du XIII^e siècle et chez l'auteur de *Pantagruel*. Même érudition encyclopédique, même indépendance de jugement, même culte envers la souveraineté de la Nature, même amour de la vie, même mépris des préjugés, même passion pour la prédominance de la raison. Il n'est pas jusqu'à l'absence presque totale de plan que l'on remarque chez les deux auteurs qui n'établisse comme un nouveau lien de sympathie entre eux. Jean de Meun, comme l'a dit le plus autorisé des juges en la matière (Lanson), est le premier anneau de la chaîne qui relie Rabelais, Montaigne, Molière et, par certains côtés, Voltaire, ces représentants par excellence de l'esprit français, ce dernier fait de clarté, d'indépendance philosophique, de bon sens et de raison. Quant aux rapprochements entre le *Roman de la Rose* et celui de Rabelais, je renvoie au chapitre spécial *Rabelais et le Roman de la Rose* qui leur est consacré dans mon volume : *Villon et Rabelais, Notes*

1. « Quidquid sum et valeo, tibi id uni. » (Lettre de Rabelais à Érasme, Lyon, 15 novembre 1532.)

et commentaires (Paris, 1911, in-8°), p. 165-204.

Ronsard n'appréciait pas moins que Rabelais le *Roman de la Rose*. C'était, chez lui, un goût qu'il aurait eu dans son enfance ; et Binet, son biographe et son ami, rapporte que dès l'âge de onze ans, Ronsard « avoit toujours en mains quelques poètes françois, et principalement, comme luy mesme m'a mainte fois raconté, un Jean le Maire de Belges, un *Roman de la Rose*, et les œuvres de Clément Marot. » (Paul Laumonier, *Ronsard, poète lyrique*, p. 8).

Antoine de Baïf, comme son maître Ronsard, faisait le plus grand cas du célèbre *Roman*. Dans un sonnet à Charles IX, il lui en avait fait une description aussi spirituelle qu'exacte :

*Sire, sous le discours d'un songe imaginé,
Dedans ce vieil Roman, vous trouverez déduite
D'un Amant désireux la pénible poursuite
Contre mille travaux en sa flamme obstiné.*

*Paravant que venir à son bien destiné,
Faussement l'abuseur tâche le mettre en fuite :
A la fin, Bel-Acueil, en prenant la conduite,
Le loge, après l'avoir longuement cheminé.*

*L'Amant dans le Vergier, pour loyer des traverses
Qu'il passe constamment, souffrant peines diverses,
Cueille au rosier fleuri le bouton précieux.*

*Sire, c'est le suget du Roman de la Rose,
Où d'Amour épineux la poursuite est enclose,
La Rose, c'est d'amour le guerdon précieux.*

La Bibl. nat. possède deux mss. du *Roman de la Rose* reliés aux armes de Charles IX (fr. 799 ; 800). (Cf. Langlois, *Descript. des Mss.*, p. 7). La Bibl. de l'Arsenal, ms. 2988 (3^e quart du XIV^e s.). Au fol. 182 v^o, une note

de possession dont les deux derniers mots grattés seraient, suivant Er. Langlois : A, BAYF. (*Descript. des mss.*, p. 73.)

Au XVII^e siècle, Étienne Pasquier, dans son admiration enthousiaste pour nos deux auteurs du XIII^e siècle, ne craint pas de les opposer à tous les poètes de l'Italie. Ce pouvait être une conviction personnelle, en même temps qu'une protestation indirecte contre ce jugement dédaigneux de Pétrarque qui avait dit « qu'en dehors de l'Italie il ne fallait chercher ni orateurs ni poètes » ; jugement contre lequel s'était élevé même un Italien, Galeotto de Petra Mala, dans une lettre à Nicolas de Clamanges, l'humaniste français (dans Martène et Durand, *Vet. Script. et Monument. Ampl. Collectio*, Paris, 1724, in-fol., t. I, col. 1545-1546).

Mais qu'écrivait donc Étienne Pasquier ? : « *De ce mesme temps (je veux dire sous le règne de S. Louys) nous eusmes Guillaume de Lorry et sous Philippe le Bel Jean de Mehun, lesquels quelques uns des nostres ont voulu comparer à Dante, poete italien. Et moy, je les opposerois volontiers à tous les Poetes d'Italie, soit que nous considerions ou leurs moelleuses sentences, ou leurs belles loquutions, encores que l'oeconomie generale ne se rapporte à ce que nous pratiquons aujourd'huy. Recherchez-vous la philosophie naturelle ou morale ? elle ne leur défaut au besoin. Voulez-vous quelques sages traits ? les voulez-vous de follie ? Vous en trouverez à suffisance ; traits de follie toutesfois dont pourrez vous faire sages. Il n'est pas que quand il faut repasser sur la theologie, ils ne se montrent n'y estre aprentifs. Et tel depuis eux en a esté en grande vogue, lequel s'est enrichy de leurs plumes, sans en faire semblant. Aussi ont-ils conservé en leur œuvre et leur memoire jusques a huy, au milieu d'une infinité d'autres, qui ont esté ensevelis avec les ans dedans le cercueil des tenebres.* » Estienne Pasquier, *Les Recherches de la France*, Paris, 1621, in-fol., liv. VII, chap. III, p. 603.

A l'étranger, le succès du *Roman de la Rose* ne fut pas moins rapide qu'il avait été en France. On en cite deux

traductions néerlandaises, qui ne sauraient être postérieures à 1284. Geoffroy Chaucer aurait, dit-il quelque part, traduit le *Roman de la Rose*, mais c'est tout ce qu'on en sait de positif ; une traduction en 232 sonnets italiens d'un certain *ser Durante*, de la fin du XIII^e siècle, ne garde du poème que la partie érotique et la satire contre les ordres mendiants. Ce poème a été publié sous le titre *Il Fiore* par F. Castets (Paris, 1881).

Pétrarque, dans une lettre non datée en vers latins hexamètres, adressée au seigneur de Mantoue, Guy de Gonzague, lui annonce l'envoi d'un ms. fr. dont il ne donne pas le titre et qu'il qualifie de *brevis libellus*. La description précise qu'il en donne ne laisse aucun doute qu'il s'agit du *Roman de la Rose* et des deux parties, celle de Guillaume et la seconde de Jean. Il faudrait alors admettre que seule, la partie érotique du roman, figurait dans le ms. à l'exclusion des dissertations de Jean de Meun, et comme il y en a eu des exemples. On ne sait pas ce qu'est devenu ce ms. Cette lettre témoigne du succès extraordinaire dont le poème jouissait alors en France au XIV^e siècle.¹

Les éditions du *Roman de la Rose*, de 1480 à celle publiée par Clément Marot en 1527, sont nombreuses : les plus anciennes ne sont pas datées : elles sont fort rares et ne se rencontrent que dans les grands dépôts publics et chez quelques bibliophiles. Elles ont été étudiées avec un soin particulier par M. F.-W. Bourdillon, dans sa monographie intitulée : *The early Editions of the Roman de la Rose* (Londres, 1906, in-4^e). Les sept premières éditions sont in-folio ; les sept autres qui suivent sont in-4^e, et ces dernières, toutes de Paris. L'édition de Clément Marot parut en 1526 ou 27, précédée d'une préface anonyme qui lui a toujours été attribuée. Il s'est contenté de corriger dans le texte les fautes qui lui paraissaient évidentes,

1. Langlois. *Description des mss.*, p. 202-204.

de rajeunir les termes obscurs, de modifier des vers entiers : la plupart de ses corrections sont dûes à son imagination, comme il le reconnaissait quelques années plus tard pour son édition de Villon, et aussi à l'aide d'un manuscrit, bien qu'il n'en parle pas. Son édition eut un grand succès, et fut plusieurs fois réimprimée jusqu'à celle de 1537-1538. Après quoi, il faut attendre près d'un siècle pour rencontrer une nouvelle impression du *Roman de la Rose* (1735). Elle est due à l'abbé Langlet du Fresnoy (Amsterdam et Paris (3 vol. in-12). En 1798, réimpression du texte d'Amsterdam en 5 vol. in-8^e. En 1814, parut l'édition de Méon (4 vol. in-8^e), première édition reposant sur la comparaison des manuscrits.

En 1864, Francisque Michel reproduisait l'édition de Méon en deux volumes in-12. En 1878-1880, Pierre Marteau en donnait une nouvelle édition à Orléans, en 5 vol. in-12, quand parut, en 1914-1924, l'édition d'Ernest Langlois publiée pour la Société des Anciens Textes français, et qui est un chef-d'œuvre de science et de conscience. Quant aux manuscrits, dont le nombre dépasse trois cents, il n'y a pas lieu de les mentionner ici : il suffira de renvoyer le lecteur à l'ouvrage d'Ernest Langlois : *Les Manuscrits du Roman de la Rose. Description et Classement* (Lille, 1910), où l'éditeur en a catalogué 215 et classé 116, et quelques autres depuis cette date.

Le texte de P. Marteau reproduit exactement celui de Méon. Il est accompagné d'une traduction en vers qui, placée à côté de l'original, vient aider à l'intelligence du texte.

Enfin, une récente édition du *Roman de la Rose* mis en français moderne a paru récemment (Paris, Payot, 1928, in-8). Elle a pour auteur M. André Mary. Exacte et élégante, elle est susceptible de renouveler l'admiration qui pendant si longtemps a entouré l'ouvrage et de lui attirer de nouveaux lecteurs que les difficultés du texte original avaient écartés pour la plupart.

LE ROMAN DE LA ROSE

PREMIÈRE PARTIE

Guillaume de Lorris entreprend de décrire un songe qu'il eut dans sa vingtième année, et qui se trouva confirmé dans la suite. C'est sur l'ordre d'Amour qu'il en fait le récit ; il l'a dénommé le *Roman de la Rose*

*Où l'Art d'Amors est toute enclose.
La matire en est bonne et nueve :
Or doint ¹ Deus qu'en gré le requeve ²
Cele por qui je l'ai emprís ;
C'est cele qui tant a de pris
E tant est dine ³ d'estre amee
Qu'el doit estre Rose clumee (v. 38).*

Guillaume rêve qu'on était en mai, au temps amoureux où la nature entière est en joie ; et où tout ce qui vit est troublé par l'amour. Il lui sembla, dans son sommeil, qu'il était grand jour. Il se leva, s'habilla et sortit de la ville pour entendre le chant des oiseaux qui gazouillaient par les vergers en fleurs. Il rencontra bientôt une rivière un peu moins abondante que la Seine, s'étalant en une plus large nappe d'eau qui laissait apercevoir dans sa transparence un fond de gravier. Il arriva ainsi devant un grand verger clos de murs, sur lesquels étaient peintes

1. *fasse.* — 2. *reçoive.* — 3. *digne.*

par dehors, comme exclues de ce séjour réservé à la joie, des images d'un aspect douloureux et maussade, au nombre de dix ^{1*} dont il donne une description pittoresque et vivante qui rappelle par certains côtés, comme on l'a justement remarqué ^{2*}, l'art d'individualiser par l'extérieur et de les camper en quelques traits incisifs les types soumis à sa vue, à la façon de La Bruyère. On pourra en juger par le portrait de Vieillesse et de Papelardie.

Après ¹ fu Viellece portraite ²,
 Qui estoit bien un pié retraite ³
 De tel come ele soloit ⁴ estre ;
 A poine qu'el se pooit paistre ⁵,
 Tant estoit vieille e redotee ⁶ ;
 Mout ⁷ estoit sa biauté gastée
 Mout estoit laide devenue.
 Toute sa teste estoit chenue ⁸
 E blanche com s'el fust florie.
 Ce ne fust mie grant morie ⁹
 S'ele morist, ne granz pechiez ¹⁰,
 Car toz ses cors estoit sechiez
 De vieillece e aneientiz.
 Mout estoit ja ¹¹ ses vis ¹² flectiz,
 Qui fu jadis soés ¹³ e plains ;
 Or estoit toz de fronces plains.
 Les oreilles avoit mossues ¹⁴,
 E toutes les denz si perdues
 Qu'ele n'en avoit mais ¹⁵ nes ¹⁶ une.

1*. Haine, Félonie, Vilanie, Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Vieillesse, Papelardie, et Pauvreté.

2*. Lanson, dans son *Hist. de la litt. fr.*, p. 128.

1. ensuite. — 2. représentée. — 3. raccourcie. — 4. avait coutume. — 5. nourrir. — 6. tombée en enfance. — 7. beaucoup. — 8. blanchie. — 9. décès. — 10. dommage. — 11. maintenant. — 12. visage. — 13. doux au toucher. — 14. rugueuses. — 15. plus. — 16. même.

Tant par ¹ estoit de grant vieillesse ²
 Qu'el n'alust mie la montance ³
 De quatre toises senz potence ⁴ :
 Li Tens qui s'en vait nuit e jor,
 Senz repos prendre e senz sejour ⁵,
 E qui de nos se part e emble ⁶
 Si celeement ⁷ qu'il nos semble
 Qu'il s'arest adès ⁸ en un point,
 E il ne s'i areste point,
 Ains ⁹ ne fine ¹⁰ de trespasser ¹¹,
 Que l'en ne puet neïs ¹² penser
 Queus ¹³ tens ce est qui est presenz,
 Sel ¹⁴ demandez as ¹⁵ clers lisanz ;
 Car ainz que l'en l'eüst pensé
 Seroient ja troi tens passé.
 Li Tens qui ne puet sejourner,
 Ains vait noz jors senz retorer,
 Con l'eve qui s'avale ¹⁶ toute,
 N'il s'en retorne arriere goule ;
 Li Tens vers cui neïenz ne dure,
 Ne fers ne chose tant soit dure,
 Car Tens gaste tot e manjue ¹⁷,
 Li Tens qui toute chose mue,
 Qui tot fait croistre e tot norrist
 E qui tot use e tot porrist ;
 Li Tens qui envieilli noz peres,
 Qui vieillist rois e empereres,
 E qui toz nos envieillira,
 Ou Morz nos desavancira ¹⁸,
 Li Tens, qui tot a en baillie ¹⁹
 Des gens vieillir, l'avoit vieillie

1. très. — 2. vieillesse. — 3. valeur. — 4. béquille. — 5. arrêt.
 — 6. s'en-fuit. — 7. secrètement. — 8. toujours. — 9. mais. —
 10. cesse. — 11. passer outre. — 12. même. — 13. lequel. — 14. se le.
 — 15. aux. — 16. s'écoule. — 17. mange. — 18. arrêtera. — 19. pouvoir.

Si durement qu'au mien cuidier ¹
 El ne se pooit mais valier,
 Ains retornoit ja en enfance ;
 Car certes el n'avoit poissance,
 Ce cuit je ², ne force ne sen,
 Ne plus que uns enfes d'un an.
 Neporquant, au mien escientre ³,
 Ele avoit esté sage e entre ⁴,
 Quant ele iert en son droit ⁵ aage ;
 Mais je cuit qu'elle n'iert mais sage,
 Ainz estoit toute rassotee ⁶.
 Ele ot d'une chape forree
 Mout bien, si con je me recors ⁷,
 Abrie ⁸ e vestu son cors.
 Bien fu vestue chaudement,
 Car ele eüst froit autrement :
 Ces vieilles genz ont tost froidure ;
 Bien savez que c'est lor nature (v. 361).

Suit le portrait de Papelardie :

Une image ot après escrite
 Qui sembloit bien estre ypocrite ;
 Papelardie iert ⁹ apelee.
 C'est cele qui en recelee ¹⁰,
 Quant nus ne s'en puet prendre garde,
 De nul mal faire n'est coarde ¹¹ ;
 E fait dehors le marmiteus ¹²,
 Si a le vis simple e pitcus,
 E semble sainte creature,
 Mais soz ciel n'a male aventure
 Qu'ele ne peust en son corage ¹³.

1. avis. — 2. pensè-je. — 3. connaissance. — 4. raisonnable. —
 5. bon. — 6. ayant perdu la raison, — 7. rappelle. — 8. garanti du
 froid. — 9. était. — 10. clandestinement. — 11. poltronne. — 12. la
 sainte Nitouche. — 13. cœur.

*Mout la resembloit bien l'image,
Qui faite fu a sa semblance ;
Qu'el fu de simple contenance,
E si fu chauciee e vestue
Tot ausi con fame rendue¹.
En sa main un sautier tenoit ;
Si sachiez que mout se penoit
De faire a Deu prieres feintes,
E d'apeler e sainz e saintes.
Ele ne fu gaie ne jolive²,
Ainz fu par semblant ententive
Dou tot a bones uevres faire ;
E si avoit vestu la haire.
Si sachiez qu'el n'iert pas grasse,
Ainz sembloit de jeüner lasse,
S'avoit la color pale e morte.
A li e as siens iert la porte
Deveee³ de parevis⁴ ;
Car iceste gent font lor vis
Amaigrir, ce dit l'Evangile,
Por avoir los par mi la vile,
E por un poi de gloire vaine,
Qui lor toudra⁵ Deu e son reine⁶. (v. 407.)*

Le mur où étaient peintes ces images était haut et servait de clôture au verger en place de haies. Guillaume eût bien souhaité d'y pénétrer, mais il n'en connaissait pas l'entrée, lorsqu'il finit par découvrir un petit huis où il frappa. Une charmante pucelle vint lui ouvrir ; elle répondait au nom d'Oiseuse : toute son occupation consistait à jouer, à se divertir et à se peigner :

1. nonne, de religion. — 2. enjouée. — 3. interdite. — 4. paradis. — 5. prendra. — 6. royaume.

*Quant ele s'estoit bien pigniee ¹
 E bien paree e atornee,
 Ele avoit faite sa jornee (v. 568).*

Son compagnon était Déduit, « li biaux, li genz », le créateur de ce jardin sans pareil : c'est là qu'il venait se divertir avec ses amis.

Guillaume manifesta le désir de voir ce dernier ; puis, avisant un sentier, il entra dans un bosquet où Déduit prenait ses ébats, entouré de ses invités qui avaient l'apparence d'*anges empennés* ². Ils avaient formé une carole au chant d'une dame nommée Leesce (Liesse) qui menait la danse. Guillaume était occupé à les contempler quand une autre dame, Courtoisie, vint gracieusement lui demander ce qu'il faisait là : en même temps, elle l'invitait à prendre part à la danse, ce qui lui permit de voir tout à son aise Déduit et son amie Leesce dont il décrit la beauté et l'ajustement. Près de cette dernière se tenait le Dieu d'Amour

*cil qui depart ³ (v. 866).
 Amorettes a sa devise ⁴.*

Guillaume n'a garde d'oublier de le dépeindre et d'insister sur la magnificence de son costume :

*Il sembloit que ce fust uns anges
 Qui fust tot droit venuz dou ciel (v. 902).*

A ses côtés était un jeune homme appelé Doux-Regard : il portait dans un arc turquois plus de dix flèches de son maître. Il en tenait cinq dans sa main droite, ayant chacune leur attribution propre. La première et la plus rapide s'appelait Beauté ; la seconde qui blesse le moins,

1. peigné. — 2. anges munis d'ailes. — 3. répartit. — 4. volonté.

Simplesse ; la troisième Franchise, qui était empennée de valeur et de courtoisie ; la quatrième Compagnie ; la cinquième Beau-Semblant, la moins dangereuse de toutes : la pointe de ces flèches était d'or. Les cinq autres étaient laides à souhait et répondaient aux noms d'Orgueil, Vilenie, Honte, Désespérance et Nouveau-Penser.

Guillaume dépeint alors l'une après l'autre les dames figurant dans la carole et s'étend sur la richesse de leur mise, mais aussi, sur les qualités morales qui semblaient les distinguer. C'était Beauté, Richesse, Largesse, Franchise, Courtoisie et Jeunesse. Beauté semblait avoir fait une forte impression sur Déduit ; près d'elle Richesse, orgueilleuse et fière et dure au petit monde ; Largesse se faisant un plaisir de donner, aussi avait-elle à son gré

L'amor des pauvres et des riches (v. 1152).

Franchise, qui était blanche comme neige ; Courtoisie, digne d'être reine ou impératrice, enfin Jonece, « au vis cler e riant », qui n'avait pas plus de douze ans, une enfant qui ne pensait qu'à rire, accompagnée de son ami, si familier,

*En tel guise qu'il la baisoit
Toutes les foiz qu'il li plaisoit (v. 1269),*

aux yeux de l'assistance entière.

Ayant pleinement satisfait sa curiosité, Guillaume aurait voulu aller visiter le verger et admirer les arbres qui y foisonnaient, et sous l'ombre desquels plusieurs des danseurs étaient allés s'étendre avec leurs amies. Guillaume poursuivait sa promenade par le verger sans se douter qu'il était suivi par le Dieu d'Amours accompagné de Doux-Regard. Que d'arbres de toute essence dans ce verger, arbres fruitiers, arbres divers et exotiques qu'il serait impossible de mentionner : il y avait aussi en quantité des daims, des chevreuils, des lapins ; de même des fleurs de toutes formes et de toutes couleurs.

qui contribuaient à la beauté de ce verger délectable !
Cependant le Dieu d'Amour épiait Guillaume à son
insu, toujours le guettant

*Con li venierres¹ qui alent
Que la beste en bon leu² se mete,
Por laissier aler la saiete³ (v. 1422).*

Enfin Guillaume arriva dans un bosquet où il rencontra
une fontaine coulant sous un pin magnifique : sur une
pierre de marbre, on lisait l'inscription suivante :

*iluec⁴ desus
Se mori li biaux Narcisus (v. 1437).*

L'occasion était trop belle pour négliger de rappeler
l'aventure de Narcisse avec Écho

une haute dame (v. 1444)

qui l'avait aimé plus qu'être au monde, et que le pré-
somptueux avait dédaignée.

On sait comment il paya de sa vie sa cruauté. Rappor-
tant à sa propre cause la morale de l'incident, Guillaume
s'adresse ainsi aux femmes :

*Dames, cest essemple aprenez
Qui vers vos amis mesprenez⁵,
Car, se vos les laissez morir,
Deus le vos savra bien merir⁶ (v. 1507).*

Après avoir hésité un instant à regarder dedans la
fontaine, Guillaume passe outre à ses craintes : il porte
sa vue sur les deux pierres de cristal placées au fond de
la fontaine qui réfléchissaient, pour le spectateur, lorsque

1. chasseur. — 2. lieu. — 3. flèche. — 4. là. — 5. agissez mal. —
6. faire payer.

le soleil venait à les illuminer de ses rayons, tout ce qui se trouvait à l'entour. Qui se mire en ce miroir ne peut être assuré de ne pas voir une chose qui le mette sur la voie d'aimer. Que de victimes ce miroir n'a-t-il pas faites? Aussi cette fontaine a-t-elle à bon droit été appelée la Fontaine d'Amour. Dans le miroir, entre mille objets, l'amant choisit des rosiers chargés de roses : il se dirigea aussitôt de leur côté et quand il fut près, l'odeur enivrante des roses le pénétra jusqu'au cœur. Il en aurait bien cueilli une, mais il s'abstint dans la crainte de fâcher le seigneur du verger. Un certain bouton fixa particulièrement son attention et il l'eût volontiers cueilli, mais il en fût empêché par les ronces et les épines qui rendaient son atteinte inaccessible. C'est alors que le Dieu d'Amour qui suivait tous les mouvements de notre amoureux lui décocha une flèche à travers le cœur. Le jeune homme put à deux mains arracher le fût de la flèche, mais la pointe barbelée qui était appelée Beauté se ficha si avant dans son cœur, qu'elle n'en put être tirée hors. Malgré ses souffrances, l'Amant s'avança de nouveau vers le rosier, mais Amour prit une autre flèche à pointe d'or : elle se nommait Simplese

*Qui maint ome par mi le monde
E mainte fame a fait amer (v. 1738).*

Il la lui décocha ; de même, successivement, une troisième Courtoisie, puis une quatrième Compagnie, enfin une cinquième, celle-ci très puissante,

*C'est Biaus Semblanz qui ne consent
A nul amant qu'il se repente
D'Amors servir, por ¹ mal qu'il sente (v. 1842).*

1. pour.

Elle est aiguë et tranchante, mais Amour en a oint la pointe d'un onguent précieux, afin qu'elle ne puisse pas trop nuire ; car Amour ne saurait vouloir la mort de ses serviteurs.

Le Dieu survient alors et somme l'Amant de se rendre. Celui-ci s'y résout sans effort et s'apprête à lui baiser les pieds. Amour lui prend la main

*E me dist : Je t'ain mout e pris
Don tu as respondu issi :
Onques tel response n'issi
D'ome¹ vilain mal enseigné²... (v. 1928)
Si me baiseras en la bouche
A cui³ nus vilains on⁴ ne touche.
Je n'i laisse mie⁵ touchier
Chascun vilain, chascun bouchier
Ains doit estre cortois e frans
Cil que j'ensi a ome prens. (v. 1935).*

Cette façon méprisante de parler du vilain décèle les préventions aristocratiques de Guillaume de Lorris, et laisserait à penser, comme d'aucuns l'ont cru, qu'il appartenait à la classe des chevaliers, alors que Jean de Meun, dont les idées sociales sont toutes différentes, sortait de la bourgeoisie.

Amour demande alors des gages et l'Amant de lui répondre : « Vous avez mon cœur, mettez-y une serrure dont vous aurez la clef ! » Cette idée au moins singulière n'est pas de Guillaume ; il l'a empruntée à Chrétien de Troyes dans son *Chevalier au lion* qui passe pour son chef-d'œuvre^{1*}. Amour accepte la proposition, et lui repart :

1. homme. — 2. appris — 3. qui. — 4. homme. — 5. pas.

1*.

*Dame, vos an portez la clef,
Et la serre et l'escrin avez
Ou ma joie est, si nel savez.*

Der Löwenritter (Halle, 1887, in-8°), v. 4632-34.

*Respond Amors « je m'i acors ;
 Il est assez sires¹ dou cors
 Qui a le cuer en sa comande² ;
 Outrageus est qui plus demande... (v. 1995).*

Après quoi, le Dieu dicte ses commandements à son nouveau vassal : « Tout d'abord, je veux que tu évites vilenie. Malédiction à ceux qui l'aiment ! »

*« Vilanie premierement »
 Ce dist Amors « vueil et comant
 Que tu guerpisses³ sans reprendre,
 Se tu ne viaus⁴ vers moi mesprendre.
 Si maudi e escomenie
 Toz ceus qui aiment vilanie :
 Vilanie fait les vilains
 Por ce n'est pas droiz⁵ que je l'ains⁶.
 Vilains est fel⁷ e senz pitié,
 Sens servise e senz amitié... (v. 2077).*

« Garde-toi de rapporter aux gens ce qui doit être tû. Sois discret et poli. Salue les gens le premier par les rues. Ne prononce pas des mots sales et deshonnêtes. Honore les femmes ; prends leur défense lorsqu'elles sont attaquées. Sois soigné dans ta mise et dans ta personne. Sois gai ; ne sois pas avare ni orgueilleux. Pour être un parfait amant, mets ton cœur en un seul lieu.

« Attends-toi à de dures épreuves. Tu souffriras moralement et aussi dans ton corps, le jour et la nuit. Tu dépériras et maigriras à vue d'œil,

*Car bien saches qu'amors ne laisse
 Sor fins⁸ amans color ne graisse (v. 2549).*

1. maître. — 2. pouvoir. — 3. quilles. — 4. veux. — 5. juste. — 6. aime. — 7. félon. — 8. loyaux.

« Sois généreux avec la servante de la maison. »

Quand Amour eut terminé sa leçon, l'Amant, tout troublé de demander comment un amoureux pourrait endurer des maux pareils ; et Amour de lui répondre : « Nul n'a de félicité qu'il ne la paie. L'Espérance est là qui le conforte. Je te la donne, et j'y joins

*Trois autres biens qui grant solaz¹
Font a ceus qui sont en mes laz... (v. 2641).*

Ce sont Doux-Penser, Doux-Parler et Doux-Regard. Je veux que chacun d'eux te garde jusqu'à ce que tu puisses mieux attendre. »

A ces mots, Amour s'évanouit à la vue de son interlocuteur encore plein d'émotion. Celui-ci souffrait cruellement de ses plaies et avait conscience que seul le bouton tant souhaité pourrait le guérir, lorsque Bel-Accueil,

Un vallet bel e avenant (v. 2790),

s'avança vers lui et, dans des termes très aimables, lui dit qu'il pouvait franchir la haie, qu'il était tout à son service.

Tout réconforté par les bonnes paroles de Bel-Accueil, l'Amant le prend au mot, et franchit les ronces qui remplissaient la haie : il s'avance vers le bouton et l'approche de si près qu'il aurait pu le toucher quand surgit tout à coup Danger accompagné de Male-Bouche, de Honte et de Peur, tous les quatre préposés à la garde des rosiers. L'Amant de supplier Bel-Accueil de lui procurer le bouton, objet de ses désirs. Effrayé d'une pareille demande, Bel-Accueil refuse : à ce moment Danger vient lui reprocher durement ses complaisances pour le jeune homme en mal d'amour ; et Bel-Accueil de s'enfuir, et l'Amant de

1. soulagements.

sauter la haie en toute hâte pour échapper aux violences de Danger devenu menaçant.

*Ne cuidiez ¹ pas que nus ² conoisse
S'il n'a amé, qu'est grant angoisse. (v. 2961).*

L'Amant, livré à ses réflexions, était dans un accablement douloureux lorsqu'une dame, répondant au nom de Raison, descendit de la tour d'où elle avait vu toute la scène et s'approcha de l'Amant à qui elle reprocha son aveuglement fatal, et tâcha de le dissuader de la passion malheureuse qui l'obsédait. Piqué au vif, l'Amant de répondre, courroucé, qu'il entendait persévérer dans son entreprise, et qu'on le laissât en paix. Raison voyant qu'elle perdait son temps à le sermonner, n'insista plus et se retira. Resté seul, triste et abattu et tout en pleurs, l'Amant se rappelant les conseils d'Amour, qui lui avait suggéré l'idée de chercher un confident à qui il pût pleinement s'ouvrir, se souvient qu'il avait un compagnon très sûr du nom d'Ami. Il se rendit aussitôt près de lui et lui raconta comment Danger l'avait menacé de le dévorer, et comment il avait chassé Bel-Accueil lorsqu'il l'avait vu lui parler.

« Soyez sans crainte, lui dit alors Ami, je connais Danger, il se laissera gagner, accessible qu'il est aux prières et à la flatterie : allez le trouver, et suppliez-le d'oublier son ressentiment et de vous pardonner. » Il en fut comme l'avait prévu Ami. Toutefois Danger mit quelque temps à s'attendrir, permettant à l'Amant d'aimer à sa guise, mais à la condition expresse qu'il se tînt loin des roses,

*Car je n'aurai aucun egard
Se tu passes jamais la haie. (v. 3202).*

Ayant mis Ami au courant de sa démarche, l'Amant

1. pensez. — 2. nul.

retourna près de la haie pour voir au moins son cher bouton. D'autre part, Danger s'était souvent enquis si l'Amant respectait les conventions. Sur l'intervention bienveillante de Franchise et de Pitié qui vinrent plaider auprès de Danger la cause de l'Amant, à cette fin qu'il pût revoir Bel-Accueil : Danger y consentit et l'Amant, sous la conduite de Bel-Accueil, pénétra dans le pourpris, chose qui lui avait jusqu'alors été absolument défendue. Il put ainsi tout à son aise contempler la rose qui était pleine et épanouie et plus vermeille que jamais. L'Amant aurait bien désiré prendre un baiser de la rose si parfumée, mais n'osait trop insister sur ce point auprès de Bel-Accueil, qui s'attendait bien au refus de Chasteté, car celui-là à qui l'on octroie le baiser, a le meilleur de la proie

*Car qui au baisier puet ataindre
A poine puet alant ¹ remaindre ² ;
E sachiez bien cui l'en octroie
Le baisier, il a de la proie
Li miauz ³ e le plus avenant,
Si a erres ⁴ dou remanant ⁵ (v. 3403).*

C'est alors que Vénus, l'ennemie déclarée de Chasteté, intervient en faveur de l'Amant : elle tenait en sa main droite un brandon enflammé et décida Bel-Accueil à accorder à l'Amant la requête qu'elle lui avait présentée. L'Amant put donc enfin prendre un baiser de la rose, baiser si doux et si savoureux que toute sensation de

1. alors. — 2. demeurer. — 3. mieux. — 4. arrhes. — 5. ce qui reste.
— (arrhes pour le reste).

*Bien est-il vrai qu'en rencontre pareille
Simples baisers font craindre le surplus.*

La Fontaine, Les Rémois (Contes).

douleur disparut en lui ^{1*}. Toutefois Male-Bouche, prévenu de ce qui s'était passé en avertit Jalousie qui accabla de reproches Bel-Accueil : cette scène violente provoqua la fuite de l'Amant, tandis que Honte et Peur faisaient retomber leur colère et leur dépit sur Danger qui jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

Cependant Jalousie, ayant racolé tout ce qu'il y avait de maçons et de terrassiers dans le pays, ordonne de creuser un large fossé autour des rosiers et, au-dessus, d'édifier un mur formant un carré de dix toises de côté : les tourelles étaient en pierres de taille, et il y en avait une à chaque angle. A l'intérieur, s'élevait une tour puissante et haute. Le Château était à l'avenant avec une garnison imposante. Danger, Honte, Peur et Male-Bouche furent préposés à la garde de chacune des portes avec un nombre respectable de sergents sous leurs ordres. Jalousie avait fait emprisonner Bel-Accueil dans la tour sous la surveillance incessante d'une vieille, rompue aux ruses d'amour et qui en savait toutes les manigances.

*Bel Accueil se taist et escoute,
Por¹ la Vielle que il redoute ;
E n'est si hardi qu'il se mueve
Que la Vielle en li n'apercoeve
Aucune fole contenance,
Qu'el scet toute la vieille dance².*

Quant à l'Amant qui se tenait hors des murs, il était dans le désespoir, véritable objet de pitié pour chacun.

1*. Ce trait évoque ces deux vers de Lucrèce :

*Sed leviter poenas frangit Venus inter amorem,
Blandaue refrenat morsus admista voluptas.
(De nat. rer. IV, v. 1077-78).*

Rien ne s'oppose à ce que Guillaume ait connu Lucrèce.

1. à cause de. — 2. l'expérience des choses.

Considérant avec amertume combien cher Amour lui faisait payer les biens qu'il lui avait prêtés, le poète, au milieu de cette métaphysique aride, prête à notre Amant cette comparaison toute souriante de fraîcheur et de grâce :

*Je ressemble le païsant
 Qui giete en terre sa semence,
 E a joie quant el comence
 A estre bele e drue en erbe.
 Mais, avant qu'il en cueille gerbe,
 L'empire, tel eure est, e grieve
 Une male nue qui lieve
 Quant li espi doivent florir
 Si fait le grain dedenz morir,
 E l'esperance au vilain tost¹,
 Qu'il avoit eüe trop tost.
 Ge crien ausi avoir perdue
 E m'² esperance e m'atendue
 Qu'Amors m'avoit tant avancié
 Que j'avoie ja comencié
 A dire mes grans privelez
 A Bel Acucil qui apretez
 Estoit de recevoir mes jeus ;
 Mais Amors est si corageus³
 Qu'il me toli⁴ tost en une eure,
 Quant je cuidai estre au deseure⁵.
 Ce est ausi con⁶ de Fortune,
 Qui met ou cuer des gens rencune,
 Autre eure les aplainne⁷ et chue⁸.
 En poi d'eure son semblant mue :
 Une eure rit, autre eure est morne
 Ele a une roe⁹ qui torne,
 E, quant ele viaut, ele met*

1. enleue. — 2. mon. — 3. changeant. — 4. enleva. — 5. dessus. —
 6. comme. — 7. — caresse. — 8. flatte. — 9. roue.

*Le plus bas amont¹ ou somel,
 E celui qui est sor la roe
 Reverse a un tor en la boe².
 E je sui cil³ qui est versez. (v. 3960.)*

L'Amant poursuit son monologue : « Je n'aurai plus de joie, conclut-il, puisque Bel-Accueil est prisonnier : or, mon bonheur et ma guérison dépendent de lui et de la rose. Si Amour veut que je revienne à la santé, il faut que Bel-Accueil sorte de prison. « Ha, Bel-Accueil, beau doux ami, je suis en grand souci pour vous ! Peut-être m'en voulez-vous d'être en prison à cause de moi ? Pourtant ce n'est pas ma faute. Je souffre plus que vous de votre infortune. Je redoute que des traîtres et des envieux ne viennent me déservir auprès de vous. J'ai peur que vous ne m'ayez oublié. Si je perds votre bienveillance, rien ne pourra jamais me consoler, car je n'ai plus confiance ailleurs qu'en vous !

*Jamais n'iert⁴ rien qui me confor!
 Si je pers vostre bienvoillance
 Que je n'ai mais aillors fiance. (v. 4058.)*

C'est sur ces vers que se termine la première partie du *Roman de la Rose*, dans le ms. fr. 378 de la Bibliothèque nationale. Ils sont suivis d'une petite miniature, au-dessous de laquelle on lit immédiatement ce passage rubriqué :

« Cy endroit fina maistre Guillaume de Lorriz cest romanz, que plus n'en fist, ou pour ce qu'il ne vost, ou pour ce qu'il ne pot. Et pour ce que la matiere embelissoit a plusors, il plot a maistre Jean Chopinel de Meun a parfaire le livre et a ensivre la matiere. Et commence en tele maniere comme vous porroiz oïr ci après. » (fol. 25 Ç).

Les 78 vers apocryphes qui suivent le vers 4058 de Guil-

1. en haut. — 2. boue. — 3. celui. — 4. sera.



laume de Lorris sont publiés aux Notes dans le tome II de Langlois, p. 330. Les deux premiers sont ainsi conçus :

*Ne reconfort nul qui m'aïst.
Ha ! biaux douz cuers, qui vous veïst...*

Les deux derniers :

*A tant m'en part e pren congié.
C'est li songes que j'ai songié. »*

LE ROMAN DE LA ROSE

SECONDE PARTIE

*E si l'ai je perdue, espoir :¹ (v. 4059.)
A po que ne m'en desespoir.
Desespoir ! Las ! je non ferai,
Ja ne m'en desespererai,
Car, s'Esperance m'iert faillanz,
Je ne seraie pas vaillanz.....*

Jean de Meun se substitue ainsi à Guillaume, et termine le monologue inachevé de ce dernier. L'Amant se fie aux paroles d'Amour qui lui avait recommandé de compter sur Espérance. Il s'inquiète du sort de Bel-Accueil :

*Par quel proece²
Istrait il³ de tel forterece ? (v. 4127.)*

se demande-t-il anxieux ; aussi déclare-t-il avoir fait une étrange folie, en s'engageant dans les liens d'Amour :

*Ainz fis grant folie e grant rage,
Quant au deu d'Amours fis omage.
Dame Oiseuse le me fis faire :
Honi sei li e son afaire⁴,*

1. peut-être. — 2. coup de fortune. — 3. sortirait-il. — 4. intervention.

*Qui me fist ou¹ joli vergier
Par ma priere herbergier² (v. 4131.)*

Et l'Amant de poursuivre ses doléances, lorsque

*Raison la bèle, l'avenant,
Qui de sa tour ja³ descendi
Quant mes complaints entendî. (v. 4131.)*

Elle s'adresse à lui en ces termes : « Bel ami, comment va ton affaire ? N'es-tu pas lassé d'aimer ? N'as-tu pas assez souffert comme cela ? Tu ne connais pas quel est ce dieu d'Amour. Je vais te le dire, et te démontrerai ce qui n'est pas démontrable. Et Raison d'enfiler cette démonstration puérile où la première partie de la proposition est contredite dans la seconde, et qui compte soixante-dix vers, dont il suffira de citer les premiers :

*Amour ce est pais hoïneuse,
Amour c'est haïne amoureuse,
C'est leiautez la desleiaus,
C'est la desleiautez leiaus,
C'est peeur toute asseüree
Esperance desesperee... (v. 4293.)*

Dans cette longue tirade où les vers jolis et spirituels ne manquent pas, on relève les deux suivants :

*Car ausinc bien sont amourettes
Souz bureaux come sous brunetes (v. 4333.)*

que s'est rappelés La Fontaine dans *Joconde* :

1. dans. — 2. prendre asile. — 3. alors.

*Sous les cotillons des grisettes,
Peut loger autant de beauté
Que sous les jupes des coquettes.*

« Crois-moi, poursuit Raison, fuis l'amour, car

*Se tu le suiz, il te suira ;
Se tu t'en fuiz, il s'en fuira. »* (v. 4357.)

Toutefois l'Amant est mal satisfait de ces antithèses déconcertantes ; aussi demande-t-il à Raison de lui donner une définition compréhensible de l'amour. « *Volontiers* », fit-elle ; et aussitôt de traduire de près le célèbre passage d'André le Chapelain :

*Amour, se bien sui apensee¹,
C'est maladie de pensee
Entre deux personnes annexe²,
Franches entre eus, de divers sexe,
Venant aus genz par ardeur nee
De vision desordenee
Pour acoler, pour baisier,
Pour aus charnelment aaisier³.
Amanz autre chose n'entend
Ainz s'art⁴ e se delite en tant,
De fruit avoir ne fait il force,⁵
Au deliter⁶ sans plus s'efforce¹. (v. 4377).*

1. avisée. — 2. conjointe. — 3. se donna jouissance. — 4. s'échaufe.
— 5. ne se préoccupe-t-il. — 6. au fait de prendre du plaisir.

1. Voici la traduction de Drouart La Vache et le texte original d'André le Chapelain.

LA DEFFINICIONS D'AMOURS :

*Tele est la dyffinicions
D'Amours : Amours est passions
Ou maladie dedenz nee
Par vision desordenée,*

Les vers qui suivent sont de l'inspiration directe de Jean de Meun, qui par la bouche de Raison déclare qu'en amour, il vaut toujours mieux être trompeur que trompé (v. 4400), précepte qui eût scandalisé Guillaume. Raison montre ensuite à l'Amant à quels excès la Jeunesse entraîne les hommes ; mais la Vieillesse les ramène dans la bonne voie et les accompagne jusqu'à la fin. Raison de dissuader l'Amant de l'amour des folles femmes qui se vendent :

*Venans de forme d'autre sexe
Et de commun assent connexe,
Ainsi com Venus le commande,
Par qui chascuns amans demande
Plus l'acoler et le baisier
Que lui d'autre chose aaisier.
Or est il drois que vous dïons
Coment Amours est passions ;
Car, ainçois qu'elle soit parfaite,
Il i a mainte angoisse traite,
Qu'adés est amans en doutance
Que il ne perde s'esperance
Et que il ne perde sa paine.
D'autre part malement le maine
Ce qu'il doute les mesdisans,
Maintes autres choses nuisanz,
Qui li nuisent ou pueent nuire...*

Li Livres d'Amours de Drouart La Vache, texte établi par Robert Bossuat. Paris, 1926, in-8°, p. 5. — (Poème de 7.640 vers octosyllabiques). — Texte d'André Le Chapelain : « Amor est passio quædam innata, procedens ex visione et immoderata cogitatione formæ alterius sexus, ob quam quidem aliquis super omnia cupit alterius potiri amplexibus, et omnia de utriusque voluntate in ipsius amplexu amoris compleri. » (Cap. I. *Quid sit amor*, p. 3). — « Hoc autem est præcipue in amore notandum quod amor nisi inter diversorum sexuum personas esse non potest... Ad hoc totus tendit conatus amantis et de hoc illius assidua est cogitatio, ut ejus, quam amat, fruatur amplexibus ; optat etiam ut omnia cum ea compleat Amoris mandata, id est, ea quæ in amoris tractatibus reperiuntur inserta... » (Cap. II. *Inter quos possit esse amor*, p. 6).

Nus on ¹ ne se devrait ja prendre
 A fame qui sa char veaut vendre :
 Pense il que fame ait son cors chier
 Qui tout vis le veaut escorchier ?
 Bien est chaitis ² e desoulez ³
 On qui si vilment est boulez
 Qu'il cuide que tel fame l'aime
 Pour ce que son ami le clame,
 E qu'el li rit e li fait feste.
 Certainement nule tel beste
 Ne deist ⁴ estre amie clamee,
 N'el n'est pas digne d'estre amce.
 L'en ne deit riens prisier moillier ⁵
 Qui ome bee ⁶ a despoillier. (v. 4565.)

Et Raison de conclure, non sans éloquence :

Trop sont a grant meschies ⁷ livré
 Cueur qui d'amours sont enivré ;
 En la fin encor le savras
 Quant ton tens perdu i avras,
 E degastee la jouvente ⁸
 En ccte leece ⁹ dolente.
 Se tu peuz encore tant vivre
 Que d'amours tu veies delivre ¹⁰,
 Le tens qu'avras perdu plourras,
 Mais recouvrer ne le pourras
 Encor, se par tant ¹¹ en eschapes,
 Car, en l'amour ou tu t'entrapas,
 Maint il perdent, bien dire l'os ¹²,
 Sen, ¹³ tens, chatel, cors, ame, los. ¹⁴ (v. 4615.)

1. homme. — 2. malheureux. — 3. malmené. — 4. devrait. — 5. femme.
 — 6. aspire à. — 7. malheur. — 8. jeunesse. — 9. joie. — 10. libre,
 débarrassé. — 11. par hasard. — 12. j'ose. — 13. intelligence. — 14. répara-
 tion.

Passant ensuite à la Fortune, Raison établit que l'homme vraiment riche est celui qui a sa suffisance et s'en contente :

*Si ne fait pas richece riche
Celui qui en tresor la fiche,
Car soufissance seulement
Fait ome vivre richement ;
Car teus ¹ n'a pas vaillant deus miches
Qui est plus a aise e plus riches
Que teus a cent muis de froment. (v. 4975.)*

La raison en est que ce dernier désire toujours davantage.

*Mais li autres qui ne se fie
Ne mais qu'il ait au jour la vie,
Et li soufist ce qu'il gaaigne,
Quant il se vit de sa gaaigne,
Ne ² ne cuide que riens li faille
Tout n'ait il pas une maaille,
Mais bien veit qu'il gaaignera
Pour mangier quant mestiers ³ sera,
Et pour recouvrer chauceüre
Et convenable vesteüre ;
Ou, s'il ravient ⁴ qu'il seit malades
Et truiet ⁵ toutes viandes ⁶ fades,
Si se pourpense ⁷ il touteveie
Pour sei giter de male veie
Et pour issir ⁸ hors de dangier
Qu'il n'aura mestier de mangier ;
Ou que de petite vitaille ⁹
Se passera, coment qu'il aille ; ¹⁰
Ou riert ¹¹ a l'Ostel Deu portez*

1. Tel. — 2. et. — 3. besoin. — 4. advient d'autre part. — 5. trouve.
— 6. nourriture. — 7. réfléchit-il. — 8. sortir. — 9. victuaille. — 10. quoi
qu'il arrive. — 11. sera de nouveau.

*Lors sera bien reconfortez ;
 Ou espeir ¹ qu'il ne pense point
 Qu'il ja puist venir a ce point ;
 Ou s'il creit que ce li aviegne,
 Pense il, ainz que li maus ² li tiegne,
 Que tout a tens espernera ³
 Pour sei chevir ⁴ quant la sera ;
 Ou, se d'espernier ⁵ ne li chaut ⁶
 Ainz vieignent li freit e li chaut,
 Ou la fain qui mourir le face,
 Pense il, espeir, e s'i soulace ⁷,
 Que, quant plus tost defenira ⁸,
 Plus tost en paradis ira,
 Qu'il creit que Deus le li present
 Quant il laira ⁹ l'essil present.... (v. 4991.)*

L'auteur de citer Pythagoras dans les *Vers dorés* qu'on lui attribue et qu'il avait connu par Chalcidius dans son commentaire sur le *Timée* de Platon. Raison qui exprime ici la pensée même de Jean de Meun, lequel était croyant et religieux à la manière de Rustebuef, ajoute :

*Mout est chaitis ¹⁰ e fos ¹¹ naïs ¹²
 Qui creit que ci seit ses païs ¹³ :
 N'est pas nostre païs en terre
 Ce peut l'en bien des clerks enquerre
 Qui Boece, de Confort, lisent,
 Et les sentences qui la gisent ;
 Don granz biens aus genz lais ferait
 Qui bien le leur translaterait (v. 5033.)*

Le poète ne se doutait pas sans doute qu'il traduirait quelques années plus tard le *De Consolatione*.

1. peut-être. — 2. mal. — 3. épargnera. — 4. se tirer d'affaire. — 5. épargner. — 6. ne lui soucie. — 7. se console. — 8. mourra. — 9. laissera. — 10. malheureux. — 11. fou. — 12. de nature. — 13. vraie patrie.

Raison poursuit inlassablement sa démonstration. « Nul n'est misérable s'il ne croit l'être, qu'il soit roi, chevalier ou ribaud. Voyez les débardeurs de charbon de la Place de Grève : combien en est-il parmi eux que la peine ne touche en rien tant ils ont le cœur gaillard. Ils dansent, ils sautent et vont au marché aux tripes à Saint-Marcel, se moquent des trésors et vont à la taverne dépenser toute leur paye et leur épargne ; puis après retournent gaiement à leur ouvrage et gagnent loyalement leur pain,

*Puis revont au tonnel et beivent,
E vivent si com vivre deivent.* (v. 5061.)

« Ne sont-ils pas plus riches que les usuriers chez qui la convoitise étouffe la jouissance ? Il en est de même des marchands, des avocats, des médecins, et aussi des théologiens et des prêcheurs, quand c'est l'amour du gain qui les pousse. Les avarés qui thésaurisent ou prêtent à usure rendront compte à Dieu de leur conduite. » L'argent est fait pour circuler ; le numéraire étant l'aliment du crédit public. Il est vrai que Philippe le Bel, par l'altération des monnaies avait effrayé le capital qui se cachait : il fallait le faire sortir. Jean de Meun servait ainsi les secrets désirs du roi quand, par la bouche de Raison il lui faisait dire :

*Aus richeces font grant laidure¹
Quant ils leur tolent² leur nature :
La nature est qu'eus deivent courre³
Por genz aidier e pour secourre⁴,
Senz estre a usure prestees ;
A ce les a Deus apresteas :
Or les ont en prison repostes⁵.* (v. 5183.)

1. injure. — 2. ôtent. — 3. courir, circuler. — 4. secourir. — 5. cachées.

Comment ceux qui emmurent leurs richesses pourraient-ils être heureux ? L'avare viendra nous citer les rois qui arment autour d'eux cinq cents, cinq mille serviteurs par pure peur.

*Qui toujoursz les tourmente e grieve*¹ (v. 5279),

et non par « grant hardement », comme ils voudraient le faire croire. On invoque la force du roi !

*Par sa force ! Mais par ses omes,
Car sa force ne vaut deus pomes
Outre la force d'un ribaud,*²
*Qui s'en irait a cueur si baut.*³
*Par ses omes ! Par fel,*⁴ *je ment,
Ou je ne di pas proprement :
Vraiment sien ne sont il mie,
Tout ait il entr'aus seignourie.
Seignourie ! Non, mais servise,
Qu'il les deit garder en franchise ;
Ainz sont leur, car, quant il voudront,
Leur aïdes au rei toudront,*⁵
*E li reis touz seus demourra
Si tost con li peuples vourra,
Car leur bontez, ne leur proeces,*⁶
*Leur cors, leur forces, leur sageces
Ne sont pas sien, ne riens n'i a ;
Nature bien les li nia...* (v. 5297.)

Il serait curieux de savoir comment Philippe le Bel prit la chose : fort bien, sans doute, puisque le *Roman de la Rose* fut le point de départ de la fortune de son auteur et des bons rapports qu'il entretenait toujours dans la suite avec le roi.

1. sont à charge. — 2. homme de rien. — 3. hardi. — 4. foi. — 5. supprimeront. — 6. bonnes qualités.

« Mais alors, repart l'Amant complètement étourdi par cette éloquence torrentueuse, qu'ai-je donc à moi ? » Et Raison de lui répondre : « Ce sont les biens que tu sens en toi et que tu ne peux aliéner :

Tuit¹ autre bien sont de Fortune. » (v. 5343.)

« Les sages n'ont pas à en tenir compte ; ne t'attache pas par intérêt à ceux qui les possèdent et renonce également au fol amour où tu t'enlises : je vais t'indiquer un autre amour :

*Tu peux amer generaument
Touz ceus dou monde leiaument. »* (v. 5447.)

Voulant montrer que l'Amour est plus fort que la Justice, et qu'à lui seul, il s'entendrait à rendre la vie bonne et belle, Raison rapporte le crime dont se rendit coupable Jupiter envers son père Saturne :

*Ou tens que Saturnus regne ot
Cui² Jupiter copa les coilles,
Ses fiz, con si fussent andoilles,
(Mout ot ci dur fill³ e amer),
Puis les gita⁴ de la mer,
Don Venus la deesse issi⁵,
Car li livres le dit issi⁶... (v. 5536.)*

Après avoir décidé, avec exemples à l'appui, que la Charité vaut mieux que la Justice, Raison conclut, sans fausse modestie qu'elle seule est le partage des sages ; ce qui lui fournit l'occasion de décrire l'île et le palais de Fortune en cent quatre vingt dix-sept vers littéralement traduits de l'*Anti Claudianus* d'Alain de Lille,

1. tous. — 2. à qui. — 3. fils. — 4. jeta. — 5. sortit. — 6. ainsi.

vers d'une réelle beauté qui ne le cèdent en rien à l'original (v. 5921-6118).

Passant ensuite aux trahisons de la Fortune, Raison de rappeler l'histoire de Néron et de Sénèque son bon maître, celle de Crésus que son opiniâtreté conduisit au gibet : elle fait une allusion à la conquête alors toute récente du royaume de Naples par Charles d'Anjou, le frère de Saint Louis. Cette mention vient apporter une diversion appréciable par le fait de sa contemporanéité, en même temps qu'elle fournit un élément utile pour dater la composition de la seconde partie du *Roman de la Rose*. Infatigable, Raison continue son discours par l'apologie des deux tonneaux de Jupiter, et renouvelle ses efforts pour dissuader l'Amant de son amour malheureux. Celui-ci y tient d'autant plus, et, pour détourner le cours de la conversation, il prend à partie Raison et lui reproche d'avoir manqué à la courtoisie en osant parler de couilles ; tel mot étant choquant dans la bouche d'une pucelle bien morigenée : Raison, sans se fâcher, se prend à sourire et répond à son censeur qu'elle peut bien nommer sans qu'on lui en fasse reproche, une chose qui n'est que bonne en soi. C'est volontairement que Dieu mit en c. et en v. la puissance génératrice ^{1*} :

*Car volentiers, non pas enviz, ¹
Mist Deus en coilles e en viz
Force de generacion,
Par merveilleuse entencion,
Pour l'espiece avoir toujours vive
Par renouvelance naïve ². (v. 6965.)*

1*. Le chanoine Molinet n'éprouve aucune gêne, après avoir traduit ce passage, à s'appesantir sur ces mêmes mots dans sa *Moralité* : « Raison, dit-il, a fait mention au chapitre précédent de deux, voire de trois membres humains qui sont langue, les coulles et le vit pour lesquels merveilleux gros litige s'est engendré entre l'Amant et icelle Raison. »

1. malgré lui, contraint. — 2. naturelle.

« Votre langage effronté, reprit l'Amant, montre bien que vous êtes une folle ribaude pour oser parler ainsi. » A quoi Raison de maintenir sans colère son opinion et d'invoquer pour sa défense le *Timée* de Platon¹. Elle

(fr. 24393, fol. cxii^b). Il poursuit : « Les dessusditz membres génitaux qui sont les marteaux, englumes, pincés, fournaises, souffletz et engins desquelz Nature forge, busque et maille continuellement... » (fol. cxii^c). — Froissart rappelant le supplice de Hues le Despensier (1326) écrit : « On li copa tout premiers le vit et les coulles. (Edit. Siméon Luce, t. I, p. 34). La même phrase, avec l'emploi des mêmes mots est reproduite dans la même page, c'est donc que l'auteur, un prêtre, n'y voyait pas malice. Roger de Mortemer fut mis à mort dans les mêmes conditions (1330) : Froissart emploie les mêmes expressions : «... et puis li vit copés a toutes les coulles » (t. I, p. 89). Les *Grandes Chroniques de France* relatant le supplice des frères d'Aulnay, Philippe et Gaultier, amants des deux brus de Philippe le Bel, s'expriment pareillement. Nos deux chevaliers avaient pris trop au sérieux l'amour courtois, aussi furent-ils écorchés vifs, « et les vits et les génitoires coupés, puis traînés au gibet et pendus. » *Grandes Chroniques*, édit. P. Paris, t. V, p. 204). Pour Martin Le Franc, voir ci-dessus, p. 71.

1.

« Cete sentence ci rimee
 Trouveras escrite en *Timee*
 De Platon, qui ne fut pas nices¹.
 Ei quand tu, d'autre part, obices
 Que lait e vilain sont li mot,
 Je te di, devant Deu qui m'ot² :
 Se je, quant mis les nons aus choses
 Que si reprendre e blasmer oses,
 Coilles reliques apelasse,
 E reliques coilles clamasse,
 Tu, qui si m'en morz e depiques³,
 Me redeïsses de reliques
 Que ce fust laiz moz e vilains.
 Coilles est beaus nons e si l'ains⁴ ;
 Si sont, par fei, coillon e vit ;
 Onc nus plus beaus guieres ne vit.
 Je fis les moz e sui certaine
 Qu'onques ne fis chose vilaine,
 E Deus, qui est sages e fis,
 Tient a bien fait quanque⁵ je fis.....

1. ignorant. — 2. entend. — 3. asticoles. — 4. aime. — 5. tout ce que.

en profite pour répéter le mot qui avait offensé si fort notre délicat censeur en en citant d'autres semblables : l'Amant déclare qu'il ne veut penser qu'à la Rose et que si son interlocutrice continue à parler de ce ton, il quittera la place. A ces mots, Raison se lève et sort. L'Amant, tout peiné, court retrouver Ami qui lui conseille de chercher à corrompre la Vieille et les portiers du château, il lui rappelle en outre qu'il ne faut pas craindre d'ouvrir sa bourse, les dons ayant un merveilleux effet sur les consciences. « Si votre amie est telle que vous la peignez, modeste et loyale, grandissez-vous à ses yeux par votre

*Se james nes¹ noment en France,
Ce n'est fors² desacoustumance
Car li propres nons leur pleüst,
Qui acoustumé les eüst ;
E se proprement les nomassent,
Ja³ certes de riens n'i pechassent... (v. 7103)*

Tout d'ailleurs, poursuit Raison, n'est que question d'habitude :

*Mainte chose desplaist novele,
Qui par acoustumance est bele.
Chascune qui le va nomant
Les apele ne sai coment :
Bourses, harneis, riens, piches, pines,
Ausinc con se fussent espines.
Mais quant les sentent bien joignanz
Eus nes tiennent pas a poignanz⁴,
Or les noment si come eus seulent⁵. (v. 7139).*

Raison poursuit sa démonstration, et l'Amant semble en partie se rendre à ses arguments ; il lui fait presque des excuses :

*Si vous tieng pour bien escusee
De la parole ainsinc usee
E des deus moz desus nomez
Quant si proprement les nomez
Qu'il ne m'i convient plus muser,
Ne mon sens en gloser user... (v. 7199).*

1. ne les. — 2. excepté. — 3. jamais. — 4. piquants. — 5. ont coutume.

courtoisie, perfectionnez-vous en science et en savoir ; la femme sera heureuse d'avoir mis en son amour un valet si distingué par ses qualités morales. A vrai dire, une bourse pleine de besants, vaudra tous les compliments, toutes les rimes et tous les motets du monde : les femmes ont un empressement particulier pour les bourses pleines, ce n'était pas ainsi, jadis. » C'est alors qu'Ami entame une longue description de l'âge d'or naturellement amené par le spectacle déplorable du temps présent où l'intérêt seul domine. Autrefois, au début de l'humanité, régnaient la candeur, la simplicité, l'innocence. La terre fournissait d'elle-même, sans qu'on la cultivât, ce qui était nécessaire à la nourriture des hommes. Ceux-ci vivaient dans une douce oisiveté. Nul roi ni prince ne s'était permis de prendre le bien d'autrui : tous étaient égaux et n'avaient rien en propre, et regardaient comme une maxime aussi vraie que sage

*Qu'onques amour e seignourie
Ne s'entrefirent compaignie,
Ne ne demourerent ensemble. » (V. 8451.)*

Ce qui amène l'auteur à faire débiter par un mari jaloux un long et curieux monologue où le mariage est vilipendé de la belle façon. Notre époux, un marchand, reproche à sa femme de fréquenter les jolits valets, de caroler et de danser avec eux : or, il entend être le maître du corps de sa compagne, comme de l'argent : delà des querelles continuelles :

*Tant s'entrefont maux endurer
Quant cil veaut la maistrise avoir
Dou cors sa fame e de l'aveir. (v. 8464.)*

Il lui reproche, quand il est parti en voyage pour son commerce, ses dépenses, sa vie dissipée et le dédain qu'elle affiche pour son seigneur et maître :

« Trop estes » fait-il *« vilotiere, ¹*
Si ravez ² trop nice ³ maniere,
Quant sui en mon labour alez.
Tantost espinguez e balez
E demenez tel resbaudie ⁴
Que ce semble grant ribaudie, ⁵
E chantez comme une seraine ⁶.....
E quant vois a Rome ou en Frise
Porter nostre marcheandise,
Vous devenez tantost si cointe, ⁷
Car je sai bien qui m'en acointe,
Que par tout en vait ⁸ la parole ;
Et quant aucun vous aparole
Pour quei si cointe vous tenez ⁹
En tous les leus ⁹ ou vous venez,
Vous responez : « Hari, hari, ¹⁰
C'est pour l'amour de mon mari ! » (v. 8467.)

Et ce dernier de déplorer la vie misérable qu'il mène, non sans mêler à ses doléances, maints exemples empruntés à l'antiquité comme l'histoire de Lucrece, du roi Phoronée, de Déjamire, de Dalila où l'on relève au cours de cette violente sortie qui ne compte pas moins de neuf cents vers cette fameuse imprécation contre les femmes qui fut tant reprochée à Jean de Meun :

Toutes estes, seriez, ¹¹ e fustes
De fait ou de volenté putes... (v. 9155.)

Il est vrai que c'est le mari qui parle, et que l'auteur pouvait alléguer pour sa défense la nécessité où il était de faire parler le jaloux selon son parsonnage ; mais plus

1. coureuse. — 2. avez de nouveau. — 3. aimable. — 4. joie. — 5. inconduite. — 6. sirène. — 7. coquette. — 8. va. — 9. lieux. — 10. allons ! allons ! (exclamation). — 11. serez.

loin, Jean de Meun reviendra sur cette imputation outrageante qu'il aggrave encore en en prenant indirectement toute la responsabilité :

*Se nou di ie pas pour les bones
Que seur vertuz fondent leur bones ¹,
Don encor n'ai nules trovees,
Tant les aie bien esprovees ². (v. 9917.)*

Et il s'appuie plaisamment sur le témoignage et l'autorité de Salomon (*Eccles. VII, 29*) :

*Nes ³ Salemons nes ⁴ pot trouver
Tant les seüst bien esprouver. (v. 9921.)*

Seule, dans toute cette diatribe virulente, Héloïse trouve grâce devant Jean de Meun, car elle avait tout fait pour détourner Abailard de l'épouser. Le passage, particulièrement intéressant à cause des protagonistes mis en scène, mérite, malgré sa dimension, de figurer intégralement ici :

*Pierres Abailarz reconfesse ⁵
Que seur Heloïs, abaesse
Dou Paraclit ⁶, qui fu s'amie,
Acorder ne se vouloit mie
Pour riens qu'il la preïst a ⁷ fame ;
Ainz li faisait la jenne dame,
Bien entendanz e bien letree,
E bien amanz e bien amee,
Argumenz a lui chastier ⁸
Qu'il se gardast de marier ;
E li prouvait par escritures ⁹*

1. bornes. — 2. expérimentées. — 3. même. — 4. ne les. — 5. reconnaît d'autre part. — 6. Paraclet. — 7. comme, pour. — 8. avertir. — 9. textes.

E par raisons que trop sont dures
Condicions de mariage
Combien que la fame seit sage ;
Car les livres avait veüz
E estudiez e seüz,
E les meurs femenins savait,
Car trestouz en sei¹ les avait,
E requerait que il l'amast,
Mais que nul dreit n'i reclamast
Fors que de grace e de franchise,
Senz seignourie e senz maistrise,
Si qu'il peût estudier
Touz siens, touz frans, senz sei² ller ;
E qu'el rentendist³ a l'estuide,
Qui de science n'iert pas vuide.
E li redisait toutes voies⁴
Que plus plaisanz ierent leur joies
E li soulaz plus en creissaient⁵
Quant plus a tart s'entrevoaient ;
Mais il, si come escrit nous a,
Qui tant l'amait, puis l'espousa
Contre son amonestement,
Si l'en meschaï⁶ malement ;
Car puis qu'el fu, si com mei semble,
Par l'acort d'ambedeus⁷ ensemble,
D'Argenteuil none revestue,
Fu la coille a Pierre tolue
A Paris, en son lit, de nuiz,
Don mout ot travaux e enuiz,
E fu puis⁸ ceste mescheance⁹
Moines de Saint Denis en France,
Puis abés d'une autre abaïe,
Puis fonda, ce dit en sa Vie,

1. elle. — 2. soi. — 3. s'occupât d'autre part. — 4. fols. — 5. augmen-
teraient. — 6. advint. — 7. tous les deux. — 8. depuis. — 9. malheur.

Une abaïe renomee
 Qu'il a dou Paraclit nomee,
 Dont Heloïs fu abaesse,
 Qui devant ¹ iert none professe,
 Ele meïsmes le raconte,
 E escrit, e n'en a pas honte,
 A son ami, que tant umait
 Que pere e seigneur le clamait,
 Une merveilleuse parole,
 Que mout de genz tendront a ² fole,
 Qu'il est escrit en ses epistres,
 Qui bien chercherait les chapitres,
 Qu'el li manda par letre espresse,
 Puis qu'el fu neïs ³ abaesse :
 « Se li empereres de Rome,
 Souz qui deivent estre tuit ome,
 Me deignait vouloir prendre a fame
 E faire mei dou monde dame ⁴,
 Si vouldraie je meauz ⁵ », fait ele,
 « E Deu a tesmoing en apele,
 Estre ta putain apelee
 Que empereriz ⁶ couronee. »
 Mais je ne crei mie, par m'ame,
 Qu'onques puis fust nule tel fame ;
 Si crei je que sa letreüre ⁷
 La mist a ce que la nature
 Que des meurs femenins avait,
 Vaincre e donter meauz en savait.
 Cete ⁸, se Pierre la creüst,
 Onc espousee ne l'eüst. (v. 8759.)

L'admiration de notre auteur pour sœur Héloïse se fait jour plus encore, s'il est possible, dans la remarqua-

1. avant. — 2. pour. — 3. même. — 4. maîtresse. — 5. mieux. — 6. impératrice. — 7. culture d'esprit. — 8. Héloïse.

ble traduction française que Jean de Meun devait donner plus tard de la correspondance de cette jeune femme avec Abailard. Je renvoie à mon édition, de Villon où ces passages sont relevés d'après le fr. 920 de la Bibl. nat. (ms. du XIV^e siècle).

Et, sans autre transition, notre jaloux reprend sa démonstration par ce vers :

Mariages est maus liens ! (v. 8833.)

Le mariage est un lien détestable ! Et il poursuit ses doléances pendant encore cinq cent soixante-quatorze vers ; après quoi, plein de fureur et de rage, il se jette sur sa femme, la prend par les cheveux, la renverse à terre et la traîne par toute la maison,

Tant est de male¹ entencion ! (v. 9372.)

Mais dans le discours d'Ami, l'histoire du mari jaloux n'est qu'un intermède ; il en a d'autres dans son sac et n'en fait pas grâce à l'Amant. L'origine des rois en est le plus notable et s'y trouve rapportée dans des termes dont la violence n'a jamais peut-être été égalée. Les premiers hommes, poursuit Ami, ne connaissaient ni le mariage, ni la propriété, ni l'usage des monnaies, quand Jason rapporta la toison fatale, et avec elle, la richesse et la pauvreté qui engendrèrent les disputes, les haines, les dissensions et les guerres. Il fallut chercher quelqu'un qui vînt mettre le hola ! Telle fut l'origine des rois : on est loin, comme on le voit, de la définition de saint Thomas : *Omnis potestas a Deo* : ^{1*}

1. mauvaise.

1*. *De regimine principum*, lib. III, cap. I, ⁷

Un grant villain entr'aus eslurent,
 Le plus ossu de quanqu¹ 'il furent,
 Le plus corsus² e le graigneur³,
 Si le firent prince e seigneur.
 Cil jura que dreit leur tendrait
 E que leur loges⁴ defendrait,
 Se chascuns endreit sei li livre
 Des biens don il se puisse vivre.
 Ainsinc l'ont entr'aus acordé
 Con cil l'a dit e recordé.
 Cil tient grant piece⁵ cel ofice. (v. 9609).

Mais, ainsi que l'on pouvait s'y attendre,
 Li robeeur,⁶ plein de malice,
 S'assemblerent quant seul le virent,
 E par maintes feiz le batirent
 Quant les biens venaient embler⁷. (v. 9620)

C'est alors qu'il fallut de nouveau rassembler le peuple
 pour obtenir de lui des subsides destinés à payer la garde
 du prince : c'est là l'origine des tailles :

Lors restut⁸ le peuple assembler
 E chascun endreit⁹ sei taillier¹⁰
 Por sergenz¹¹ au prince baillier.
 Comunement lors se taillierent
 Treüz¹² e rentes li baillierent
 E donerent granz tenemenz¹³ ;
 Aus reis, aus princes terriens,
 Selon l'esprit des anciens... (v. 9624.)

1. de tout ce qui. — 2. membru. — 3. plus grand. — 4. demeures. —
 5. temps (longtemps). — 6. voleurs. — 7. voler. — 8. il fallut de nou-
 veau. — 9. quant. — 10. s'imposer une taille. — 11. serviteurs. —
 12. tributs. — 13. possessions immobilières.

Ami revient ensuite sur le chapitre des femmes qu'il malmène sans aucun égard et conclut son interminable discours par ce conseil à l'Amant qui prête patiemment l'oreille à cette éloquence impitoyable :

*« Ainsinc¹, compainz, de vostre rose,
Qui tant est precieuse chiose
Que n'en prendriez nul aveir
Se vous la poïez aveir,
Quant vous en sereiz en saisine²,
Si come esperance devine³,
E vostre joie avreiz plenièr,
Si la gardez en tel maniere
Con l'en deit garder tel florete... » (v. 9987.)*

Réconforté par ce discours d'Ami, c'est du moins l'Amant qui l'assure, celui-ci se dirigeait vers le château, quand Richesse lui barrant le chemin lui fit remarquer que la ruine attend les amants prodigues, et lui reprocha ensuite de n'avoir pas écouté les conseils de Raison. Devant cet accueil auquel il ne s'attendait guère, l'Amant revient sur ses pas. C'est alors qu'apparut Amour qui, souriant de sa mésaventure, demande à l'Amant s'il a bien exécuté ses commandements. Celui-ci, à la satisfaction du dieu, de réciter en guise de *confiteor*, les dix commandements de l'Art d'ain. r. Amour, désireux de récompenser son serviteur si durement éprouvé, et à la fois si docile à ses ordres, s'informe de ce qu'est devenu Bel-Accueil :

*— Bel Acueil qu'est il devenuz ?
— Il est en prison retenuz,
Li frans, li douz que tant amaie.
— Or ne te chaut, or ne t'esmaie⁴
Qu'encor l'avras plus, par mes eaulz !⁵ (v. 10427.)*

1. ainsi. — 2. possession. — 3. fait prévoir. — 4. inquiète. — 5. yeux.

Le Dieu convoque aussitôt ses barons pour assiéger le château et délivrer Bel-Accueil : tous ont le cœur généreux, à l'exception d'Abstinence-Contrainte et de Faux-Semblant, à la mine feinte, qu'Amour finit par accepter dans ses troupes sur l'insistance de sa digne compagne. « Je vous ai convoqués, dit le Dieu d'Amours pour vaincre Jalousie qui a fait dresser ce château fort contre moi,

Dont j'ai griement ¹ le cuer blecié. (v. 10500.)

Je désire que notre ami Bel-Accueil en sorte.
Mais, ajoute-t-il, la tâche sera particulièrement difficile. »

*« Si sui dolenz e entrepris ²
De Bel-Acueil qu'ele ³ i a mis
Qui tant avançait ⁴ nos amis.
S'il n'en ist, je sui maubailliz ⁵,
Puis que Tibullus ⁶ m'est failliz ⁷
Qui quenoissait si bien mes teches ⁸ ;
Pour cui ⁹ mors je brisai mes fleches,
Cassai mes ars, e mes cuiries ¹⁰
Traïnai toutes desciries,
Don tant oi d'angoisses e teles
Qu'a son tombel mes lasses d'eles
Traïnai toutes desrompues,
Tant les oi ¹¹ de deuil debatues ;
Pour cui mort ma mere ploura
Tant que près qu'el ne s'acoura ; ¹²
N'est nus cui pitié n'en preïst
Qui pour lui pleurer nous veïst :
En noz pleurs n'ot ne frains ne brides.
Gallus, Catillus e Ovides,
Qui bien sorent d'amours traitier,
Nous reüssent or bien mestier ;*

1. gravement. — 2. contrarié. — 3. elle (Jalousie). — 4. favorisait. — 5. mal en point. — 6. Tibulle. — 7. me fait défaut. — 8. qualités — 9. qui. — 10. carquois. — 11. ai eues. — 12. mourut.

*Mais chascun d'aus gist morz pourriz !
 Vez ci Guillaume de Lorriz,
 Cui Jalousie, sa contraire,¹
 Fait tant d'angoisse e de deul traire²
 Qu'il est en peril de mourir
 Se je ne pens³ dou⁴ secourir. » (v. 10504.)*

« Quelle perte se serait pour moi s'il venait à me manquer ! Il doit commencer le roman qui contiendra mes commandements : Il poursuivra même cet ouvrage qu'il aura à cœur de terminer :

*Ci⁵ se reposera Guillaumes,
 Li cui tombeaus seit pleins de baumes,
 D'encenr, de mirre e d'aloé,
 Tant m'a servi, tant m'a loé !
 Puis vendra Johans Chopinel
 Au cueur joli, au cors inel⁶
 Qui naistra seur Leire a Meün... (v. 10561.)
 Car, quant Guillaume cessera⁷
 Jehan le continuera
 Emprès sa mort, que je ne mente,
 Ans trespassez plus de quarente... (v. 10587.)*

« Aussi je vous prie instamment de m'aider de vos conseils pour arriver à détruire au plus tôt la forterresse. » Les barons font bon accueil à ces paroles, et après avoir développé le plan à suivre décident l'attaque du château, qui devait, si chacun faisait son devoir, tomber au pouvoir du Dieu d'Amour, surtout si Vénus, sa mère, voulait bien présider en personne à l'ouverture des hostilités. Après quoi, Amour confirme l'admission dans ses troupes de Faux-Semblant, mais exige qu'il lui dise,

1. ennemie. — 2. endurer. — 3. n'ai soin. — 4. de le. — 5. ici. — 6. alerte. — 7. s'arrêtera.

devant tout le monde où il demeure, ce qu'il fait, et qui il sert ; et le drôle d'acquiescer à l'ordre d'Amour et de commencer son discours, car c'en est un, qui constitue les pages les plus puissantes et les plus fortes du roman, et qui ont le plus contribué à établir sa réputation. Ce discours qui comprend plus de mille vers ne saurait être indiqué ici que dans ses parties les plus caractéristiques, il mérite autrement d'être lu en entier :

*« Baron, entendez ma sentence :
 Qui Faus Semblant voudra quenoistre,
 Si le quiere¹ au siecle² ou en cloistre :
 Nul leu³ fors en ces deus, ne mains⁴,
 Mais en l'un plus, en l'autre meins⁵,
 Briement⁶ je me vois⁷ osteler⁸
 La ou je me cuit⁹ meauz¹⁰ celer.
 S'est la celee¹¹ plus seüre
 Souz la plus humble vesteüre. (v. 11006.)*

Faux-Semblant déclare qu'il ne veut pas blâmer la religion et qu'il est plein de respect pour celle qui est loyale et humble, bien qu'il ne l'aime pas à vrai dire. C'est avec les religieux orgueilleux qu'il demeure,

*Les veziez¹², les artilleus¹³,
 Qui mondaines eneurs¹⁴ couveitent
 E les granz besoignes espleitent¹⁵,
 E vont traçant les granz pitances
 E pourchaçant les acointances
 Des poissanz omes e les sivent ;
 E se font pouvre, e il se vivent
 De bons morseaus delicieus
 E beivent les vins precieus ;*

1. cherche. — 2. monde. — 3. lieu. — 4. demeure. — 5. moins. — 6. en un mot. — 7. vais. — 8. habiter. — 9. crois. — 10. mieux. — 11. cachette. — 12. rusés. — 13. astucieux. — 14. honneurs. — 15. exploitent.

*E la povreté vous preschent,
 E les granz richeces peeschent,
 Aus saïmes¹ e aus tramaus².
 Par mon chief, il en istra³ maus !^{1*} » (v. 11038.)*

Amour de demander à Faux-Semblant si l'on peut trouver religion en maison séculière : « Oil⁴, sire :

*Bien peut en robes de couleurs
 Sainte religion flourir.
 Mainz sainz a l'en veü mourir
 E maintes saintes glorieuses,
 Devotes e religieuses,
 Qui dras comuns toujours vestirent,
 N'onques pour ce meins⁵ n'en sentirent⁶.
 E je vous en nomasse maintes ;
 Mais près que trestoutes les saintes
 Qui par iglises sont priees,
 Vierges chastes, e mariees
 Qui mainz beuz enfanz enfanterent,
 Les robes dou siecle porterent
 E en ceus meïsmes moururent,
 Qui saintes sont seront e furent. » (v. 11096.)*

Faux-Semblant est un traître, et il s'en vante. C'est un Prothée qui sait épouser toutes les formes :

*« Trop sai bien mes abiz changier,
 Prendre l'un e l'autre estrangier :⁷
 Or sui chevaliers, or sui moines,
 Or sui prelaz, or sui chanoines,*

1. seines (filets de pêche). — 2. trameils (filets). — 3. sortira. — 4. oui. — 5. moins. — 6. furent estimées. — 7. rejeter.

1*. Le grand Schisme au siècle suivant (xiv^e), les guerres de religion au xvi^e, viennent confirmer cette déclaration prophétique.

Or sui clerks, autre eue sui prestres,
 Or sui deciples, or sui maistres,
 Or chastelains, or forestiers ;
 Briement je sui de touz mestiers.
 Or resui princes, or sui pages,
 E sai par cueur trestouz langages,
 Autre eue sui veauz ¹ e chenuz ²,
 Or sui Rober, or sui Robins,
 Or cordeliers, or jacobins. » (v. 11187.)

« Mais, si l'on s'en rapporte à tes vêtements, repart
 Amour,

Tu sembles estre uns sainz ermites.
 — *C'est veirs, ³ mais je sui ypocrites.*
 — *Tu vas preschant astenance.*
 — *Veire veir, mais j'emple ⁴ ma pance*
De très bons morseaus e de vins
Teus come il afiert ⁵ a devins ⁶.
 — *Tu vas preeschant poureté.*
 — *Veire, riches a poété ⁷.*
Mais combien que poves me feigne,
Nul povere je ne contredeigne ⁸. » (v. 11231).

Qu'on ne lui parle pas des pauvres, des misérables, ils n'existent pas pour lui ; et cyniquement il poursuit sa confession :

« Quant je vei touz nuz ces truanz
 Trembler sus ces fumiers puanz
 De freit, de fain crier e braire ⁹,
 Ne m'entremet de leur afaire.
 S'il sont à l'Ostel Deu porté,
 Je n'ierent par mei conforté,

1. vieux. — 2. blanchi. — 3. vrai. — 4. emplis. — 5. convient. —
 6. gens d'église. — 7. abondamment. — 8. fais cas. — 9. hurler.

*Car d'une aumosne toute seule
Ne me paistrait il la gueule,
Qu'il n'ont pas vaillant une seche :
Que donra¹ qui son coustel leche ? » (v. 11245).*

Faux-Semblant s'en prend ensuite, avec la dernière violence, aux Ordres mendiants, auxquels il reproche leur paresse, leur désœuvrement et leur luxure.

*Poissans² on deit, bien le recors³,
Aus propres mains, au propre cors,
En labourant⁴ querre son vivre
Combien qu'il seit religieux
Ne de servir Deu curieus⁵ ;
Ainsi faire le il convient...
E encor devrait il tout vendre
E dou labeur sa vie prendre
S'il iert bien parfaiz⁶ en bonté.... (v. 11317).*

« Jésus et ses disciples ne quémandèrent jamais leur pain. Même après la mort de leur Maître, ils recommencèrent à travailler manuellement, vivant de leur labeur et donnant l'excédent à plus pauvres qu'eux. Le religieux valide doit gagner son pain par son travail. Saint Paul commandait aux apôtres de travailler pour vivre. » Puis Jean de Meun, par la bouche de Faux-Semblant, passe à une affaire qui lui tenait particulièrement à cœur, le différend de Guillaume de Saint-Amour (dont il avait peut-être été quelque temps l'élève après son retour de l'exil) qu'Hypocrisie fit bannir du royaume. Ce long scandale l'amène à parler de l'Évangile pardurable, ce mystérieux ouvrage qui fut exposé au parvis de Notre-Dame et dont aucun homme ou femme ne songea à prendre copie :

1. donnera. — 2. valide. — 3. rappelle. — 4. travaillant. — 5. déri-
reux. — 6. accompli.

*E se ne fust la bone garde
 De l'Université qui garde
 La clef de la crestienté,
 Tout eüst esté tourmenté,
 Quant par mauvaise entencion,
 En l'an de l'incarnation
 Mil e deus cenx cinq e cinquante,
 N'est on vivanz qui m'en desmente,
 Fu bailliez, c'est bien chose veire,
 Pour prendre comun essemplaire
 Uns livres de par le deable,
 C'est l'Evangile pardurable,
 Que li Sainz Esperiz menistre,
 Si come il apareist au titre ;
 Ainsinc est il entitulez ;
 Bien est dignes d'estre brulez.
 A Paris n'ot ome ne fame
 Ou¹ parvis devant Nostre Dame
 Qui lors avoir ne le peüst,
 A transcrire s'il l'i pleüst. (v. 11791).*

L'Université se dressa furieuse contre « cele horrible monstre » et n'eut de cesse qu'elle ne l'ait abattu. « Quel malheur, gémit Faux-Semblant, que ce livre n'ait pas été admis, ma puissance en eût été accrue ! » Et il poursuit sa confession et l'outrecuidance de ses propos, quand Amour, l'arrêtant soudain, le nomme roi des ribauds de sa cour où il exerce un si réel pouvoir : Faux-Semblant s'agenouille et remercie le Dieu auquel il jure d'être un serviteur fidèle.

*« Or a l'assaut senz² sejourner³ »,
 Ce dist Amours apertement. » (v. 12016).*

Et l'attaque du château commence. Pendant ce temps-là, Faux-Semblant et Abstinence-Contrainte s'étant déguisés,

1. au. — 2. sans. — 3. tarder.

le premier en jacobin, l'autre en béguine, s'en vont saluer Male-Bouche préposé, comme on l'a vu, à la garde d'une des quatre portes du château, dans le but de le confesser. Ils lui reprochent d'avoir calomnié l'Amant et d'être la cause de l'emprisonnement de Bel-Accueil. Qu'il se repente donc et se confesse à Faux-Semblant qui est prêtre et religieux ! Male-Bouche y consent, et Faux-Semblant profite qu'il était agenouillé pour le saisir à la gorge et pour l'étrangler, lui coupant ensuite la langue avec un rasoir qu'il avait caché dans sa manche. Après quoi, ils jettent le cadavre dans un fossé ; puis enfoncent la porte, étranglent les soudoyers normands endormis par les fumées du vin et pénètrent dans le château, suivis de Courtoisie et de Largesse. Ils rencontrent bientôt la Vieille qui était descendue de sa tour, et lui offrent gracieusement leurs services. Rassurée par leurs paroles avenantes, la Vieille est mise au courant de leur désir qui était de permettre à Bel-Accueil d'avoir une entrevue avec l'Amant ! celui-ci lui faisait remettre un chapeau de fleurs par sa propre gardienne. Bel-Accueil apprend, grâce à elle, la mort de Male-Bouche ; mais toujours timoré, il s'inquiète de ce que fera Jalousie : « Vous lui direz que c'est moi qui vous l'ai donné ce chapeau », fait la Vieille, puis s'asseyant familièrement auprès du jeune homme, elle lui débite sa confession qui compte plus de dix-huit cents vers ! C'est le code de l'amour commercialisé, exposé *ex-professo* par une vieille prostituée, ancêtre authentique de la Belle Heaulmière de Villon et de la Macette de Régnier. Le début mielleux en est plein d'onction :

*Ha, Bel Acueil, tant vous ai chier,
Tant estes beaus e tant valez !
Mes tens jolis est touz alez,
E li vostres est a venir. (v. 12740).*

« Vous êtes encore en enfance, mais je sais bien que vous passerez tôt ou tard par où tout homme a passé, et que vous sentirez le brandon de Vénus. Que n'ai-je eu à votre âge la science que j'ai maintenant. J'étais alors d'une grande beauté ; aujourd'hui je pleure à la vue de mon visage flétri. Jour et nuit mon huis était assailli d'une foule d'amoureux : aujourd'hui nul ne vient, et ceux qui plus me faisaient fête passent près de moi en me traitant de vieille ridée ! »

*Quel douleur au cueur me terait
Quant en pensant me souvenait
Des beaus diz, des douz aaisiers,
Des douz deduiz, des douz baisiers,
E des tres douces acolees
Qui s'en ierent ¹ si tost volees.
Volees ? Veire e senz retour. (v. 12867).*

« Ah ! si je pouvais retrouver ma jeunesse, comme je me vengerais de tous ces ribauds qui présentement me méprisent !

*Tant les plumasse e tant preisse
Dou leur de tort e de travers
Que mangier les feisse a vers
E gesir ² touz nuz es fumiers ;
Meismement. ceus les prumiers
Qui de plus leial cueur m'amassent
E plus volentiers se penassent ³
De mei servir e enourer ⁴,
Ne leur laissasse demourer
Vaillant un ail, se je peüsse
Que tout en ma bourse n'eüsse... (v. 12910).*

1. furent. — 2. être gisant. — 3. prirent la peine. — 4. honorer.

La Vieille continue longtemps sur ce ton, sous l'empire de ces souvenirs déjà si loins et toujours si présents. Voyant que Bel-Accueil ne souffle mot, elle lui apprend tous les tours du jeu d'amour et l'assure qu'il ne doit pas craindre d'exploiter les femmes, sans jamais rien leur donner. Quant à leur manquer de paroles, les dieux là-haut ne font que rire de tous les serments amoureux qui s'échangent ici-bas, et ils sont les premiers à donner l'exemple. Et la Vieille de rappeler l'histoire de Didon, de Phyllis, d'Enone, de Médée, trompées par les hommes en qui elles croyaient pouvoir se fier. Mais on ne peut aller contre les lois naturelles. Un chat, mis pour la première fois en présence d'une souris, lui donne aussitôt la chasse.

*Je le sai bien par mei meismes,
 Car je me sui toujourz penee
 D'estre de touz omes amee ;
 E se je ne doutasse honte,
 Qui refreine mainz cuers e donte,
 Quant par ces rues m'en alaie,
 Car toujourz aler i voulaie
 D'aournemenz ¹ envelopee,
 Pour neient fust une poupee,
 Ces vallez, qui tant me plaisaient
 Quant ces douz regars me faisaient.
 Douz deus ! quel pitié m'en prenait
 Quant cil regarz a mei venait !
 Tous ou pluseurs les receüsse
 S'il leur pleüst e je peüsse ;
 Touz les vousisse tire a tire ²,
 Si je peüsse a tcuz soufire ;
 E me semblait que, s'il peüssent,
 Volentiers tuit me receüssent.*

1. ornements. — 2. l'un après l'autre.

(Je n'en met hors prelaz ne moines,
 Chevaliers, bourgeois ne chanoines,
 Ne clerc ne lai, ne fol ne sage,
 Pour ¹ qu'il fust de poissant ² aage,
 E des religions ³ saillissent, ⁴
 S'il ne cuidassent qu'il faillissent,
 Quant requise d'amours m'eüssent ;
 Mais, se bien mon pensé seiüssent
 E noz condicions ⁵ trestoutes,
 Il n'en fussent pas en teus ² doutes ;
 E crei que, se pluseur osassent,
 Leur mariages en brisassent ;
 Ja ⁷ de fei ne leur souvenist,
 Se nus ⁸ en privé me senist ;
 Nus n'i gardast condicion,
 Fei ⁹ ne veu ne religion,
 Se ne fust aucun forsenez,
 Qui fust d'amours enchifrenez ¹⁰,
 E leiaument s'amie amast... (v. 14104).

Parlant des artifices de toilette dont doit user la femme pour attirer et retenir les hommes, la Vieille y ajoute des conseils d'élégance, de tenue et de maintien et l'engage fermement à ne pas remettre au lendemain pour cueillir les roses de la vie, car lorsque le temps aura flétri sa jeunesse, il ne lui restera que le repentir :

Si deit la dame prendre garde
 Que trop a joer ¹¹ ne se tarde,
 Car el pourrait bien tant attendre
 Que nus n'i voudrait la main tendre.
 Querre deit d'Amours le deduit ¹²,

1. pourvu. — 2. puissant, en pleine virilité. — 3. couvents. — 4. se ussent enfuis. — 5. nature. — 6. tels. — 7. à cette heure. — 8. aucun. — 9. foi. — 10. féru. — 11. jouir des plaisirs de l'amour. — 12. joles.

*Tant com jennece la deduit,
 Car, quant vieillece fame assaut,
 D'Amours pert la joie et l'assaut.
 Le fruit d'Amours, se fame est sage
 Cueille en la fleur de son aage,
 Car tant pert de son tens, la lasse
 Con sanz joïr d'amours en passe.
 E s'el ne creit ce mien conseil,
 Sache qu'el s'en repentira
 Quant vieillece la flestrira. (v. 13475).*

La communauté des biens amène l'auteur à préconiser la communauté des femmes : il est vrai que c'est par l'intermédiaire de la Vieille que Jean de Meun développe ses théories anarchiques : or, notre duègne qui n'a plus rien à perdre elle-même « se fait un jeu de perdre les autres » ^{1*}.

« Oui, poursuit-elle, les femmes, nées libres, tendent toujours à retourner à leur liberté naturelle.

*« D'autre part, eus ¹ sont franchises nees ;
 Lei ² les a condicionees ³,
 Qui les oste de leur franchises
 Ou Nature les avait mises ;
 Car Nature n'est pas si sote
 Qu'ele face naistre Marote
 Tant seulement pour Robichon
 Se l'entendement i fichon ⁴,
 Ne Robichon pour Mariete,
 Ne pour Agnès, ne pour Petrete,
 Ains nous a faiz, beaus fiz, n'en doutes,
 Toutes pour touz e touz pour toutes,*

^{1*}. Lenient, *La satire en France au moyen âge* (1859), p. 162.

1. elles. — 2. la loi. — 3. soumises à certaines conditions. — 4. mettons (si nous y réfléchissons).

*Chascune pour chascun comune,
E chascun comun a chascune... (v. 13875).*

Poursuivant ses enseignements, et voulant montrer le merveilleux pouvoir de Nature, la Vieille rapporte l'exemple de l'oisillon du vert bocage qui, mis en cage, si bien traité et nourri qu'il soit, n'aspire qu'à une chose, c'est à recouvrer sa liberté :

*Li oisillon du vert boscage,
Quant il est pris e mis en cage,
Nourriz mout ententivement ¹
Laienz ² delicieusement,
E chante, tant cou sera vis ³,
De cueur gai, ce vous est avis,
Si desierre il les bois ramez
Qu'il a naturellement amez,
E voudrait seur les arbres estre,
Ja si bien nou ⁴ savra l'en paistre ;
Toujourz i pense e s'estudie
A recouvrer sa franche vie.
Sa viande ⁵ a ses piez demarche ⁶,
O ⁷ l'ardeur qui son cueur li charche,
E va par sa cage traçant ⁸,
A grant angoisse pourchaçant
Coment fenestre ou pertuis truisse
Par quei ⁹ voler au bois s'en puisse. (v. 13941).*

Il en est de même des femmes, dames ou demoiselles, qui toujours cherchent par quel moyen elles pourraient se rendre libres. Même chose advient pour les jeunes religieux qui imprudemment ont fait des vœux et qui s'en repentent ensuite, mais trop tard.

1. soigneusement. — 2. là dedans. — 3. en vie. — 4. ne le. — 5. nourriture. — 6. foule aux pieds. — 7. avec. — 8. se démenant. — 9. lesquels.

*Ausnic vous di je que li on
 Qui s'en entre en religion ¹
 E vient après ² qu'il se repent,
 Par po ³ que de deul ne se pent ;
 E se complaint e se demente,
 Si que touz en sei se tourmente,
 Tant li sourt ⁴ granz desirs d'ouvrer
 Coment il pourra recouvrer
 La franchise qu'il a perdue ;
 Car la volenté ne se mue
 Pour nul abit qu'il puisse prendre,
 En quelque leu qu'il s'aille rendre. (v. 13967).*

C'est l'image du poisson étourdi qui passe parmi la gorge de la nasse perfide et qui, lorsqu'il veut en sortir se trouve pris, et est obligé d'y rester quelque effort qu'il fasse,

Car retourner est neienz ⁵. (v. 13984).

Les autres poissons, qui sont au dehors, le voyant s'agiter, s'imaginent qu'il est joyeux, d'autant plus qu'il a autour de lui des aliments qui leur font envie et dont ils s'accommoderaient si bien : aussi s'efforcent-ils de le rejoindre, et ils parviennent à trouver enfin l'orifice et s'y jettent :

*Si vont entour e tant tourneient,
 Tant i hurtent, tant i aguietent ⁶,
 Que le trou treuvent, e s'i gietent.
 Mais, quant il sont laienz ⁷ venu
 Pris a toujours e retenu,
 Puis ne se peuent il tenir
 Qu'il ne vueillent bien revenir,*

1. couvent. — 2. ensuite. — 3. peu. — 4. surgit, vient. — 5. inutile. — 6. regardent avec soin. — 7. dedans.

*Mais ce n'est pas chose possible
 Qu'il sont meuz¹ pris que a la trible² :
 La les convient a grant deul vivre
 Tant que la mort les en delivre. (v. 13996).*

A telle vie doit s'attendre le jeune religieux qui a prononcé des vœux,

*Car ja si granz solers n'avra,
 Ne ja si faire ne s'avra
 Grant chaperon ne large aumuce³
 Que Nature ou cueur ne se muce⁴... (v. 14009).*

Car Nature ne saurait mentir, elle qui lui fait sentir tout le prix de la liberté.

Horace l'a bien dit :

*Qui voudrait une fourche prendre
 Pour sei de Nature defendre,
 E la bouterai hors de sei
 Revendrait ele, bien le sai.
 Toujours Nature recourra⁵,
 Ja pour abit ne demourra. (v. 14021).*

Que faut-il conclure de tout ceci?

*Que vaut ce ? Toute creature
 Veut retourner a sa nature ;
 Ja nou laira pour violence
 De force ne de convenance.
 Ce deit mout Venus escuser
 Qu'el voulait de franchise user,*

1, mieux. — 2, truble, filet de pêche. — 3, aumusse, coiffure de moine.
 — 4, cache. — 5, reviendra

*E toutes dames qui se jeuent ¹
 Combien que mariage veuent ²,
 Car ce leur fait Nature faire,
 Qui les veaut a franchise traire,
 Trop est fort chose que Nature
 El passe neïs ³ nourreture. (v. 14027).*

Et la Vieille de rappeler à son auditeur bénévole, dans des vers imagés et spirituels le cas du chat mis pour la première fois en présence d'une souris : c'est le triomphe de la nature sur l'éducation :

*Qui prendrait, beau fiz, un chaton
 Qui onques rate ne raton
 Veü n'avrait, puis fust nourriz
 Senz ja voeir rat ne souriz,
 Lonc tens, par ententive ⁴ cure ⁵,
 De delicieuse pasture,
 E puis veïst souris venir,
 N'est riens qui le peïst tenir,
 Si l'en le laissait eschaper,
 Qu'il ne l'alast tantost haper ;
 Trestouz ses mes ⁶ en laisserait,
 Ja si familleus ⁷ ne serait ;
 N'est riens qui pais entr'aus feïst,
 Pour peine que l'on i meïst. (v. 14039).*

Le poulain qui n'aurait jamais vu de juments jusqu'au jour où il fut devenu grand destrier, mis en présence de l'une d'elles, se prendrait à hennir, quitte à faire plus, si on ne l'arrêtait. Et ainsi des autres animaux.

Lorsque les femmes sont entraînées par la force de leur

1. se livrent à l'amour. — 2. s'engagent dans les liens du mariage. —
 3. même. — 4. attentifs. — 5. soins. — 6. aliments. — 7. affamé.

tempérament, elles ne se connaissent plus, et se jettent éperdûment dans les fureurs de l'amour.

La Vieille, par la corrélation de ses souvenirs, est amenée à parler du ribaud qui l'exploitait et à qui elle remettait tout l'argent qu'elle tirait de ses amants de passage :

*Les granz dons que cil¹ me donaient
 Qui tuit a mei s'abandonnaient
 Aus meauz amez abandonaie.
 L'en me donait e je donaie,
 Si que n'en ai riens retenu :
 Doner m'a mise au pain menu².
 Ne me souvenait de vieillece
 Qui or m'a mise en tel destrece ;
 De poverté ne me tenait ;
 Le tens ainsinc come il venait
 Laisaie aler, senz prendre cure
 De despens faire par mesure³.
 Se je fusse sage, par m'ame !
 Trop eüsse esté riche dame ;
 Car de trop granz genz fui acointe⁴,
 Quant j'iere ja mignote e cointe
 E bien en tenaie aucuns pris,
 Mais quant j'avaie des uns pris,
 Fei que dei Deu ne saint Tibaut,
 Testout donaie a un ribaut
 Qui trop de honte me faisait,
 Mais c'iert cil qui plus me plaisait.
 Les autres touz amis clamaie,
 Mais lui tant seulement amaie ;
 Mais sachiez qu'il ne me prisait
 Un peis⁵, e bien le me disait.*

1. ceux-ci. — 2. mettre au pain menu, réduire à l'indigence. — 3. sans excès. — 4. fréquentée. — 5. pois.

Mauvais iert, onques ne vi pire,
 Onc ne me cessa de despire¹ :
 Putain comune me clamait
 Li ribauz, qui point ne m'amait.
 Fame a trop poure jugement,
 E je fui fame dreitement.
 Onc n'amai ome qui m'amast,
 Mais, ce c'il ribauz n'entamast²
 L'espaule, ou ma teste eüst casse³,
 Sachiez que je l'en merciassse.
 Il ne me seüst ja tant batre
 Que seur mei non feïsse embatre ;
 Qu'il savait trop bien sa pais⁴ faire
 Ja tant ne m'eüst fait contraire,
 Ne batue ne traïnee,
 Ja tant ne m'eüst mal menee
 Ne mon vis blêcié ne nerci⁵,
 Qu'anceis⁶ ne me criat merci
 Que de la place se meüst ;
 Ja tant dit honte ne m'eüst
 Que de pais ne m'amonestast⁷
 E que lors ne me refaistat⁸ :
 Si ravions pais e concorde.
 Ainsinc m'avait prise en sa corde,
 Car trop estait fiers⁹ rafaitierres¹⁰.
 Li faus, li traïtres, li lierres¹¹.
 Senz celui ne poisse vivre,
 Celui vousisse toujours sivre.
 S'il foïst, bien l'alasse querre
 Jusqu'a Londres en Engleterre,
 Tant me pleut e tant m'abeli¹².
 Cil me mist a honte et je¹³ li,

1. mépriser. — 2. m'eût coupé (en incisant). — 3. meurtri. — 4. paix.
 — 5. noirci. — 6. avant. — 7. invita. — 8. accomplisse l'acte amoureux.
 — 9. fameux. — 10. luron d'amour. — 11. voleur. — 12. charma. —
 13. moi.

Car il menait les grans cembraus¹
 Des dons qu'il ot de mei tant beaus,
 Ne n'en metait nus en espernes²
 Tout joait aus dez es tavernes ;
 N'onques n'aprist autre mestier,
 N'il ne l'en iert lors mol mestler,
 Car tant il livraie a despendre
 E je l'avaie bien ou prendre :
 Touz li mondes iert mes rentiers³,
 E il despendait volentiers,
 E toujours en ribauderie,
 Trestouz frianz de lecherie⁴
 Tant par avait la bouche tendre
 Qu'il ne vost a nul bien entendre ;
 N'onc vivre ne li abelit⁵
 Pors en oiseuse⁶ e en delit⁷.
 En la fin l'en vi mal bailli⁸,
 Quant li don nous furent failli :
 Povres devint e pain queranz,
 E je n'oi vaillant deus cerans⁹,
 N'onques n'oi seigneur espousé ;
 Lors m'en vin, si con dit vous ai,
 Par ces boissons¹⁰ gratant mes temples¹¹ :
 Cis miens estaz¹² vous seit esemples,
 Biaux douz fiz, e le retenez ;
 Si sagement vous demenez
 Que meauz vous seit de ma maistrie¹³ :
 Car quant vostre rose iert flestrie
 E les chaisnes¹⁴ vous assaudront,
 Certainement li don faudront¹⁵. » (v. 14459).

1. divertissements (grande vie). — 2. épargne. — 3. me faisait des rentes. — 4. débauche. — 5. plut. — 6. oisiveté. — 7. jouissances. — 8. loli. — 9. sérans (peigne de cardeur). — 10. buissons. — 11. temples. — 12. situation. — 13. science, expérience. — 14. cheveux blancs. — 15. seront défaut.

Bel-Accueil, qui avait écouté sans broncher les confidences de la Vieille, la remercia lorsqu'elle eut fini, et lui dit qu'elle pouvait lui amener l'Amant. Celle-ci se rend en toute hâte vers ce dernier pour lui apprendre la bonne nouvelle et lui faire savoir qu'il était attendu au château dont elle avait eu soin de laisser la porte entr'ouverte. Bel-Accueil salue l'Amant en toute courtoisie et met à son service es bien comme sa personne. L'Amant le prend au mot, et s'avance pour toucher la Rose, l'objet de tous ses désirs, lorsque Danger qui, dès le commencement, l'épiait, surgit soudain, et fixant l'Amant d'un air mauvais :

« *Fuiez, vassaus, fuiez, fuiez,*
Fuiez », dit-il, « *trop m'enuiez !* » (v. 14827).

et il menace de l'assommer, s'il n'obéit sans retard. A ces mots, Honte et Peur accourent, et d'un commun accord repoussent les mains qui se tendaient vers le rosier. Puis se tournant vers Bel-Accueil, ils l'entraînent violemment dans la cour, et l'enferment à triple serrure. Cela fait, ils s'en prennent à l'Amant, et cherchent à l'expulser ; et ils l'auraient mis à mal, si les barons n'ayant entendu ses cris d'appel, ne fussent venus à son secours.

C'est alors qu'arrêtant son récit, Jean de Meun fait une digression pour s'excuser auprès des dames et des demoiselles et aussi des bons religieux des paroles un peu vives qu'il avait pu dire à leur endroit.

Si vous pri toutes, vaillanz fames,
Seiez dameiseles ou dames,
Amoureuses ou senz amis,
Que, se mox i trouvez ja mis
*Qui semblent mordanz e chenins*¹

1. méchants.

Encontre les meurs femenins,
 Que ne m'en voilliez pas blasmer,
 Ne m'escriture¹ diffamer,
 Qui toute est pour enseignement ;
 Qu'onc n'i dis riens certainement,
 Ne volenté n'ai pas de dire
 Ne par ivrece ne par ire,
 Par haïne ne par envie,
 Contre fame qui seit en vie ;
 Car nus ne deit fame despire²
 S'il n'a cueur des mauvais le pire.
 Mais pour c'en escrit les meïsmes
 Que nous e vous de vous meïsmes
 Poissons³ quenoissance aveir ;
 Car il fait bon de tout saveir.
 D'autre part, dames enourables,
 S'il vous semble que je di fables,
 Pour menteur ne m'en tenez,
 Mais aus aucleurs vous en prenez
 Qui en leur livres ont escrites
 Les paroles que j'en ai dites,
 E ceus avec que j'en dirai ;
 Ne ja de riens n'en mentirai,
 Se li preudonne n'en mentirent
 Qui les anciens livres firent,
 E tuit a ma raison s'acordent
 Quant les meurs femenins recordent⁴,
 Ne ne furent ne fos ne ivres
 Quant il les mistrent⁵ en leur livres,
 Cil les meurs femcnins savaient,
 Car touz esprouvez les avaient,
 E teus es fames les trouverent
 Que par divers tens esprouverent ;

1. mon texte. — 2. vilipender. — 3. puissions. — 4. exposent. —
 5. mirent.

*Par quei meauz m'en devez quiter ¹ :
 Je n'i fez riens fors reciter,
 Se par mon jeu, qui po ² vous couste,
 Quelque parole n'i ajoute,
 Si con font entr'aus li poete,
 Quant chascune la matire traite
 Don il li plaist a entremetre ³ ;
 Car, si con tesmoigne la letre ⁴,
 Profiz e delectacion
 C'est toute leur intencion. (v. 15195).*

Toutefois, la bataille engagée depuis quelque temps déjà semblait tourner mal pour les assaillants. Amour commençait à douter fortement de l'issue du combat, aussi demanda-t-il une trêve de quelques jours, en même temps qu'il dépêchait Franchise et Doux-Regard à sa mère Vénus, en résidence à Cythère, la priant de venir aussitôt. Celle-ci se rend en toute hâte au camp de son fils et, en présence de l'armée, mère et fils font le serment de réduire une fois pour toutes leurs adversaires à merci.

Nouvelle interruption du récit. Le poète nous transporte du camp d'Amour dans l'atelier de Nature, tout occupée

*En forgier singulieres pieces
 Pour continuer les especes (v. 15897),*

c'est-à-dire à remplacer les morts par des êtres nouveaux appelés, eux aussi, à disparaître ; lutte incessante entre la vie et la mort, fiction que dans son *Tesoretto*, Brunetto Latino déjà avait abordée. C'est en vain que les hommes tentent d'échapper à la mort,

*Mort qui de neir le vis a teint
 Cort après tant que les ataint. (v. 15945).*

1. abandonner. — 2. peu. — 3. s'occuper. — 4. le vers d'Horace : Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci. (Ars poet. 343.)

Cependant que Nature travaille à renouveler le type humain, l'Art à ses genoux tâche de pénétrer ses secrets et de les contrefaire : mais c'est en vain qu'il s'y efforce ; jamais il n'égallera Nature, en dépit de l'alchimie qui pourtant n'est pas une science vaine :

*Nepourquant, c'est chose notable,
Alkimie est art veritable :
Qui sagement en ouverrait¹.
Granz merveilles i trouverrait. (v. 16083).*

Cette transition, ménagée à dessein, amène Jean de Meun à parler de la transmutation des métaux, sujet qui avait particulièrement, à l'époque et longtemps après, excité la curiosité des savants et grandement contribué, écrit Paulin Paris, « à la célébrité du poème et à la gloire de son auteur. » Toutefois Nature, prise de découragement, s'en va trouver Génius, son chapelain, pour lui demander conseil. Celui-ci, au lieu de répondre immédiatement à son désir, entame une longue diatribe sur les bavards, les femmes et le secret. Dissertation bien intempestive, pleinement déplacée, mais amusante par endroits, comme le dialogue de cette femme retorse et fourbe avec son benêt de mari, faible et borné, le tout assaisonné de quelques détails gaillards. Génius conclut par ces vers qui sont toujours de situation :

*Beau seigneur, gardez vous de fames,
Se vos cors amez e vos ames,
Au méins que ja si mal m'ouvriez
Que les secrez leur descouvriez
Que dedens vos cueurs estuiez².
Fuiez, fuiez, fuiez, fuiez,
Fuiez, enfant, fuiez tel beste... (v. 16577).*

1. y donnerait ses soins. — 2. tenez enfermés.

« Ce n'est pas que je veuille vous détourner de l'amour des femmes, et vous dire de les éviter au point de ne pas coucher avec elles. Tout au contraire, traitez-les bien, honorez-les, servez-les, mais ne vous y fiez pas jusqu'à leur confier ce qui doit être tû : soyez chez vous le maître, et rappelez-vous

*Que se la fame a seignourie,
Ele est a son mari contraire
Quant il veut riens¹ ou dire ou faire... (v. 16646).*

Et Génus de rapporter l'exemple de Dalila « la malicieuse » et de conclure : « Ce que j'en dis ne saurait vous atteindre, car

*Tant vous a Deus doné sen² fin,
Que vous estes sage senz fin » (v. 16705).*

Génus ayant ainsi parlé, s'assied en une chaire, prêt à entendre Nature, sa pénitente qui, s'agenouillant devant son prêtre, commence sa confession, laquelle « est à elle seule un grand poème didactique où Jean de Meun ne se contente pas d'exposer le système du monde, mais, s'élevant aux questions de la métaphysique la plus ardue, s'efforce de concilier le libre-arbitre de l'homme avec la justice et la toute-puissance de Dieu ; poème d'ailleurs rempli de beautés de style et auquel on ne peut refuser le mérite de résumer l'état des connaissances cosmogoniques et philosophiques du moyen-âge avec une netteté qu'on ne trouve point toujours dans les Trésors, les Miroirs et autres encyclopédies latines et françaises qui se multipliaient alors de tous côtés ». (Paulin Paris, *Hist. litt. de la France*, t. XXIII, p. 40).

1. une chose quelconque. — 2. sens.

Nature commence sa confession par un acte d'adoration envers Dieu, le créateur de ce « beau monde »

*Don il portait en sa pensee
La bele fourme pourpensee
Toujourz en pardurableté
Ainz qu'elle eüst dehors esté,
Car la prist il son essemplaire ¹ (v. 16731).*

« Quand il eut créé le monde et l'eut peuplé de ses autres créatures, il m'a prise, poursuit Nature, pour chambrière :

*Pour chamberiere ! certes veïre,
Pour conestable e pour vicaire
Don je ne fusse mie digne,
Fors par sa volenté benigne. (v. 16780).*

« Dieu m'a donné à garder toutes les choses, tous les êtres qui s'y trouvent : tous acceptent mes lois et les suivent ponctuellement, sauf une seule créature qui est l'homme. Alors que le ciel, les planètes, la lune, le soleil évoluent dans l'ordre que leur a prescrit le créateur, que les corps célestes exercent leur action sur les destins et les mœurs des humains, l'homme conserve son franc-arbitre ; c'est là son honneur à l'encontre des animaux privés d'entendement qui se méconnaissent par nature ; et c'est tant mieux pour l'homme qui se fait sur eux un chimérique empire. Leur ignorance, aux animaux, vient de leur nature. »

Après cette digression, Nature explique à Génius la composition du tonnerre, des nuées, de l'arc-en-ciel. La corrélation des idées donne à Nature l'occasion (et elle n'a garde de la négliger) de discourir sur les miroirs,

1. modèle.

sur les lunettes à longue vue et les télescopes, sur les imaginations qui se forment dans le cerveau de l'homme pendant le sommeil, sur les hallucinations : elle passe ensuite aux comètes auxquelles le crédule vulgaire attribue un pouvoir qu'elles n'ont pas, celui d'annoncer la mort de quelque grand personnage.

*Mais les cometes plus n'aguielent ¹
 Ne plus expressement ne gielent
 Leur influences ne leur rais ²
 Seur povres omes que seur reis ³,
 Ne seur reis que seur povres omes...*

*Ne li prince ne sont pas digne
 Que li cors dou ciel doignent ⁴ signe
 De leur mort plus que d'un autre ome,
 Car leur cors ne vaut une pome
 Outre le cors d'un charruier,
 Ou d'un clerc ou d'un escuier ;
 Car jes faz touz semblables estre,
 Si come il apert a leur naistre ⁵.
 Par mei naissent semblable e nu,
 Fort et foible, gros e menu ;
 Touz les met en equalité,
 Quant a l'estat d'humanité ;
 Fortune i met le remanant ⁶
 Qui ne set estre parmanant
 Qui ses biens a son plaisir done
 Ne ne prent garde a quel persone,
 E tout retost ⁷ ou retourdra ⁸
 Toutes les fois qu'ele voudra. » (v. 18545).*

Jean de Meun répand sur toute cette discussion scientifique le charme puissant de sa poésie, et rappelle Lucrèce

1. surveillent. — 2. rayons. — 3. rois. — 4. donnent. — 5. naissance.
 — 6. reste. — 7. reprend. — 8. reprendra.

(qu'il ne cite jamais) dans ses livres V et VI, plus particulièrement dans ce dernier où le poète latin étudie les causes du tonnerre, des éclairs, de la foudre, des trombes, des nuages, de la pluie, de l'arc-en-ciel, des tremblements de terre, etc., toutefois à un point de vue différent.

Nature, continuant sa confession, considère ce qu'est la noblesse, et déclare que nul n'est gentilhomme s'il n'est vertueux, nul n'est vilain à moins qu'il ne soit déshonoré par ses vices. La beauté des vers est à la hauteur de la pensée :

*Noblece vient de bon courage ¹,
Car gentillece de lignage
N'est pas gentillece qui vaille
Pour quei bonté de cueur i faille ;
Par quei deit estre en li paranz ²
La proece de ses parenz
Qui la gentillece conquistrent
Par les travauxz que granz i mistrent.
E quant dou siecle trespasserent,
Toutes leur vertuz emporterent,
E laisserent aus eirs ³ l'aveir,
Qui plus ne porent d'aus aveir.
L'aveir ont, riens plus n'i a leur,
Ne gentillece ne valeur,
S'il ne font tant que gentill seient
Par sens ou par vertuz qu'il aient. (v. 18619).*

Et Jean de Meun, par la bouche de Nature, fait un grand éloge des clercs que le caractère de leurs études prédispose tout particulièrement à la gentillesse, à la courtoisie et à la sagesse. Les clercs vivent dans les textes, connaissent les maux que l'on doit fuir comme les biens qu'il faut rechercher. Aussi sont-ils inexcusables quand

1. cœur. — 2. visible. — 3. héritiers.

ils ne sont pas nobles de cœur. Pour atteindre à cette gentillesse, ils doivent se garder du péché d'orgueil et de paresse, vaquer aux armes ou à l'étude et répudier tout sentiment bas, être humbles de cœur, courtois en tout lieu et envers toutes gens, honorer les dames et les demoiselles sans toutefois trop s'y fier : à ce compte, un tel homme est vrai gentilhomme, les autres n'y sauraient prétendre. En s'exprimant ainsi, Jean de Meun nous découvre un côté de son autobiographie morale. Nature continue quelque temps encore à analyser finement et sous toutes ses faces ce qui constitue la noblesse, et revient ensuite aux questions météorologiques à propos des comètes que la foule ignorante et naïve suppose devoir présager quelque événement dans la vie des princes. Les corps célestes, les éléments, les plantes, les oiseaux, les poissons, toute la création exécute ponctuellement les ordres de Nature, et celle-ci n'a qu'à s'en louer : un seul être fait exception à la règle, et cet être est l'homme : aussi lui fait-elle son procès en règle, lui reprochant son ingratitude et son insouciance du châtement qui ne saurait manquer de l'atteindre un jour.

*Senz faille¹, de tous les pechiez
 Don li chaitis² est entechiez³,
 A Deu les lais, bien s'en chevisse⁴,
 Quant li plaira si l'en punisse ;
 Mais pour ceus don Amours se plaint,
 Car j'en ai bien oï le plaint,
 Je meïsmes, tant con je puis,
 M'en plaing e m'en dei plaindre, puis
 Qu'il me reneient le treü⁵
 Que trestuit ome m'ont deü
 E toujours deivent e devront
 Tant com mes oustiz recevront. (v. 19323).*

¹ sans faute. — ² malheureux. — ³ atteints. — ⁴ acquitte. — ⁵ tribut.

« Quant à vous, Génius, allez trouver le Dieu d'Amour ; saluez-le de ma part ainsi que dame Vénus, sa mère, et toute la baronnie. Dites à Amour que je vous envoie pour excommunier tous nos adversaires et absoudre les vaillants hommes qui s'efforcent de bien aimer et de multiplier leur lignage. Vous leur donnerez ensuite un pardon entier après qu'ils se seront dûment confessés. Une fois arrivé au camp, vous publierez mon pardon et ma sentence dont on prendra aussitôt copie. » Et Génius d'écrire sous la dictée de Nature la charte qu'elle scelle incontinent de son sceau : elle lui donne alors l'ordre de partir, mais lui demande auparavant de l'absoudre des péchés qu'elle s'imaginait avoir commis ; ce que fait Génius qui lui impose pour pénitence de demeurer dedans sa forge et d'y travailler comme d'habitude jusqu'à ce que le Roi des rois en ait décidé autrement.

*Lors remaint ¹ Nature en sa forge,
Prent ses marteaus e fiert ² e forge
Trestout ainsinc come devant :
E Genius plus tost que vent
Ses eles bat e plus n'atent
En l'ost ³ s'en est venuz atant... (v. 19439).*

Génius arrivé au camp, salue le Dieu d'Amour et l'assemblée des barons, expose le but de sa venue et réclame finalement le silence ;

*E par teus ⁴ paroles comence
La difinitive sentence : (v. 19505).*

« De l'autorité de Nature, vicaire et connétable de l'Empereur éternel, qui depuis le commencement du

1. reste. — 2. frappe. — 3. armée. — 4. telles.

monde a fait naître toutes choses, soient excommuniés tous les déloyaux et les renégats, qu'ils soient condamnés sans appel ceux-là qui méprisent les œuvres par lesquelles est soutenue Nature ; mais que celui qui de toutes ses forces s'applique à lui prêter aide et à la garder, et se peine de bien aimer

Senz nule pensee vilaine, (v. 19536)

et qui loyalement y travaille, s'en aille en paradis couronné de fleurs ! Anathème contre les ennemis de Nature : puissent-ils être émasculés et honnis. Quant à vous,

*Arez ¹, pour Dieu, baron arez
E vos lignages reparez ;
Se ne pensez forment ² d'arer,
N'est riens qui les puist reparer.
Secourciez ³ vous bien par devant,...
Levez aus deus mains toutes nues
Les manchereaus ⁴ de vos charrues ;
Forment aus braz les soutenez
E dou soc bouter vous penez
Reidement en la dreite veie ⁵,
Pour meauz afonder en la rete ⁶. (v. 19701).*

« Allez prêcher les bons principes ; et si vos actes s'accordent avec vos paroles, soyez sûrs d'avoir accès dans le Parc où se tient le Fils de la Vierge : dans ce Parc se trouve une fontaine qui est la fontaine de vie. Si vous vous conduisez comme vous devez, vous boirez de cette fontaine qui vous rendra immortels. En attendant, on verra ce que vous ferez quand vous serez pour prêcher sur la brèche :

1. labourez. — 2. fortement, beaucoup. — 3. Retrouvez. — 4. mancherons (d'une charue). — 5. voie. — 6. raie.

*Or i parra¹ que² vous fereiz³
 Quant c'i haut encroé⁴ sereiz
 Pour preschier seur la bretesche !⁵ » (v. 20665).*

Toute l'assistance d'applaudir, en même temps que Génus disparaissait sans qu'on ait pu savoir ce qu'il était devenu :

*E Genius s'esvanoï
 Qu'onques ne sorent qu'il devint. (v. 20702).*

Or a l'assaut senz plus atendre ! (v. 20705)

entend-on parmi les rangs ; et chacun de s'apprêter à combattre. Vénus admoneste les ennemis de se rendre ; sur leur refus, elle jette son brandon enflammé dans la forteresse. Jean de Meun profite d'une incidence amenée par lui comme à plaisir, pour nous raconter l'histoire de Pygmalion, récit plein de grâce, de poésie et de charme, mais, qu'à vrai dire, on n'attendait pas et dont le besoin ne se faisait nullement sentir : encore s'il se fût tenu dans les limites d'Ovide qui consacre cinquante-cinq vers à cet épisode, mais Jean de Meun, qui le suit, n'en écrit pas moins de quatre cents avec maints détails inutiles qui alourdissent plutôt le récit.

Quand les assiégés voient ce brandon tomber au milieu d'eux, ils s'affolent, et tous de crier à la trahison.

*Tuit s'escrient : « Traï ! traï !
 Tuit somes mort ! aï ! aï ! (v. 21263)*

Sauvons-nous » ! et chacun des portiers de jeter ses clefs.

C'est alors que Courtoisie, la noble, s'avance, accompagnée de Pitié et de Franchise, pour sauver son fils de

1. paraîtra. — 2. ce que. — 3. ferez. — 4. haussés. — 5. créneaux.

l'incendie ; et, sans crainte du feu, elles pénétrèrent dans le pourpris. Courtoisie prend la parole, confirme son fils dans cette pensée qu'il peut impunément sortir du château, qu'il n'a plus rien à redouter, et le prie, en même temps que Pitié et Franchise, de s'entremettre en faveur de ce loyal amant qui a tant souffert et qui se donne entièrement à lui : « Au nom de la foi que vous me devez, dit-elle,

Otreiez li la rose en don ! »

« Très volontiers, répond Bel-Accueil, il peut la cueillir alors que nous ne sommes ici que tous les deux. Il y a longtemps que j'aurais dû le recevoir, car je vois bien qu'il aime loyalement ! »

« Dame, je la li abandon ¹ »

Fait Bel Accueil, « mout volontiers,

Cuillir la peut endementiers ²

Que nous ne somes ci que dui.

Pieç'a ³ que receveir le dui,

Car bien vei qu'il aime senz guile ! ⁴ » (v. 21340.)

L'Amant rend à Bel-Accueil « cent mille mercis » de sa générosité, et se dirige vers la rose pour s'en emparer. Les détails scabreux et circonstanciés qu'il croit devoir donner, ou plutôt Jean de Meun, bien que légèrement voilés, sont de nature telle qu'il serait difficile de les rapporter ici ^{1*}. Amant estime nécessaire d'apprendre à ceux

1. abandonne. — 2. pendant ce temps-là. — 3. il y a longtemps que. — 4. tromperie.

1*. Ce n'est pas l'opinion de Molinet, le chanoine de Valenciennes, qui, sans s'arrêter à ces détails, ne craint pas d'écrire : « *Le CVII^e chapitre.* — L'enseignement de cueillir la rose nous réduit en mémoire le mistere que fist Joseph d'Arimathie quant il cueillit de la croix la glorieuse et redolente rose de qui chacun se doit enamourer pour parvenir en gloire pardurable. » (Bibl. Nat., fr. 24393, fol. CCCLXXIIII).

qui iront cueillir les roses, quand la douce saison sera venue, comment ils devront s'y prendre pour ne pas manquer la cueillette. « C'est une recette, ajoute-t-il, dont vous me saurez gré et qui ne vous coûtera rien. »

Bel-Accueil, sans doute pour la forme, esquisse bien une légère opposition, mais permet en somme à l'Amant de cueillir rosier et rameau, fleur et feuille. La partie était gagnée ; il ne restait plus à l'Amant qu'à exprimer sa gratitude à ses bienfaiteurs, Amour et Vénus, et à maudire ses ennemis mortels, et, en particulier, Jalousie : après quoi, il chante victoire :

*« Ainz que d'ileuc¹ me remuasse²,
Ou, mon vueil³, encor demourasse,
Par grant joliete⁴ coilli
La fleur dou bel rosier foilli⁵.
Ainsinc oi la rose vermeille :
Atant⁶ fu jourz⁷, et je m'esveille.^{1*} »*
(v. 21775-21780).

1. *icl.* — 2. *bourgeasse.* — 3. *volontiers.* — 4. *joie.* — 5. *feuillu.* — 6. *maintenant.* — 7. *jour.*

1*. Cf. ci-dessus, p. 70, le passage de Martin Le Franc, et cette réflexion de D. Nisard : « Guillaume de Lorris n'avait rêvé que la conquête d'une rose, symbole de l'amour chaste et chevaleresque des Troubadours. Jean de Meung a flétri la rose en la cueillant. » *Hist. de la litt. fr.* (Paris, 1844), t. I, p. 133.

CONCLUSION

Arrivé à la fin de ce rapide exposé du *Roman de la Rose*, il reste à en tirer la conclusion.

La première partie de Guillaume de Lorris avait été reçue avec une faveur marquée dans les hautes classes de la société auxquelles il s'était plus spécialement adressé. Lorsque, quarante ans après la mort de Guillaume, le poème enrichi de l'appoint formidable de 17.500 vers de Jean de Meun parut dans son entier, ce fut un concert ininterrompu de sentiments d'admiration qui l'accueillit : à peine quelques voix discordantes se firent-elles entendre ; et, jusqu'à sa mort survenue en 1305, Jean de Meun, que d'autres œuvres remarquables devaient encore illustrer, ne connut point les attaques violentes qui, un siècle plus tard, allaient être dirigées contre son prestigieux roman. Quant à son auteur, il devait terminer sa vie aux environs de sa soixante-cinquième année, dans une situation de fortune bien assise, retiré dans son confortable hôtel de la Tournelle, honoré de l'amitié de son souverain, et entouré de l'estime et de la considération générales.

Ce n'est que tout au début du ^{xv}^e siècle que des critiques vraiment sérieuses se produisirent par la bouche de deux adversaires également qualifiés pour les faire entendre. Le premier n'était rien moins que le chancelier de Notre-Dame, Jean Gerson, dont le nom et la réputation remplissaient alors tout Paris ; l'autre était une femme, humble chambrière, comme elle se qualifiait, de la reine Isabeau, et favorablement connue par ses écrits en vers et en prose. Nous avons nommé Christine de Pisan, fille d'un astrologue du roi Charles V, et qui, jeune encore, était restée veuve, chargée de famille et dans une position des plus modestes, n'ayant que sa plume pour l'aider à la faire vivre, elle et les siens.

La nomination de Gerson au poste de chancelier de Notre-Dame et de l'Université de Paris (1395), il la devait à la résignation qu'en avait faite en sa faveur son illustre maître et ami du Collège de Navarre, Pierre d'Ailly, qui venait d'être nommé à l'évêché du Puy. Cette haute fonction, où sa science et son caractère l'avaient appelé, désignait à Paris Gerson comme le représentant officiel de la papauté, en même temps que le défenseur désigné des intérêts religieux dont il devait assurer la protection et la défense, placé qu'il était à la tête de la première école du monde chrétien. Son intervention dans le débat soulevé au sujet du *Roman de la Rose* était donc chose toute naturelle ; il eût manqué à ses devoirs en s'y dérochant. On a vu précédemment comment il avait compris son rôle et avec quelle fermeté, exempte de violence, il avait fait entendre sa protestation. Toutefois Gerson, cédant au goût du temps et emporté par ses propres sympathies, donna à son *Traité* appelé aussi *Vision* dans certains manuscrits, la forme d'un songe allégorique, subissant, à son insu, sans doute, cette même influence du Roman dont il se proposait de détruire l'action qu'il estimait désastreuse pour la moralité publique.

Quant à Christine, elle protestait surtout contre l'immo-

ralité de l'ouvrage, et le cynisme de Raison qui avait « nommé les secrés membres plainement par nom ». Elle souhaitait, et on ne pouvait que l'approuver, qu'on ne les nommât pas sans nécessité¹, en en laissant l'emploi aux savants et aux médecins. Continuant le cours de ses doléances, Christine s'élevait contre cette maxime impie qu'en amour « il vaut mieux decevoir qu'être déçu ». Quant à la Vieille, elle méritait par l'exposé de ses principes pernicioeux et infâmes d'être vilipendée et honnie. Enfin, elle repoussait, et non à tort, cette accusation portée indistinctement contre toutes les femmes d'être des débauchées, réelles ou intentionnelles, comme s'il manquait des exemples innombrables de femmes honnêtes et vertueuses, faisant le plus grand honneur à leur sexe ! Aussi requérait-elle l'interdiction du *Roman de la Rose* et sa destruction, tout en rendant justice à certaines de ses qualités littéraires, et en appelait-elle au jugement des gens de bien.

Les arguments de Gerson, comme on devait s'y attendre, sont d'une autre nature, et rentrent plus spécialement dans les griefs du théologien et de l'homme d'Église.

Tout d'abord, le début de son *Traité* ou de sa *Vision allégorique* fait penser à un poème d'amour. On a vu précédemment les huit articles où Gerson avait condensé ses motifs de plainte contre Jean de Meun, le *Fol amoureux*, comme il est appelé, et qu'il met en scène par l'intermédiaire de Chasteté. Cette dernière « feable subjecte » de Justice, la « droicturiere » accuse notre Fol Amoureux de mettre « toute sa peine a charrier Chasteté hors de terre » ; de pousser les jeunes filles à se vendre sans vergogne et à profiter de leur jeunesse pour se donner du bon temps ;

1. Dans la lettre latine d'Abailard à un ami sur son « Infortune », il avait donné lui-même l'exemple de la décence en s'exprimant ainsi dans la traduction que Jean de Meun nous a laissée : « Ilz me tolirent (*enlevèrent*) icelle partie de mon corps par les quelz je avoie forfait et dont ilz se plaignoient. » Bibl. nat. fr. 920, p. 21 (Ms. du XIV^e s.).

de reprouver le mariage ; de blâmer les adolescents qui entrent en religion ; de promettre le paradis à tous ceux et à toutes celles qui accompliront les œuvres charnelles « même hors mariage », et autres abominations relevées dans ledit traité. Une foule de témoins à décharge, tant hommes que femmes, de toute condition et de tout âge, sont cités à la barre, soit pour défendre le Fol Amoureux qui fait défaut, et pour cause, soit pour le louer, soit pour l'excuser. Il convient de rappeler à nouveau (ce que la majorité des critiques et des littérateurs n'ont pas vu) que les témoins parlent chacun suivant son état, et que l'opinion qu'ils émettent n'exprime en rien la pensée de Gerson, comme on l'a prétendu ; autant vaudrait attribuer à Molière indistinctement, suivant la juste remarque d'André Mary, les opinions de Philinte et d'Alceste.

La protestation de Gerson était vouée à l'insuccès, et la dernière phrase de son traité laisse à penser qu'il se faisait peu d'illusions sur son issue. Encore n'aurait-il pas dû contribuer lui-même à ruiner de ses propres mains le réquisitoire qu'il avait élaboré avec tant de peine et de soin. C'est pourtant ce qu'il fit ; si bien que les plus ardents partisans de Jean de Meun n'auraient pu souhaiter un plus chaud défenseur de la cause qui leur était chère que le chancelier Jean Gerson lui-même, lequel, en mal de mysticisme, devait écrire à une date restée inconnue, mais qui ne peut être que peu postérieure à la rédaction du *Traité de 1402*, un petit opuscule en prose, le *Jardin amoureux*, où il évoque le souvenir du *Roman de la Rose*, qu'il aurait dû, tout au contraire, bien se garder de réveiller.

Comme l'a fort bien démontré Charles Oulmont, dans le *Jardin amoureux* de Gerson il faut voir le modèle d'une littérature mystique où voisinent l'allégorie et le réalisme et où la sensualité païenne fait oublier le mysticisme chrétien¹. Et l'auteur n'hésite pas à dénoncer Gerson,

1. Charles Oulmont, *Le Verger, le Temple et la Cellule*, p. 252.

comme ayant fait l'apologie de ce qu'il s'était proposé de détruire et d'avoir, par une de ces contradictions morales dont le grave chancelier a donné trop souvent des marques dans sa vie privée, politique et religieuse¹, apporté un remède pire que le mal². Grâce à Gerson, l'équivoque qui troublait tant de lecteurs de bonne foi du *Roman de la Rose* n'a pu qu'accentuer leur hésitation lorsqu'ils lurent le début du petit livret qui commence ainsi : « En ce mondain desert est le Jardin de vertueuse consolation ou le vray dieu d'amours habite. C'est le jardin gracieux ou habite le doulx Jhesus et ouquel il appelle s'amie quant il dit ou livre des chançonnetes amoureuses : *Veni in ortum meum, soror, mea sponsa.* » (*Cant. Cant.* V, 1). (Bibl. nat. fr. 25.548, fol. 148). Ce n'est pas d'ailleurs la seule allusion que Gerson ait faite au *Cantique des Cantiques*. Il subit la séduction de ces pensées mignardes et lascives tout ensemble, où il ne veut voir que de pieuses pensées, comme avaient fait avant lui, saint Bernard et saint Bonaventure, pour lesquels il professait la plus haute admiration, pour le second surtout ; et comme faisait son maître Pierre d'Ailly dont il partageait toutes les idées³. C'est ainsi que Gerson nous montre bientôt l'âme, amie de Jésus, appeler près d'elle les filles de Jérusalem à qui elle dit : « Garnissez moy de fleurettes, avironnez moy de pomettes, car je languis d'amourettes. » On se demande ce que viennent faire ces mièvreries misérables, indignes du talent comme du caractère du chancelier, alors que le texte original se contente de porter : « *Fulcite me floribus, stipate me malis,*

1. Michelet, *Histoire de France* (Paris, 1840), t. IV, p. 375 ; et édit. de 1852, t. IV, p. 372-3. — *Dictionnaire des Sciences philosophiques* de Franck : « Ce qu'on remarque fréquemment dans Gerson, c'est l'inconséquence. » Au mot GERSON.

2. Oulmont, p. 252.

3. On sait que Renan, dans son étude sur le *Cantique des Cantiques* (Paris, 1870, in-8°), est d'avis que ce dernier ouvrage doit être pris uniquement au sens profane et matériel (p. 163).

quia amore langueo (II, 5). » « Couvrez-moi de fleurs, entourez-moi de fruits, parce que je languis d'amour. » Bientôt l'âme qui contemple dans sa pensée Jésus en croix « est ferue au cuer d'un dart amoureux », comme l'avait été Guillaume de Lorris à la vue du joli bouton de la rose épanouie. L'âme est ensuite conduite par les femmes qui sont dans le jardin vers les douces fontaines qui pourront rafraîchir et arouser la grant ardeur et pour adoucir et atremper (atténuer) l'ardent soif de son désir... » Toujours comme dans le verger où a pénétré Guillaume, l'âme voit les amoureux converser avec leurs jeunes compagnes dans le jardin, où ils « demenent joyeuse vie en pensant et parlant d'amour. » C'est là que séjourne le dieu d'amour lui-même. « Lors les amoureux viennent ilz à son escole pour ouyr la loy amoureuse OU L'ART D'AMOURS EST TOUTE ENCLOSE. » Voilà donc Gerson reprenant, à la surprise d'un chacun, le vers même de Guillaume de Lorris, opposant Jésus le vrai dieu d'amour à Cupidon, sa terrestre et toute païenne contre-façon. Toutefois Gerson semble avoir quelque scrupule ; peut-être sent-il qu'il est allé trop loin ; aussi s'empresse-t-il d'écrire : « Fuyez, fuyez loyaux amans, fuyez l'escole perilleuse et mensongere qui aprent l'amour hayneuse, plaine de pechiez et d'ordures. » Mais là encore cette apostrophe n'est-elle qu'une réminiscence peu déguisée du passage de Génies sur les femmes et le secret :

Fuyez, fuyez, fuyez, fuyez,
Fuyez, fuyez, fuier tel beste (v. 16577 ¹)

Il s'agit de ces dernières. Quant au *Jardin amoureux*, il se termine par une chanson à Dieu des plus médiocres et dépourvue d'intérêt.

Gerson aida donc, à son insu, à la propagation de l'œuvre qu'il avait souhaité de voir condamner et détruire. L'in-

1. Voir plus haut, p. 142 où le passage est relevé.

fluence du poème se fit lourdement sentir en France pendant près de deux siècles, et même à l'étranger ; quant à Pétrarque qui se moquait du *Roman de la Rose*, il n'avait rien de plus pressé que de l'imiter. Lui qui n'aimait pas ces froides allégories où Guillaume de Lorris semblait rêver encore en racontant son rêve,

Somniat iste lamen dum somnia visa renarrat,

n'en a pas moins personnifié, dans le *Trionfo della Castità*, les personnages de Beauté, de Courtoisie et de Bel-Accueil.

Par contre, le sens des idées générales que l'influence du *Roman de la Rose* contribua à propager dans l'esprit public en France, contrebalança l'action néfaste qu'elle eut au point de vue purement littéraire ; car ce poème mit à la mode le goût de l'allégorie et des personnifications qui s'y rattachent d'une façon plus ou moins étroite, au préjudice de l'observation directe ; défaut qui se retrouve surtout chez les successeurs des auteurs du roman qui, dans leur imitation souvent servile, réussirent surtout à exagérer les imperfections de leur modèle ; toutefois ce mal s'est trouvé compensé par cet apport des idées générales qui constitue un véritable progrès : ce progrès est à l'actif du *Roman de la Rose*, et particulièrement de Jean de Meun. Or, comme le remarque Désiré Nizard, « il n'y a que les idées générales qui enfantent les arts et qui font marcher les nations »¹. Quant aux attaques que subit le poème, « ce fut le sort de tous les livres qui font faire aux esprits un pas en avant »².

Ces éléments nouveaux que le *Roman de la Rose* est venu apporter dans la littérature française ont fait croire à certains critiques que cette œuvre capitale ouvrait les débuts. « Il est plus juste de dire qu'elle clôt la littérature

1. Désiré Nizard, *Hist. de la litt. fr.* (1844), t. I, p. 142.

2. *Ibid.*, m. p.

du vrai moyen-âge¹. » Il serait également inexact de prétendre que l'influence du *Roman de la Rose* est aujourd'hui chose morte, et que ce dernier n'existe plus que littérairement parlant. Initiateur d'une tradition d'idées qui s'est continuée depuis plus de six siècles (1280-1900) et qui a été fécondée en cours de route par l'apport incessant des penseurs et des philosophes jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, bon nombre d'idées dont la conception remonte à Jean de Meun sont encore loin pourtant de leur réalisation.

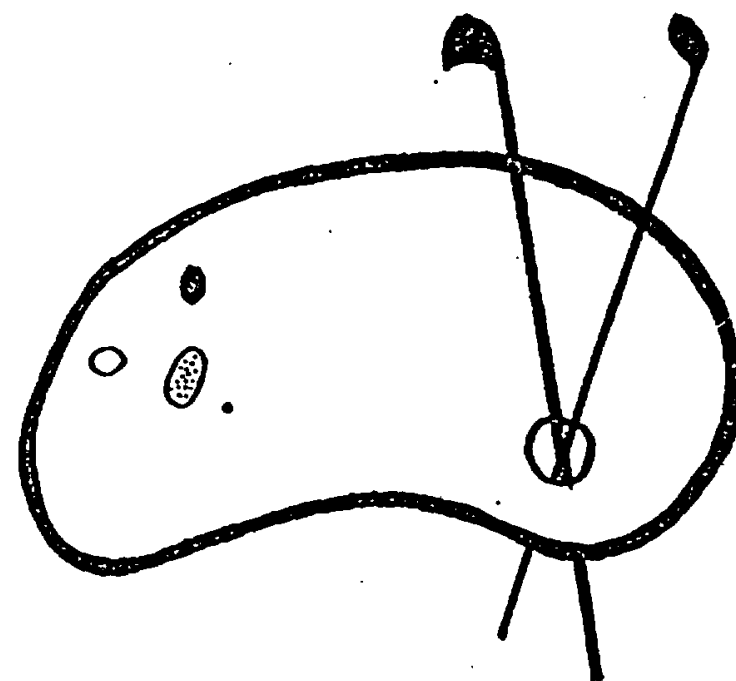
Son œuvre constitue ainsi un des plus grands événements littéraires de notre pays et durera, quoi qu'on ait pu dire, autant que la langue elle-même.

1. G. Paris, *La littérature fr. au moyen-âge* (1888), p. 172.

TABLE DES MATIÈRES

Les origines du Roman de la Rose	7
« Le Traictié Maistre Jehan Gerson contre le Roumant de la Rose »	53
Le Roman de la Rose : Première partie.	81
Le Roman de la Rose : Seconde partie.	99
CONCLUSION.	153

**ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 6 FÉVRIER 1929
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)**



ORIGINAL EN COULEUR
NF Z 43-120-8

